11e ANNEE 25 JANVIER 1939

La Vie Intellectuelle



LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VIIe

Sommaire

25 JANVIER 1939

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS... Question biblique 162

Cel A. ROULLET. La politique des catholiques (*suite et fin*) 165

● *Renan en Italie*, par B. AMOUDRU, 188.
● *Noël sous la croix gammée*, par KURT TÜRMER, 190. — *L'indépendance de l'Église copte d'Éthiopie*, par P. CATRICE, 198.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS............ A propos d'organisation corporative 205

J. TONNEAU, O. P. Salaire et justice......... 209

● *Émile Vandervelde*, par M. LALOIRE, 230. — *Chronique de politique étrangère*, par MAURICE-JACQUES, 238. — *Vue cavalière sur l'Asie et sur l'Amérique avant et après Munich*, par A. VIATTE, 243.
● *A propos de réflexions de Jean Lacroix sur le rôle de la loi et de l'amour dans la vie morale : lettre du R. P. Tonneau, réponse de Jean Lacroix*, 247.
● *Document : Congrès catholique pour la paix internationale* (suite et fin), 248.

L'HISTOIRE

M. VAUSSARD. L'histoire contemporaine dans les manuels scolaires italiens 250

● *Sur un essai de psychologie révolutionnaire*, par P.-H. SIMON, 277.
● *Livres*, par E. D. et ANDRÉ GEORGE, 280.

LES LETTRES ET LES ARTS

H. GILLET. Heures de Mirande d'Alain-Fournier 284

● *Ernst Barlach*, par W. WEIDLÉ, 310.
● *Chronique artistique*, par PIERRE VILLOTEAU, 314. — *Théâtre*, par HENRI GOUHIER, 318.

[T]. LXI — N° 2 25 Janvier 1939

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

[C]HRISTIANUS. *Question biblique.*

A propos d'un livre récent : réflexions sur un grave avertissement de Pie XI.

[M]l A. ROULLET. *La Politique des catholiques :*
(*suite et fin*).
IV. — La méthode et les moyens.

La partie la plus importante de cette étude. La plus réaliste également ; et celle, par conséquent, qui soulèvera le plus de discussions. Faut-il susciter, entre l'Action catholique et les partis politiques, la formation de groupements qui dégageraient, dans un même esprit bien que selon différentes mentalités, les conditions pratiques sans lesquelles le christianisme ne peut agir dans la cité? Peut-on remédier ainsi à l'inaction sans tomber dans le confusionisme? C'est pourtant le double mal auquel cette conclusion voudrait remédier.

[.]. AMOUDRU. *Renan en Italie*

Rome. Le Mont-Cassin. Assise.

DOCUMENTS

[.]. TüRMER. *Noël sous la croix gammée.*

Un article de l'*Osservatore Romano* et la riposte de *Das Schwaze Korps*.

[.]. CATRICE. *L'indépendance de l'Eglise copte d'Ethiopie.*

Un ancien article de la *Rivista delle colonie* que les circonstances rendent fort actuel.

Billet de Christian

Question biblique

Le livre qui vient de paraître, ces jours derni sous le patronage de S. Ém. le cardinal Tisserant n remet en mémoire les graves paroles prononcées 19 mai dernier par Pie XI devant l'Institut bibliq pontifical : « Nous vous invitons, disait-il, à élargir v ambitions, comme nous le faisons Nous-même, en gran partie sous l'impulsion que le Dieu des sciences no donne à travers elles. En fait, Nous avons toujours ai les sciences, et nous en avons toujours remercié Die Nous avons nous aussi cherché à faire quelque cho Mais que peut-on prétendre avoir fait, quand on compare à ce qui reste à faire, spécialement en matiè d'études bibliques?... Nous nous répétons souven comme un grave avertissement : Malheur à Nous, Nous pensions que, parce qu'il y a l'Institut bibliqu l'Institut oriental, l'abbaye de Saint-Jérôme, et tant centres d'études sacrées près des grandes familles re gieuses, Nous avons fait beaucoup. Nil actum si qu agendum. » *Et Pie XI reprenait encore cette pensée la précisant : « Dans la seule direction à donner à critique (et je ne parle pas ici de la traduction des te tes, ou de l'étude des textes usités dans la liturgi mais pour la critique proprement dite du texte sac poussée jusqu'à l'exacte compréhension des choses, faut vraiment dire* nil actum, *parce que vraiment reste tant à faire.*

Durus est hic sermo. *Mais il faut bien reconnaître q*

le pape a raison d'exciter les savants catholiques au travail rénovateur.

Lorsqu'on examine l'histoire de l'incroyance moderne, on ne peut pas manquer de reconnaître que l'ignorance biblique y a joué un grand rôle. Elle n'a, certes, pas créé l'incroyance qui a des racines si multiples et plongeant jusque dans le secret des cœurs. Mais elle lui a souvent donné un prétexte honorable, et, dans plusieurs cas, une excuse apparente. Les débuts de la physique et de l'astronomie modernes ont failli être paralysés par une interprétation inexacte des Écritures : que l'on songe à l'affaire si fâcheuse de Galilée. Au XIXe siècle, la géologie, la biologie, l'anthropologie, la préhistoire, l'histoire biblique ont été également gênées par une conception trop étroite de l'inspiration. Ainsi, plusieurs des découvertes dont s'honore notre temps ont paru des victoires remportées sur l'enseignement commun de l'Église.

Si les catholiques avaient mieux connu, mieux compris, mieux interprété le texte sacré, il est probable que ces conflits apparents de la science et de la foi n'auraient été exploités que par une petite et basse polémique. Ils n'auraient point éclaté aux esprits. Newman l'avait bien vu, lui qui écrivait au milieu du siècle passé que « le catholicisme courait la chance d'avoir un nouveau monde à conquérir, sans posséder encore les armes indispensables pour la guerre, tandis que l'incrédulité avait déjà ses vues et ses idées, d'après lesquelles elle arrangeait les faits de l'histoire ecclésiastique et trouvait même une preuve à l'appui de ses conclusions négatives dans l'absence de toute théorie scientifique chez les défenseurs de la tradition ».

Au XXe siècle, le modernisme est venu et il a essayé de donner une théorie. Cette théorie était inacceptable et elle emportait l'essence même de la tradition. Mais la condamnation d'une erreur n'a jamais constitué une solution suffisante à un problème posé. La condamnation prépare la solution en lui évitant des impasses ou

des périls : elle ne la remplace pas. Voici un fleuve qui est à franchir. On fait un pont hâtif et qui s'écroule. Il le faut démolir. Mais le fleuve n'est pas franchi pour autant. Ouvrez l'histoire de l'Église et vous y verrez toujours paraître, après l'époque des anathèmes, une phase de construction dogmatique et de développement. Ainsi s'est faite l'explicitation du dépôt.

Plus que tous les autres, les catholiques ont intérêt à ce que ces questions soient traitées sans passion, sans préjugé, et par le seul principe des compétences. C'est pécher contre la critique que de ne pas vouloir aborder ces problèmes avec les méthodes en usage dans les écoles scientifiques. Mais c'est aussi pécher contre la foi, car celle-ci, quand elle est entière, limpide et sûre, ne peut redouter aucun rayon de la lumière.

La difficulté principale de la question biblique tient au problème de l'inspiration. La Bible contient la Parole divine, Dieu est l'auteur des Écritures que son Esprit pénètre et imprègne tout entières. Mais cette Parole, faite pour mener au salut les multitudes, a dû, sous le poids de la charité, s'accommoder aux âmes, aux temps, aux mentalités et aux circonstances. C'est parce qu'elle est toute divine dans sa source qu'elle est souvent si humaine dans son expression. Discerner dans le texte biblique, ce qui est l'enseignement religieux et ce qui est le véhicule de cet enseignement, c'est une œuvre de partage bien délicate et qui demandera encore beaucoup de pensée et de réflexion. Mais qui voudrait se refuser à ce travail nécessaire à la gloire de l'Église et qui nous est demandé par Dieu pour une plus parfaite intelligence de sa Parole?

Christianus.

La politique des catholiques

(*suite et fin*)[1]

IV. — La méthode et les moyens[2]

Comment concevoir cet effort politique du dedans qui permettra aux catholiques de réacclimater dans la société les principes et l'esprit qui sont la vie, la vérité et la voie des nations comme des individus ?

L'action politique du catholique obéit aux mêmes règles que son action sociale dont elle est une partie. La méthode est toujours donc d'être présent, de demeurer soi-même, de connaître et de comprendre, de se faire agréer par la valeur des services rendus, de réaliser politiquement tout ce qui peut être accepté du message chrétien, sans cesser de travailler à en accroître le désir et la faculté d'acceptation.

Nous reconnaissons que ce programme est passablement dépourvu de tout ce que les partis ont accoutumé

1. Cf. *La Vie Intellectuelle* du 10 et du 25 décembre 1938.

2. On demandait un jour à Jaurès, qui occupait la tribune de la Chambre et plaidait la cause de la paix : « Mais enfin, quelle est votre solution ? » « Comme si aucun homme, répondait Jaurès, aucun parti, aucune nation tenait dans le creux de sa main ou toute la justice ou toute l'humanité pacifique de demain. L'avenir n'est certes pas dans des recettes de parti. L'avenir n'est pas dans une mécanique de parti. L'avenir se fait peu à peu quand on a un *point de vue* et une *méthode*. Ce que nous proposons, c'est de surveiller les événements au point de vue de la paix, c'est de conduire tous nos actes avec la méthode de la paix. » (Cf. discours d'Albert Thomas à la 15e session de la Conférence internationale du Travail, du 9 juin 1931.)

Où le chef socialiste disait « point de vue » nous disons « doctrine », et la paix n'est pour nous qu'un des objectifs de l'idéal chrétien. Quant à l'avenir, il est bien vrai que nous ne le tenons pas non plus dans le creux de la main. Mais il tient dans le creux de la main divine. Nous sommes assurés de ne pas la servir en vain.

de mettre dans les leurs. Il ne soulève pas les passions, il n'accable pas l'adversaire, il ne promet pas un succès immédiat.

C'est vrai, et nous croyons que c'est précisément la raison de ses bons effets. Les hommes sont habitués à rêver d'un bien sortant subitement, comme l'eau du rocher frappé par Moïse, du bloc soudain transfiguré du mal. Quand cette sorte de miracle se produit, ils ne voient pas combien le nouvel ordre est fragile, et que l'amélioration du moment grève l'avenir d'autant de maux qu'elle semble apporter de biens. Si l'on sauve quelques millions de chômeurs par le travail renforcé d'innombrables usines de guerre, on prépare la mort par le feu de ceux que l'on a sauvés de la faim. L'ordre rétabli dans la rue rend sans doute possible le progrès spirituel auquel l'anarchie est funeste. Mais si la contrainte en est le seul moyen, elle prépare en même temps la ruine de l'esprit.

Quoi! cette convalescence à long terme, c'est donc là tout ce que nous avons à offrir ? Dans le monde politique la bête humaine est déchaînée, elle bafoue les traités et le droit, elle écrase et massacre en poussant des cris de triomphe. Et nous demandons le temps d'un long effort! Si la Politique des catholiques est le salut, on exige qu'elle soit promptement capable de museler la bête et de sauver les victimes.

Nous répondons que cette exigence est puérile.

Le malade qui entre dans le cabinet du docteur avec les symptômes d'une affection qui peut être mortelle, demande-t-il d'être guéri en sortant de la consultation ? Refuse-t-il sa confiance et son argent si le médecin lui fait savoir que le temps est nécessaire pour réparer les dégâts que le temps a commis, qu'il faut se contenter d'abord de trouver la racine du mal, de couper la fièvre, d'arrêter les progrès de l'infection, de régénérer le sang

n éliminant les toxines et, pour restaurer les puissances itales, de rétablir les conditions favorables à la montée 'une vie saine ?

C'est exactement le programme du catholique. Ce que e temps a détruit, le temps seul peut le rétablir.

La Politique des catholiques, étant un ferment, ne peut gir qu'à la manière d'un ferment.

Mais si la catastrophe devance le résultat d'un si long ffort ? si l'incendie soudainement éclate avant qu'on ait u le conjurer ?

Eh bien! les catholiques feront alors ce que font les utres citoyens, mais avec grand souci de rester fidèles leur devoir de chrétien. Ils se mettront à la chaîne, ptant, selon leur conscience, pour les expédients les noins impropres à circonscrire et à supprimer le mal. l se peut que ce soit le moment des palliatifs, des calnants, ou celui des interventions douloureuses. On ne oigne pas les accès aigus comme les états chroniques. a crise conjurée, ils reprendront leur liberté d'action. 'heure aura sonné de se remettre à la « Politique des atholiques », c'est-à-dire aux remèdes de tempérament t de constitution.

Ils sont aussi nombreux et variés que ceux de l'art de uérir, et l'on ne saurait en entreprendre une énumération qui est essentiellement changeante, puisque, toujours adaptés à la complexion de la société politique, ils irent leur principale efficacité de son état présent et de on degré d'aptitude à saisir, à souhaiter, ou à subir l'inluence du ferment chrétien. Il s'agit toujours d'améliorer les institutions et les lois, l'action politique et les nœurs de la communauté nationale ou internationale. Mais ce qu'il importe de savoir, c'est que les moyens hoisis restent soumis à une méthode qui s'inspire de la loctrine et de l'esprit chrétiens. Ce sujet a été récemnent abordé par plusieurs écrivains. Notre ambition se

borne à une vue d'ensemble appuyée de quelques r flexions.

Une des armes qu'il importe d'éviter avec soin, c'e l'enrôlement du catholicisme, pour sa valeur humain au service de l'idéologie des partis. L'Église, en ces de nières années, s'est appliquée à libérer de cette tentatio l'esprit de ses enfants. Elle est, comme Dieu lui-mêm la clef de voûte de l'ordre humain, mais c'est faire ob tacle à sa mission que de la présenter comme le pili d'une des formes changeantes de l'ordre social. Elle e l'âme de l'ordre, elle n'en est pas le corps. Elle n demande que la liberté d'être elle-même, en tout tem et en tout lieu. Les peuples qui l'écoutent s'organise toujours dans cette juste hiérarchie des moyens qui réa lise l'ordre politique, mais il est essentiel qu'elle n demeure jamais enchaînée à l'une des conceptions tem porelles et caduques sur lequel il est assis. Ils tomberon Elle ne doit pas être atteinte par leur chute. Des généra tions de chrétiens ont eu leur action contrariée par l fausse idée d'une alliance nécessaire, non pas seulemen entre le trône et l'autel, mais entre ce que l'on nommai « la légitimité » et l'autel. De nos jours, nous avons v exploiter et condamner l'accaparement de « l'Église d l'ordre » par l'école du néo-positivisme maurassien L'association *nécessaire* du catholicisme et des régime démocratiques n'a pas été moins durement dénoncée « L'utilisation » est aussi funeste que « l'évasion » [3]. L catholicisme, dégagé des chaînes politiques, a retrouv la faculté d'agir efficacement sur la politique et d'y im primer sa marque.

Il faut notamment se souvenir que, dans la politiqu intérieure ou extérieure, le précepte : « Ne pas faire au

3. Voir J. Lacroix, *Itinéraire spirituel,* p. 123. Chez Bloud Gay.

autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fassent » garde toute sa valeur. Il est vrai pour tous les cas. Nos adversaires demeurent persuadés que, dans l'opposition, « nous demandons aux incroyants la liberté au nom de leurs principes, mais que nous sommes résolus, le jour où nous serons au pouvoir, à la leur refuser au nom des nôtres ».

Je ne suis pas très assuré que nous ne prêtions jamais à un soupçon de cette nature. Les ennemis de l'Église sont heureux d'exploiter l'imprudent langage de quelques-uns de ses fils dont le zèle est peu éclairé, et chez qui l'amour désintéressé de la vérité se confond avec l'amour partisan d'une interprétation personnelle de la vérité.

Bien que le sujet soit en rapport direct avec la Politique des catholiques, ce n'est pas le lieu de rouvrir ici l'ancienne controverse sur la thèse et l'hypothèse qui mettait aux prises l'exigence totale de la doctrine et les résistances de la faiblesse humaine [4]. Rien ne doit être retranché ou atténué de « la lettre et de l'esprit », qui sont l'expression de la vérité et de la raison. Mais ce qui importe, c'est le degré d'aptitude de la société à l'assimiler. A quoi bon le remède le plus indiqué si le malade n'est pas capable de l'absorber ? L'esprit conseille d'ailleurs la meilleure façon de faire accepter la lettre. Qu'on

4. Ce sujet vient d'être traité également par J. Lacroix. Nous ne pouvons que renvoyer au chapitre intitulé « L'Esprit chrétien » dans son livre *Itinéraire spirituel*. La doctrine de l'Église y est admirablement exposée et défendue. « L'erreur commune c'est de croire que l'idéal catholique serait de réaliser le plus vite possible la thèse, *quelles que soient les circonstances*. L'hypothèse apparaît à certains comme un mal que l'on tolère tant qu'on n'a pas la force de son côté. Mais telle n'est pas la doctrine de l'Église... Même aux plus beaux jours du moyen âge, l'Église s'est trouvée en présence de données de fait qu'elle a toujours respectées. » Il y a deux erreurs à éviter. Considérer la thèse comme périmée, et chercher à la réaliser par n'importe quels moyens.

me permette de rappeler encore un fois que, selon la parole singulièrement éclairante et dirigeante de Pie XI, c'est la Providence qui a déterminé la somme des possibilités qui nous sont offertes.

Réaliser tout l'idéal possible, et travailler sans cesse à accroître le champ du possible [5]. Cette consigne vaut pour la politique aussi bien que pour tout l'apostolat. Elle réconcilie la thèse et l'hypothèse.

Devoir et risque de collaboration

Nous voyons ici la nécessité et le devoir de « comprendre ».

Comprendre. Il y a médisance à prêter au prochain des opinions qui ne sont pas exactement les siennes. Il y a jugement téméraire à lui supposer des intentions qu'il n'a pas. Devine-t-on combien cet effort de loyauté désarme l'esprit partisan et abaisse les barricades ? Dire que des hommes se sont massacrés pour des idées et des sentiments qu'ils s'imputaient à tort, et qui, mieux compris, auraient ôté tout motif de se haïr!

Et pourquoi donc, lorsque l'égarement est patent et précisé, ne faire le bilan que des erreurs ? Pourquoi n'insister que sur les points qui nous opposent au lieu de découvrir les endroits de rencontre et d'accord possible ? Reprenons les idées qu'on nous a pris, et faisons la preuve qu'elles viennent de nous. L'éloignement sera déjà diminué.

Si le jugement que nous portons sur des adversaires est injuste, il nous affaiblit devant eux, en donnant prise à l'accusation d'inintelligence ou de mauvaise foi. Il nous affaiblit aussi devant les autres qui notent la médiocrité de notre étreinte et la fausse direction de nos coups.

5. Discours de Pie XI aux chefs de l'Action catholique italienne, en février 1926.

Le succès de masse obtenu par une erreur n'est dura-
le que par les lambeaux de vérité qu'elle arbore. Le
al à l'état pur ne s'impose pas longtemps aux hommes
our la raison que leurs rassemblements ne sont pas gou-
ernés longtemps, s'ils le sont jamais, par la méchanceté
l'état pur. Si le communisme était seulement négation
e Dieu, ruine de tout ordre social, appétit de basse
uissance et de destruction, pillage et cruauté sadique,
aurait flambé le temps d'une explosion de haine et de
engeance. Il dure cependant, et il est une menace par
a critique, souvent fondée, de l'injustice sociale et de la
condité monstrueuse de l'argent.

Comprendre. Se comprendre.

C'est un des axiomes de notre méthode qui est tout le
ontraire de la polémique irritante et stérile.

Ainsi la présence sera telle qu'elle doit être, à la fois
dèle et active, effective et bienfaisante, si étroitement
êlée à la politique qu'elle y poussera partout les germes
'un renouvellement, si soigneusement gardée que ces
ermes garderont la pureté du Principe vital qui est en
ux. A défaut de grands changements immédiats qu'il
rait sans doute puéril d'imaginer, il y aura partout,
lantée au cœur des choses, la racine d'un renouvelle-
ent possible. Notre tâche ne va pas au-delà. « Je le
ansay, Dieu le guarist », disait Ambroise Paré. La col-
boration avec la Providence laisse immense et plein
'incertitude le champ de son action. Mais sans nous
ut demeure obscur et fermé. L'achèvement de l'œuvre
st en dehors de nos forces : ce qui dépend de nous, c'est
u'elle soit commencée.

Les moyens sont des moyens politiques

Nous avons établi les différences et les analogies de
Action catholique et de la Politique des catholiques,
our bien marquer le plan sur lequel cette dernière se

meut. Activité politique, on ne s'étonnera pas que no
affirmions maintenant que ses moyens sont politique
Or comme l'apostolat doit tenir compte des conditio
spirituelles du milieu sur lequel il agit, la politique e
toujours étroitement liée aux conditions temporelles
l'histoire dans le présent, le passé et l'avenir. Son but e
mouvant comme l'état du monde et, pour l'attein
elle est obligée de régler en conséquence la direction
la grandeur de son effort. Les éléments qui intervienn
sont la résistance des hommes et des événements, sa pr
pre puissance et la vitesse d'écoulement des faits. L'
périence, qui n'est pas sa loi souveraine, l'assujet
cependant à l'observation de résultats heureux ou ma
heureux dont son calcul des probabilités est influen
Enfin, pas plus que les autres citoyens, les catholiqu
n'ont le droit d'oublier que la politique est une scien
pratique, qu'on la nomme justement l'art du possible,
qu'elle est presque toujours réduite à la nécessité de ch
sir, entre plusieurs inconvénients, le moindre. N'om
tons pas de dire, parce que la remarque est pour no
pleine d'un autre enseignement trop méconnu, qu'o
n'assure pas la ligne d'une politique si l'on n'est p
capable d'y associer favorablement l'opinion publiqu
C'est un courant sans lequel ou contre lequel on ne m
nœuvre pas. Les dictateurs les plus autoritaires n'o
garde de l'ignorer.

Le rappel de ces vérités, qui sont plutôt des constat
tions de faits, éclaire pour nous la question des moyen

La bonne solution politique, au regard du chrétie
n'est pas *forcément* celle qui se présente comme la pl
conforme à la doctrine et la plus favorable aux intérê
religieux, mais celle qui, *d'abord possible et bonne po*
tiquement, offre le plus d'avantages, ou, selon le ca
le moins d'inconvénients pour le bien de notre foi. U
solution apparemment plus avantageuse pour le catho

cisme, mais politiquement mauvaise, sacrifierait l'intérêt temporel de l'État à l'intérêt religieux, et se révélerait en définitive aussi funeste à l'un qu'à l'autre.

L'Histoire en main, il serai aisé de montrer ce que l'oubli de cette sagesse a coûté tant à l'État qu'à l'Église. Dans le passé, il est devenu banal de rappeler la fausse manœuvre qui, à la veille de la période qui devait se clore par la loi de séparation, renversa le ministère Méline auquel les catholiques reprochaient son refus d'effacer les injustices dont ils étaient victimes, et ouvrit la voie aux persécutions d'un Waldeck-Rousseau ou d'un Combes. Plus récemment, nous avons entendu condamner les hommes clairvoyants qui, pour s'opposer aux partis révolutionnaires, acceptaient des programmes où la politique sectaire ne désarmait pas, mais dont il était meilleur pour le bien commun et l'intérêt religieux d'assurer le succès que la défaite. Et c'est presque tous les jours que nous voyons les catholiques refuser leur appui *provisoire* à des hommes ou à des partis coupables de complaisance envers la Franc-Maçonnerie, mais qu'on jette ainsi dans la dépendance des forces ennemies de tout ordre social. Manque de sens politique et de véritable sens chrétien.

Si nous voulions porter un jugement d'ensemble sur la Politique des catholiques dans le passé, nous aurions aussi à lui faire grief d'avoir trop volontiers servi des intérêts de classe ou de parti couverts par le prétexte de la défense du catholicisme. Mais tout a été dit sur ce point, et le bilan des résultats est lui-même la plus sévère des sentences. Nous l'avons sous les yeux. La masse des travailleurs de l'usine et des champs a déserté l'Église pour faire bloc avec les partis empressés à défendre sa cause, mais qui professaient en même temps une idéologie destructrice de l'État et de la religion.

Nous ne le rappelons que pour revenir à la question du

travail sur l'opinion dont nous avons dit l'importan pour le succès de toute politique et qui, en nous cond sant au problème de la presse, nous ramène au cœur la question des moyens. Pas de politique sans une acti sur l'opinion, pas d'action sur l'opinion sans une pre capable de soutenir cette politique.

Nous rencontrons ici un très gros obstacle et qui s' jusqu'ici révélé insurmontable.

N'oublions pas que nous sommes dans l'ordre moyens qui est aussi celui de la liberté de choix.

Il arrivera donc que les catholiques prendront part a conduite de l'État de la façon que nous avons dit. Si b accordés qu'ils soient sur le but à atteindre, ils ser souvent très profondément divisés et même diamétra ment opposés sur la politique à faire.

A une époque donnée, les uns seront pour l'armeme à outrance et les autres pour le désarmement, les u pour le paiement des dettes à l'Amérique, les autres co tre.

Tous se flattent de bien servir l'État et l'Église. S pouvaient les uns et les autres créer et soutenir plusieu journaux, dans chaque région, leur action sur l'opini — que nous supposons pure de tout esprit de parti ou classe — s'exercerait normalement, montrant un zè égal pour les deux causes qui leur sont chères. Mais fait, c'est tout juste si les catholiques possèdent da chaque région française un seul journal, commun à tou Un journal *politique* lu par *tous* les catholiques est do une chimère. Ouvert à tous, il soutiendra des thèses co traires. Réservé aux uns, il blessera les autres. La ré lité est pire encore. A de rares exceptions près, les jou naux lus par les catholiques défendent une politique parti et de classe, associée à la défense de la re gion. Le mal est double : confusion de la politique d catholiques avec les préjugés partisans et sociaux, co

fusion de l'esprit de classe et de parti avec l'esprit religieux.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette fausse conception de notre presse la cause principale de l'impuissance du catholicisme à faire sentir son action sur la chose publique en notre pays, et de l'éloignement qu'il inspire encore à beaucoup parmi les amis de l'ordre et de la famille.

Cependant, ayant déclaré qu' « un journal *politique* lu par tous les catholiques est une chimère », nous ne voudrions pas laisser croire insoluble le problème de la presse pour les catholiques français. Il existe une solution et une seule. Elle s'imposera un jour aux résistances les plus tenaces, qui devront céder à la pression d'un sens politique plus pénétrant et d'une foi plus éclairée. Ce jour-là les catholiques seront dotés d'un journal *d'information* (et non d'un journal d'opinion politique) rigoureusement purgé de tout esprit de classe et de parti, mais dont toute l'inspiration sera chrétienne. Fermé aux influences financières et étrangères, directes ou indirectes, qui sont la plaie déshonorante de la presse française, sa bonne foi sera scrupuleuse et sa technique parfaite. L'information religieuse y recevra plus large accueil qu'aujourd'hui. Les pauvres comme les riches, ceux de la classe populaire et ceux de la classe bourgeoise, s'ils sont chrétiens, s'y sentiront également et fraternellement chez eux.

Si nous nous bornions à des traits, on nous demanderait quel secours la politique des catholiques recevrait d'une telle presse. Nous allons y venir. Notons cependant qu'une feullle d'information, étrangère à la politique des partis, mais singularisée par les caractères que nous avons énumérés, prendrait déjà une place très honorable et très bienfaisante dans la presse dite d'information qui, en réalité, exploite à ses fins secrètes et néfastes, par des

silences calculés ou des relations tendancieuses, l'apparence d'une exacte et sereine information. La neutralité politique elle-même dont elle se targue est une feinte dont sa comptabilité connaît le mystère.

Mais ce n'est point cette neutralité que l'on attendrait d'une presse d'inspiration catholique. Consacrée pour la plus grande part à l'information profane ou religieuse, nous lui demanderions d'offrir l'hospitalité de quelques colonnes aux diverses formes de la Politique des catholiques, en évitant d'engager la ligne du journal toutes les fois qu'un désaccord apparaîtrait dans le point de vue ou dans les moyens conseillés.

Ce chapitre de la presse mériterait de nous retenir plus longtemps tant elle importe au succès de la Politique des catholiques. Mais en traitant des moyens en général, nous ne nous éloignons pas de notre sujet.

Des moyens conformes à la fin

J. Maritain et Jean Lacroix ont insisté, et il convient de leur en être reconnaissant, sur les moyens dont la Politique des catholiques a le droit d'user.

Si la fin ne justifie jamais les moyens, c'est encore plus rigoureusement vrai quand il s'agit, pour les catholiques, de servir leur foi sur le terrain de la vie publique où elle se trouve davantage exposée aux regards et aux critiques.

Je voudrais voir mettre en honneur cette formule : « Psychologiquement, nous sommes plus l'homme des moyens que nous employons que de la fin que nous poursuivons [6]. » Qui peut connaître les intentions ? Mais les moyens en découvrent les ressorts et c'est par eux que nous sommes jugés. Dans la bonne intention mal servie, ils font voir la paille qui altère le métal. Que les défen-

6. Jean Lacroix, *op. cit.*, p. 124.

urs d'une cause adoptent la même façon regrettable la défendre, c'est la cause elle-même, bien qu'inno-nte du procédé, qui porte le poids du jugement et se it frappée par sa sévérité. La présence, cette présence cessaire des chrétiens dans l'État, comme dans la pro-ssion, cesse d'être bonne faute d'être fidèle. Le témoi-age est faussé.

On admet trop facilement qu'une bonne méthode est prendre leçon de l'adversaire victorieux. Le « *fas est hoste docere* » est un conseil banal répété à satiété. ceptable en un certain sens, quand elle recommande rivaliser de zèle et d'ingéniosité avec l'adversaire, te maxime est à rejeter si elle autorise l'emploi des mbreux procédés qui lui assurent le succès. Il devrait e inutile de dire que le cynisme de la violence et de la plicité, érigées en vertus, font horreur au politique rétien. Mais d'autres moyens qui n'offensent pas la rale élémentaire demandent d'être employés avec aucoup de discernement parce qu'ils correspondent mal 'esprit dont nous nous réclamons. Une certaine rigueur vers l'ennemi n'est point en soi blâmable et sera même rfois nécessaire pour le contenir ou le persuader de ses ts. Le christianisme tend néanmoins, sans abandonner prudence, à l'atténuer. Dans la politique intérieure, si n veut un autre exemple, l'ostentation de la force du mbre et de l'organisation, lorsque l'un et l'autre exis-it dans la communauté catholique, offre certains avan-ges qui ne doivent pas être négligés. Mais il faut savoir ssi que la pénétration de notre foi tire plus de profit ine action plus discrète. Quand le respect de nos yances a besoin de s'imposer par la crainte, la foi y d plus qu'elle n'y gagne. Les armes des partis, lors-'il s'agit des progrès du catholicisme, se retournent itre lui. C'est sa faiblesse qui fait sa force. Le pro-me est toujours de gagner les esprits et les cœurs.

Songeons au gain patient de la tache d'huile plutôt [illegible] la morsure brûlante du vitriol.

Objectif rapproché et objectif élo[illegible]

Le domaine des moyens, comme nous l'avons [illegible] remarquer, est celui des opinions libres. La nécessi[illegible] procurer un effet déterminé et immédiat à la poli[illegible] des catholiques, par la coordination des efforts, imp[illegible] parfois l'acceptation d'une entente et d'une directio[illegible] ne semble pas désirable, en France du moins, que ce[illegible] jamais sous la forme d'un parti catholique. Nou[illegible] avons dit ailleurs les raisons et il ne semble pas qu[illegible] ait intérêt à y revenir longuement. Un parti catho[illegible] engage toujours, malgré elle, l'Église dans ses err[illegible] inévitables et dans ses fautes. Il interdit le libre jeu [illegible] légitimes préférences des catholiques. Enfin un part[illegible] bien difficilement exempt d'esprit partisan, ce qui [illegible] corde mal avec l'étiquette catholique.

Très naturellement donc, des penseurs et des écriv[illegible] sont aujourd'hui préoccupés de rechercher la meill[illegible] forme à donner à l'activité politique des croyants. [illegible] ce qui précède, on aperçoit que la variété des projet[illegible] nous surprendra pas. Il appartient à l'avenir de mon[illegible] de quel côté l'État et l'Église auront été le mieux se[illegible]

M. J. Maritain a été le premier à proposer une [illegible] tinction qui lui paraît nécessaire[7]. Il y a une tâche im[illegible] diate — *à objectif rapproché*, c'est son expression — qui tirera le meilleur parti des données actuelles dor[illegible] masse est encore trop lourde pour permettre l'avènem[illegible] prochain d'un État conçu et orienté selon nos vo[illegible] L'élite des chrétiens est réduite pour le moment [illegible] expédients et aux palliatifs les plus appropriés, et c[illegible]

7. Cf. *L'humanisme intégral*. Aubier, 1936.

certains cas trop rares, à l'amorce de véritables solutions chrétiennes, pierres d'attente d'un avenir meilleur.

Nous ne saurions cependant y borner notre ambition, ni désespérer d'un effort à échéance lointaine, visant à la réalisation d'un « idéal historique concret moins indigne de l'être humain ». Ouvert vers un progrès croissant à la mesure de notre effort, cet ordre futur réaliserait avec des patries distinctes, et d'inévitables diversités de croyances et d'opinions, une communauté temporelle internationale, où l'influence des chrétiens serait assez prépondérante pour faire admettre une politique éclairée par la lumière de l'Évangile, à base de saine liberté et profondément modifiée par la participation des classes populaires. Ce résultat ne saurait être attendu que d'une « *politique à objectif éloigné* ».

Cette distinction nous paraît pouvoir guider utilement notre effort. Ajoutons que les deux politiques sont à conduire parallèlement et de façon complémentaire. Elles tendent au même résultat et ne sont différenciées que sur le plan des moyens.

Il est trop évident que le citoyen catholique est captif du présent, et que son activité est enchaînée par un état de civilisation qu'il subit tout en essayant de le transformer, par des institutions qu'il n'a ni le pouvoir ni même le droit de briser, par un statut politique auquel il a l'obligation de demeurer soumis, et par un ordre international susceptible seulement de lentes évolutions. Comme un prisonnier dans ses fers, le chrétien dans sa politique n'a qu'une liberté d'action singulièrement limitée.

Cependant il faut agir.

Pour cette action immédiate, les catholiques iront de préférence vers les partis dont l'inspiration et l'action sont plus proches de l'esprit chrétien. Ce ne sera jamais vers les extrêmes. Tous ceux qui se sentent unis par une même pensée et un même esprit s'uniront pour

exercer autour d'eux sur des points choisis d'un commun accord, une pesée plus efficace.

M. Maritain souhaitait naguère la formation d'une sorte de tiers parti rassemblant, au-dessus des partis actuels, tous les citoyens de bonne volonté, résolus à un travail positif de justice sociale et internationale, prêts à accepter toutes les collaborations utiles au Bien commun et « se portant toujours, quelles que soient les vicissitudes et les fluctuations de la vie politique, vers ce qui sert vraiment la justice et la paix » (*Lettre sur l'indépendance*, p. 38).

Cette idée reste intéressante. Léon XIII avait souhaité et conseillé cette sorte de tiers parti. Le climat de la vie publique lui est-il devenu plus favorable? Nous n'oserions pas l'affirmer.

Cependant tout progrès vers un rassemblement des forces saines du pays mérite d'être encouragé, à condition qu'il tende à des actes précis commandés par la situation présente du pays et par les événements. La majorité des Français de notre temps fait songer à l'homme précipité du haut d'un gratte-ciel sur le trottoir. Durant le trajet, il se félicite de la griserie de la vitesse et de la douceur de l'air. Il ne formule qu'un souhait : « Pourvu que cela dure! »

C'est aussi ce que murmurait la vieille Lætitia Ramolino pendant que l'Empire courait aux catastrophes inévitables de la fin.

Le malheur est que cela ne dure pas, et que le moment vient où il ne reste plus qu'à ramasser sur le pavé l'homme ou l'empire en morceaux.

Voilà l'éventualité que la politique à objectif rapproché doit conjurer, si elle veut éviter l'appel du désespoir au dictateur, lorsque le choix n'existe plus qu'entre l'intervention du chirurgien et celle du fossoyeur.

La politique à objectif éloigné conçue pour une longue

préparation, permet d'inventer des moyens neufs, et combinés avec l'action du temps.

M. Maritain voudrait voir se constituer de nouvelles formations politiques destinées à servir les chances historiques d'une nouvelle chrétienté. Ces formations seraient d'un type absolument inédit, sortes de fraternités temporelles toutes profanes « qui poseraient en principe le respect de la personne et la force spirituelle de l'amour évangélique, à la différence d'un ordre profane mais athée, comme est par exemple aujourd'hui le parti communiste ». Des intellectuels y coudoieraient des personnalités issues de l'élite prolétarienne. La naissance de tels groupements suppose une profonde révolution spirituelle et manifesterait la résurrection des forces religieuses dans les cœurs. Il convient cependant de se hâter pour n'être pas pris de court par une tourmente totalitaire. Des germes d'ailleurs commencent à lever.

Il ne faut pas moins en effet que des efforts concertés et organisés pour arracher la masse à son inertie et la faire vaciller dans l'épaisseur de la politique matérialiste où elle est enfoncée et stabilisée. L'action personnelle n'est pas sans effet, certes, sur la communauté, mais seule une action communautaire est assurée de résultats importants et prompts.

Ces groupements à étiquette politique et tendus vers une échéance lointaine échapperaient-ils au risque de passer pour des partis et de soulever comme tels de redoutables contradictions ? Je n'en suis pas certain. Dans le cas extrême d'un totalitarisme, où la persécution n'est que trop dans la ligne du système, il faudrait craindre de lui livrer d'un coup tout le trésor des valeurs religieuses accumulées avec soin. Je mettrais plus d'espoir dans des groupements sans étiquette politique, et pour qui la tâche politique ne serait qu'une des formes du travail tenté en commun.

Pour M. Jean Lacroix [8], que préoccupe aussi l'action à objectif éloigné, nous avons surtout besoin d'un « laboratoire de recherches » groupant une minorité de chrétiens et une minorité d'incroyants qui accepteraient la valeur humaine de la mystique chrétienne et son retentissement dans l'ordre politique. En dehors des chrétiens s'interdisant certains moyens par une sorte de collaboration mystique, répandant toujours davantage la justice et la charité, spiritualisant ainsi lentement le monde, il souhaite une seconde collaboration, plus technique, entre certains croyants et certains incroyants. Plutôt que d'un programme, il s'agira entre eux d' « orientations » ayant pour objet de sauver les valeurs spirituelles qui ont deux pôles, la personne et la communauté [9].

Actualité d'un message chrétien

Puisque nous sommes ici sur le terrain des moyens que chacun suggère en n'engageant que sa propre responsabilité, et sans autre désir que de frayer la voie aux solutions les plus utiles, nous nous demanderons à notre

8. *Op. cit.*, pp. 131-133.

9. M. Jean Lacroix espère qu'on pourra ainsi préparer ce qu'il appelle « l'État de la Cité pluraliste » également éloigné de l'État neutre libéral et de l'État despotique totalitaire. Cet État pluraliste aurait pour caractéristique de « promouvoir toutes les idéologies propres à favoriser le développement des valeurs spirituelles sans prendre parti pour aucune ». Mais qui déterminera les idéologies favorables à la personne ? Et parmi celles-ci, dont les unes s'opposeront aux autres, jusqu'où s'étendra la faveur active de l'État ? Pour notre part, nous ne voyons pas que, dans une société frappée par le malheur de la division des croyants, il y ait un moyen terme entre une neutralité loyale et un totalitarisme oppressif. La première serait alors acceptée comme un moindre mal (le bien étant l'unité de croyance dans la vérité chrétienne). Un État qui s'abstiendrait de tout choix par nécessité de paix publique s'exposerait moins au risque de « libéralisme doctrinal » qu'en favorisant également plusieurs doctrines dont une seule serait exempte d'erreur.

ur lequel serait le plus opportun et le plus efficace
ur « mordre sur l'histoire », comme dit Em. Mounier,
progressivement aménager une politique selon nos
eux. Celui auquel nous pensons ne s'oppose pas aux
écédents. Il s'harmonise au contraire avec eux, il leur
urnit une expression qui s'adapte à la fois à l'effort
médiat et à l'action à long terme.

Je crois que notre époque attend un message des ca-
oliques, formulé avec une précision suffisante, pour
urnir les lignes maîtresses d'une reconstruction de l'É-
t et de la vie politique des peuples. Si je ne craignais
nous lier par un exemple à une conception où la part
vérité a été submergée par des erreurs graves révé-
s avec éclat par les faits, je dirais que nous avons
aucoup tardé à rédiger notre « Déclaration des droits
des devoirs de l'homme et du citoyen » [10]. Des penseurs
tholiques trop attachés à l'ancien régime pour garder
tête froide en présence du solennel document qui en
nsacrait la disparition, n'ont eu souci que d'en montrer
erreurs. La Révolution ne leur a paru comporter d'au-
réponse que la Contre-Révolution avec, pour corol-
re, l'anéantissement de tout l'effort révolutionnaire. Il
ır a manqué de deviner les parties de l'ordre ancien
i étaient devenues irrémédiablement caduques et les
rmes nouveaux, apportés dans une enveloppe san-
ınte et souillée, mais dont quelques-uns avaient les
omesses de vie.

A la naissance du monde moderne, en 89, les catholi-
es ont commis l'erreur que nous payons aujourd'hui,
se détourner de lui en se contentant de jeter l'ana-
ème. Pour n'avoir pas été baptisé, il porte encore la

ɪo. Nous ne voulons pas paraître ignorer que plusieurs groupe-
nts se sont mis à l'œuvre depuis plusieurs années pour établir
programme d'une politique nouvelle au service des valeurs spi-
ıelles. Qu'il suffise de nommer *Esprit, Ordre nouveau,* etc.

souillure du péché originel. Combien peu surent mes
l'ampleur du cataclysme et la portée de la commoti
On s'est imaginé qu'il suffisait de remettre en mo
ment les pendules arrêtées par le tremblement de t
sur l'heure ancienne, sans prendre garde au glas so
nel qui venait de sonner et qui marquait la fin d'une
que historique.

Notre aveuglement ne serait pas moindre si nous
percevions pas aujourd'hui le caractère inouï de la
mente qui s'est abattue sur le monde *universelleme*
simultanément foudroyé.

La guerre avec sa montagne de morts et de ruines
chômage, la crise économique, le bouleversement d
carte de l'univers, l'avènement des régimes totalita
communiste, fasciste et naziste, la disparition de l'A
che, l'effondrement des monnaies, dépassent en grand
et en horreur tout ce qu'on a connu, et manifesten
douloureux enfantement d'un ordre dont il nous ap
tient de fixer la destinée pour le bonheur ou le malh
du genre humain.

Il se trouve par une heureuse fortune, qui est une
dication providentielle, qu'on vit rarement parmi les
tholiques de notre pays, une si merveilleuse abonda
de pensée et de talent. Depuis longtemps on n'a
constaté une pareille maîtrise intellectuelle associé
tant de foi, de fidélité, d'amour humble et agissant
service de l'Église. La situation du siècle de l'Ency
pédie est renversée à notre profit.

Et par une rencontre qui n'est pas moins heure
l'Église est seule à se dresser contre les courants où
sociétés sont emportées, pleines de vertige ou de terr
vers un avenir d'extermination réciproque ou de c
somption mortelle. Écoutez-la dénoncer les erreurs
capitalisme, du totalitarisme, du nationalisme, du c
munisme, du racisme, de l'impérialisme guerrier et

l'antisémitisme et, dites si l'on peut montrer, avec plus de clairvoyance, un sens plus aigu des réalités présentes.

Urgence du message

Les auteurs de la Déclaration ne savaient pas que les droits de l'homme ont leur origine et leur règle dans les droits de la personne créée à l'image de Dieu. Nous le savons. En fondant sur l'individu le droit et la loi, ils vouaient la société politique à céder constamment sous la pression de la résistance individuelle opposée aux justes contraintes de la communauté. Ils bâtissaient un édifice où tous les calculs étaient démentis d'avance par cette contradiction interne. Si l'on ne reconnaît pas un droit supérieur aux droits égoïstes des citoyens et des nations, il est inutile de parler d'un ordre humain. Il faut consentir au désordre ou à l'alignement du troupeau sous la verge de fer.

L'équilibre de l'autorité et de la liberté ne signifie rien si chacun peut mettre sous ces mots la conception qui lui agrée. La société est inimaginable sans autorité, elle est mutilée sans liberté, mais de quelle autorité et de quelle liberté parle-t-on ?

Pas d'autorité sans le contrôle des citoyens. Nous l'accordons, mais quelle sera la forme du contrôle ? N'accordera-t-on pas aussi qu'aucune liberté n'est raisonnable sans le contrôle de l'autorité sur elle ? Et si le contrôle en vient à se confondre avec le pouvoir, que devient l'équilibre recherché ?

La société politique est une société de sociétés. Comment sera-t-elle en bonne santé si les sociétés subordonnées, et premièrement la famille et la profession, sont en péril de décomposition, si la société religieuse n'y peut respirer à l'aise ?

Qu'on nous pardonne de rappeler ces vérités premiè-

res, entre beaucoup d'autres. Nous ne voulons que marquer l'esprit qui animerait ce message, fruit de multiples collaborations.

Il y a quelques années, à propos d'un conflit politique envenimé par la violence des passions, quelques penseurs catholiques ont rédigé un manifeste « Pour le Bien commun ». Ces paroles courageuses, et parfois dures à entendre, ont dépassé les frontières du peuple fidèle et éveillé chez les incroyants des sympathies inattendues. Il leur a semblé qu'ils entendaient un son nouveau parce qu'il était mieux accordé aux préoccupations de leur cœur. Plusieurs fois les paroles du Pape et des évêques ont trouvé une audience favorable dans les milieux réfractaires jusqu'alors à cette influence. Pour ces raisons, nous pensons qu'il serait urgent d'exprimer pour notre temps, dans un message destiné à être compris de tous, les exigences politiques de la raison, telles que les aperçoit une bonne volonté éclairée par l'enseignement du catholicisme.

En dehors des militants révolutionnaires, il existe une multitude d'hommes sans idées, qui se laissent conduire les yeux clos en faisant crédit aux mauvais bergers. Ils sont reconnaissants à ces derniers de penser pour eux et de s'avancer d'un pas assuré dans les chemins où ils ne vont eux-mêmes qu'en hésitant. Il suffira souvent que nous parlions pour réveiller en eux l'écho des vérités premières engourdies dans leur conscience. Nous ne savons pas assez à quel point le monde moderne a besoin de nos idées.

***

Il y a eu le message de Lénine, puis le message de Mussolini, puis le message d'Hitler. Malgré les restaurations vitales auxquelles ils ont la prétention, partielle

ent justifiée, de concourir, on voit déjà par leur goût
la servitude et du sang qu'ils annoncent un avenir si-
stre. C'est l'heure du message chrétien qui, sauvant
ans la paix et pour le bien commun des nations ce qu'ils
flattent de sauver par la violence pour le bonheur d'un
ul peuple, rétablirait des valeurs spirituelles qu'ils
norent, et qui sont le fondement véritable de la civili-
tion humaine.

Pourquoi ne pas le dire ? Ce message doit être celui
la France, plus consciente et plus digne de sa vocation,
r si elle n'a pas le monopole de la vérité qui est à tous
pour tous, on ne peut guère nier qu'elle semble avoir
çu une injonction plus impérieuse de s'y dévouer. Et
ut-être n'a-t-elle été si durement frappée ces temps
rniers dans son honneur et son prestige, si cruelle-
ent dépouillée de toute puissance matérielle, que pour
re invitée à songer davantage à une mission qui lui est
us essentielle que la gloire des armes ou les enivre-
ents de la domination. Parmi les grandes nations, elle
t seule aujourd'hui capable de concevoir et de formuler
message. Aucun sceau ne ferme ses lèvres.

La politique des catholiques doit rendre vigueur à
tre pays pour cette tâche, guérir le relâchement de ses
stitutions et la mollesse de sa démarche.

Par des remèdes politiques en harmonie avec ses prin-
pes, elle retrempera le ressort de la volonté française
tendue dans l'oubli du devoir et de la dignité.

Vivre sans effort, c'est aussi vivre sans force, car
ffort est la loi de la vie et le secret de la force. Encore
nvient-il que cet effort ait sa règle et sa mesure pour
re bienfaisant. Il ne peut les tenir que de nous.

Colonel André Roullet.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Renan en Italie [1]

S'il est vrai que Renan, en 1848, songeait surtout à
fluence de la Révolution sur l'agrégation de philoso
il put apprécier l'expédition romaine, en 1849, par
fluence que l'Italie exerça sur son art et sa pensée.
ami, le Dijonnais Daremberg, avait sollicité du mini
d'être envoyé à la chasse aux manuscrits dans les biblio
ques de la péninsule : il se chargea de toutes les dé
ches, obtint mission officielle, crédits, lettres de re
mandation. Renan n'avait eu qu'à se laisser faire : il
répugnait de devenir l'obligé de Falloux, il désapprou
la « croisade » romaine; il se croyait d'ailleurs compr
par certain article sur les historiens critiques de J
Falloux, au contraire, mit une sorte d'amour-prop
faire droit à cette requête ! Il voulait « relever son ex
tion », faire preuve de libéralisme, expliquait Renan. D
piquant, Le Hir, Mgr Dupanloup recommandent leur
cien élève auprès des notabilités ecclésiastiques.
Renan arrive à Rome nanti d'un prestige officiel, sci
fique et clérical.

Abel Lefranc, qui nous retrace, en un livre de fine
chologie et de vivante érudition, l'itinéraire de Rena
étudié les divers aspects de cette mission; mais que
importent des mémoires vieillis ? L'art survit à la t
et tout notre intérêt va à cette transformation qui fa
séminariste tendu, du savant abstrait, un artiste, un
vain : « Moi qui ne sais que les livres, quel monde [
vre] devant moi ! »

1. Abel Lefranc, *Ernest Renan en Italie*, juillet 1849-juillet
N.R.C.

Trois étapes valent de nous retenir. Rome tout d'abord, ome encore veuve de Pie IX, après la malheureuse tentive révolutionnaire de Mazzini. Renan, il est vrai, seme plus sensible à de tels malheurs que le peuple romain, ais il se laisse bientôt prendre au charme de la ville : D'abord, en arrivant dans ce pays, rage, colère; maintent abandon à cet abandon général. » La tête bourrée de éjugés, il croyait que cardinaux et moines avaient abruti peuple pour régner; il ne le croit plus maintenant qu'il vu la fête des enfants à l'*Ara cœli*, dénombré les mados au coin des rues, causé avec de petites gens. « Le peue, écrit-il, a fait sa religion. » Et cette religion popure émeut cet intellectuel : « J'ai cru longtemps que je viendrais au catholicisme la tête haute, par la voie de la itique. Hélas ! j'y reviendrai peut-être, humble comme ie petite fille, vaincu par la Madone. »

Au rêve esthétique s'oppose l'émotion populaire; il dresse face du temple antique l'église chargée de prières (et est déjà le motif de la Prière sur l'Acropole) : « Un teme ancien est incontestablement d'une beauté plus pure 'une église gothique : et pourtant je resterai des heures celle-ci et ne pourrai durer cinq minutes dans celui-ci ns bâiller. Cela prouve que je suis perverti. »

Dans la ville ardente et païenne, le petit clerc breton est nté d'images d'une volupté tendre et un peu triste. Si premiers essais romanesques (*Patrice*, ou encore *Ernest Béatrice*) sont bientôt sacrifiés à *Averroès*, Renan, au mps de son renouveau sénile, saura reprendre ces trounts mélanges d'amour et de religion.

Si Rome a été comme une révélation de la religion polaire, le Mont-Cassin va lui faire comprendre une autre me religieuse, la religion moderne. Étrange contraste : bbaye a conservé les anciennes vertus du passé, douceur, spitalité; et dans ce cadre du moyen âge Renan peut scuter la vie de Jésus de Strauss, découvrir les *Inni* où nzoni cherche à consommer l'alliance des plus hautes rtus humaines et de la religion. Don Tosti lui apparaît nme un Lamennais italien : comme le français, il a rêvé mettre la papauté à la tête du mouvement patriotique social; comme le français, il a été désavoué. Pour Ren, la rigueur de Rome est un argument de plus pour la igion en esprit et en vérité.

Dernière étape : Assise où le Poverello lui appa comme un second Christ au moyen âge.

Psychologie religieuse des foules, culte en esprit et vérité, ascendant d'un saint thaumaturge, ce sont là données fondamentales des *Origines chrétiennes.* Rien tonnant dès lors que Renan conçoive à cette date la gra œuvre de sa vie : « réhabiliter le christianisme, non comme théorie orthodoxe et infaillible, mais comme doctrine spiritualiste et suprasensible contre le mat lisme et le réalisme qui font le fond du socialisme ».

Ces années italiennes sont donc essentielles dans l'év tion de Renan : le livre de M. Abel Lefranc le mo assez ; sous un titre modeste, il étudie effectivemen vocation artistique et historique de Renan.

BERNARD AMOUDRU.

DOCUMENTS

Noël sous la croix gammée

La presse et la radio du Dr Goebbels se sont mont très indignées d'un article de l'*Osservatore Romano* « osait » comparer la fête de Noël en Allemagne à la fa dont la célèbre le communisme en Russie. Le quotidien Vatican était, en effet, « allé jusqu'à affirmer » que l'œ de destruction nationale-socialiste est, dans un cer sens, plus dangereuse que celle du bolchevisme p qu'elle ne dit pas si ouvertement ses véritables but qu'elle peut donc égarer plus facilement les esprits avertis.

Dans le Troisième Reich, on ne se contente plus de brer Noël *sans* le Christ, on veut en faire une manifesta

contre le Christ. La fête de la naissance du Divin Sauveur est déchristianisée et réduite à un usage païen, à une cérémonie du culte de la race et du sang. Par la presse, la radio, l'école, et surtout par cette « formation idéologique » (*weltanschauliche Schulung*) qui est la tâche principale des innombrables organisations nazistes, les maîtres du Troisième Reich se sont efforcés, une fois de plus, de faire croire au peuple que Noël n'est que le *Julfest* des Germains païens qui célébraient le solstice d'hiver avec des cérémonies solennelles où le feu, le sapin et la légende d'un « enfant de lumière » jouaient les premiers rôles.

Dans son numéro du 22 décembre 1938, *Das Schwarze Korps*, organe des milices noires (S. S.), écrivait :

Cette nuit de Noël est à nous. Nous la célébrions déjà autour des feux de camp en faisant rouler des roues flamboyantes, alors qu'aucun missionnaire celtique d'un Évangile étranger (!) n'avait encore mis le pied sur la terre de Germanie. Nous la célébrions en des lieux solitaires et dans des vallées éloignées du monde au temps où les bourreaux de la charité (!) menaçaient de la mort tous ceux qui s'adonneraient aux usages « païens ». Nous la célébrions avant que les clercs de Rome et de Byzance soient tombés d'accord pour savoir si l'anniversaire de leur (!) Sauveur devait être célébré le 1er ou le 6 janvier. La sainteté de nos nuits sacrées était tellement grande que l'Église chrétienne se vit forcée, plusieurs siècles après la naissance du Christ, à fixer la date de cette naissance au jour du *Julfest* germanique pour participer, comme le gui, à la force vitale indomptable des sources intarissables. Le même processus s'est répété quand de vénérables et anciens usages se sont ressuscités dans la forme rajeunie de l'arbre de Noël. Les Églises commencèrent par pester contre cet usage « païen » — pour finir par l'accepter quand elles virent qu'il était plus fort que tout ce qu'elles pouvaient lui opposer... Cette fête allemande a toujours été plus forte que tous les efforts de ceux qui voulaient la supprimer comme ils divisaient le peuple allemand. Tous les essais particularistes des confessions chrétiennes ont échoué devant la fête de Noël. Jamais il n'y a eu de Noël catholique ou protestant. Les confessions fixaient leurs cérémonies ecclésiastiques à des dates avant ou après les véritables heures sacrées, car celles-ci n'appartiennent qu'aux hommes, aux hommes du même sang et du même sentiment, à la famille et à la grande famille de la nation...

L'article était illustré d'un joli arbre de Noël dont la pointe portait, au lieu de la traditionnelle étoile de Bethléem, une croix gammée.

Depuis plusieurs années, dans tout le Reich, les S. S.,

dont *Das Schwarze Korps* est l'organe officiel, organisent, selon un rite païen, de gigantesques feux de solstice. Suivant l'ordre du chef de la Jeunesse du Reich, Baldur von Schirach, tous les membres de la Jeunesse Hitlérienne sont obligés de prendre part à ces cérémonies sous la direction des S. S. L'inscription à la *Hitler-Jugend* étant obligatoire, on peut imaginer les résultats de cette « éducation »...

La Ligue des Instituteurs nazistes (N.S.L.B.) fixa, en novembre 1938, ces directives pour la déchristianisation de Noël. Toute interprétation « confessionnelle » de la fête doit être rigoureusement exclue de l'école. Les instituteurs et institutrices doivent « former la conception de Noël populaire (*Volksweihnacht*) conformément au sentiment de race allemand ». Cela restait encore assez obscur. Mais on ajouta des éclaircissements : le « regret de la lumière » est le sens de Noël, et dans les écoles il faut « cultiver d'une façon plus étendue les jeux de contes de fées, avec la lutte entre la lumière et l'obscurité, entre le bien et le mal ». Il était strictement défendu de chanter à l'école des chants de Noël chrétiens.

On sait que la même Ligue des Instituteurs mène auprès de ses membres une campagne pour les exciter à refuser de donner des leçons de religion, sous prétexte que la Bible raconte l'histoire du peuple juif, et qu'après l'attentat du Juif polonais Grynszpan contre le troisième secrétaire de l'Ambassade allemande à Paris, l'enseignement de la religion sur la base de ce livre juif est devenu incompatible avec l'honneur d'un maître allemand.

A l'occasion de Noël, les journaux allemands ont publié des listes de livres à donner. J'ai sous les yeux celle du *Völkischer Beobachter*. On n'y trouve pas un seul livre chrétien. mais tous les ouvrages du néopaganisme rosenbergien, du *Mythe du Vingtième Siècle* à l'odieuse brochure *Männer um den Papst*, collection de diffamations et insultes contre le Souverain Pontife et le Saint-Siège. La liste contient la *Germanen-Bibel* (« Bible des Germains ») de Wilhelm Schwaner, qui est violemment antichrétienne et que les nazis ont souvent désavouée auparavant, le pamphlet *Papstherrschaft* (« Domination du Pape ») de Walter Fasolt, les *Obscurantins de Notre Temps* et les *Protestants pèlerins de Rome* de Rosenberg, la *Foi de la Marche du Nord* de l'ancien pasteur Gustav Frenssen (un des derniers

rotagonistes littéraires du néopaganisme nordique) et eaucoup d'autres de la même catégorie.

Une fois de plus, les chefs nazistes, notamment MM. Ruolf Hess, Julius Streicher et Erich Hilgenfeldt, se sont iits orateurs de Noël et ont affirmé que cette fête est en érité une fête nationale-socialiste qui ne trouve son plein ens que par l'Œuvre du Secours d'Hiver et les autres réasations du Troisième Reich. Noël est aussi, prétend-on, la fête des Allemands à l'étranger ». En l'honneur de ceux ui n'ont pas encore été « libérés » par Adolf Hitler, on rûle des bougies bleues sur l'arbre de Noël.

En Autriche et dans le pays des Sudètes, des efforts parculièrement choquants ont été faits pour remplacer la ète chrétienne par le *Julfest* païen. L'organe hebdomadaire u Service du Travail du Reich, *Der Arbeitsmann* — le ournal dont les insultes contre Notre-Dame de Czestochowa nt provoqué la protestation solennelle du Souverain Ponfe dans l'encyclique sur le Rosaire — a inséré, dans son uméro du 31 décembre 1938, un compte rendu sur le Noël e la section Ehrwald (Autriche) du *Reichsarbeitsdienst.* aisons remarquer qu'il ne s'agit pas d'une chose privée u semi-privée, mais d'une institution officielle et obligaoire par laquelle doivent passer tous les jeunes Allemands. 'article est intitulé : *Premier Noël du Service du Travail n Autriche.* Voici le passage le plus caractéristique :

Sur une colline située vers l'est. un haut sapin a été érigé. A ôté de l'arbre, on voit un immense bûcher. La compagnie s'est nise en rangs. Dans un vaste cercle, les hommes du service du ravail entourent le sapin et le bûcher. Le jour monte lentement. e soleil se cache encore derrière le massif de la montagne. Souain, les premiers rayons se lancent au-dessus de la cime dentelée. e bûcher s'enflamme. Les bras des hommes du service du travail luent la lumière qui monte. C'est le solstice d'hiver. Les hommes e la compagnie se tiennent debout, silencieusement et solennelleent, devant le ciel qui s'éclaircit lentement, devant les montanes, en saluant la lumière. Le chef territorial (*Arbeitsgauführer*) rend la parole. Il parle du sens de la fête, de la longue nuit et de lumière qui vient. Les hommes sont debout vers le ciel comme s symboles de la *rune* de la vie (*Lebensrune*). La tête et le tronc onstituent le trait vertical, les bras étendus en haut forment les eux traverses.

La « rune de la vie » est le signe d'origine nordique que

la presse naziste emploie pour décorer les avis de naiss ces (un trait vertical et deux bras qui se lèvent), tandis les avis mortuaires portent (au lieu de la croix chrétien la *Todesrune*, composée d'un trait vertical et de deux b qui se baissent. *Der Arbeitsmann* a illustré son com rendu d'une photographie qui nous montre cette nouv liturgie du feu, du soleil et de la race...

Nous venons de prononcer le mot « liturgie ». C'est c des nazis eux-mêmes. L'hebdomadaire de la Jeunesse lérienne, *Die H.-J.*, contenait, le 7 janvier 1939, un art intitulé : « La cérémonie politique. Les lois de l'organ tion de nos fêtes. » En voici les phrases les plus frapp tes :

La célébration d'une fête doit représenter le processus de la mation d'une communauté. Depuis toujours, ce processus se tr à la base de toutes les cérémonies religieuses. Conformément lois de l'âme humaine, il a trouvé son expression dans ce que n appelons *liturgie*. Le liturge était, dans le sens originel du ter celui qui parlait au nom de la commune politique. A la fin d cérémonie, il y a la profession de foi, l'affirmation de l'idée. L' teur la prononce, et, par une formule de peu de mots — form pour laquelle une certaine tradition devrait s'établir —, la com nauté confirme cette profession de foi. Il va sans dire que le ch en commun a droit à une place importante dans la cérémo Pour garantir la pureté de la conception du monde (*Welt chauung*), il faut mettre en principe une parole du *Führer* au tre de la cérémonie. Entre la liturgie et la profession de foi, il une allocution...

Le national-socialisme est une conception du monde qui ne pas seulement être enseignée, mais aussi vécue. La cérémonie p tique en reçoit tout son sens : l'orientation vers la communauté peuple. Dans la cérémonie, nous nous approchons de la sp religieuse : nous devons respecter Dieu et l'ordre divin et non notre volonté humaine égoïste. Pour cela, il faudra toujours nouvelle transformation de notre propre cœur...

Nos lecteurs savent ce que « l'ordre divin » veut dans la terminologie hitlérienne : c'est simplement l'id logie raciste.

Les efforts pour la déchristianisation de la fête de N sont aussi vieux que le régime national-socialiste. Mais 1938 ils ont été infiniment plus intenses qu'auparava Dans la radio, par exemple, il y avait toujours de nombr ses émissions relatives aux prétendues origines nordiq

t païennes de la *Weihenacht* allemande. Mais à côté de es émissions, il y en avait d'autres, d'inspiration chré- ienne. Dans les émissions enfantines, on parlait encore de 'Enfant Jésus. En 1938, presque tout a été supprimé. La ïcisation et la paganisation de la fête de Noël fut presque omplète dans les programmes de T.S.F.

L'*Osservatore Romano* avait donc cent fois raison de pu- lier, le 28 décembre, son article « *Notte Santa* » *Senza antità* (« *Nuit Sainte* » *sans sainteté*). Ayant parlé d'abord e la campagne antichrétienne que les Soviets menaient à occasion des fêtes de Noël, l'auteur, qui signe V., traite u national-socialisme dans les termes suivants :

Si la méthode fut différente, le but fut le même dans la célébra- on de Noël par le national-socialisme, car la négation du christia- isme n'est ni moins militante ni moins obstinée. Ce mysticisme éopaïen et panthéiste prétend protester contre l'athéisme et vou- rait même figurer comme le défenseur et le sauveur de la foi et e la religion contre le bolchevisme matérialiste et avoir droit, de fait, à la gratitude de ceux qu'il persécute parce qu'ils tiennent leur foi révélée, à leur culte et à leur loi.

Cette autre œuvre de destruction religieuse est même plus dan- ereuse, car elle n'est pas sans équivoque et reste plus séduisante ue l'athéisme ouvertement professé et proclamé, surtout parmi la unesse à laquelle on s'adresse avec tant d'espoir. Ici, la lutte ntichrétienne ne pousse pas cette jeunesse, comme le bolchevisme, ans la plus brutale négation de l'esprit, mais l'attire par des ontrefaçons de l'idéalisme, du spiritualisme et même de la reli- iosité, attirance d'autant plus séduisante qu'elle est plus vague u point de vue théologique, et que l'exaltation nationaliste et olitique est extrême.

Il suffit de parcourir la presse nationale-socialiste de ces jours-ci. Aucun spectacle n'est plus désolant que l'effort de ces journaux ui tâchent de propager et rendre populaires les différentes fêtes d'hiver », « de solstice » et « nationales », organisées par le parti ır la base de traditions et d'inventions mélangées à des réminis- nces « poétiques » et à des conceptions païennes, en évitant soi- neusement toute allusion au Christ, à Dieu, à l'Évangile, au ystère de Bethléem.

Ce n'est plus la naissance du Sauveur qui attire l'attention des prits, qui sanctifie la joie de la famille, qui chauffe les cœurs, ais ce sont les idées froides de la « nuit du peuple », de « l'homme l'hiver », du *Knecht Ruprecht*, du *Kasperl*, du *Lichterbaum*, des uets mécaniques et soldatesques qui profanent le *Heiliger Abend*, nuit sainte! On trouve encore de temps en temps, parmi la ter- inologie païenne, les anciens noms de *Weihnacht*, de *Christbaum*

et de *Heiligabend*, mais ils sont de plus en plus remplacés par surrogats comme *Julfest*, *Julkranz*, *Winterwende*, etc. Tous jours, on lit des nouvelles de pareilles fêtes organisées par les au rités, les associations, les groupes politiques, pour faire oublier peuple la fête de la Naissance du Christ.

Le symbole le plus usité, après l'abolition de la Crèche, est l bre parce que, dit-on, il pousse ses racines dans la terre german au-delà de la couche chrétienne. Il y a l'Enfant, un enfant qui assis, pour ainsi dire, sur un rameau du grand sapin et qui sig la rénovation continuelle de la vie devenant toujours plus floris et plus vigoureuse, l'enfant par lequel se reproduit en réa comme dans le « mythe » de Bethléem, le peuple fidèle et grâce à ce qui surgit de son sang et de sa terre comme dogm force des nouvelles générations.

Ici, c'est la « nation »; pour les bolchéviks, c'est l' « intern nale ». Les extrêmes opposés se touchent dans la démolition de foi et de cette morale, de cette idée et de cette tradition chrétie qui s'opposent également à leur but commun : enlever toute gl à Dieu pour la donner à l'homme, compris comme individu comme collectivité.

C'est pourquoi le « Noël du peuple » — on peut dire que, cette formule aussi, les deux extrêmes sont d'accord et se con dent —, sans cette caractéristique du Noël du Christ, manque a de ce qui lui est indissolublement lié, de cette « paix sur la t aux hommes de bonne volonté ».

Regardons autour de nous : partout à l'horizon du monde, tout là où l'on refuse férocement toute gloire au Seigneur, il a pas de paix. Il n'y a pas de paix entre les peuples, entre les ses, entre les individus, et les individus ne vivent pas en paix eux-mêmes. Parce qu'on n'est pas en paix avec la justice, ave charité, avec la solidarité humaine. Avec tout ce qu'a invoqué, fois de plus, parmi les nations, dans le Noël du Christ, le Vic du Christ.

L'article de l'*Osservatore Romano* provoqua des répon furieuses de toute la presse brune. *Das Schwarze Ko* répliqua le 5 janvier 1939 :

Le clair éclat des lumières des arbres de Noël allemands a rouché, une fois de plus, les obscurantins du Vatican. Ils ne portent pas la lumière du Nord qui rayonne par-dessus les A jusque dans leurs sombres habitacles. La fameuse feuille d'ex tion pontificale, l'*Osservatore Romano*, avec son effronterie t tionnelle, s'en va-t'en guerre contre les usages de Noël allema Ils lui paraissent comme l'incarnation du paganisme et comme condamnables. Ce sont de vieilles mélodies de haine qui sorten palais du « vice-Dieu » pour troubler la sainte paix de Noël. I

ious paraissent d'ailleurs être plus honnêtes que la vieille chorale Paix aux hommes de bonne volonté » qu'on y entonne aussi de emps en temps. Non, le peuple allemand qui célèbre, comme ucun autre peuple ne le fait, la fête de Noël dans une profonde ntimité ne se laisse pas déranger par les cris d'indignation des mes estropiées de haine ecclésiastique. Il ne se laisse pas détour-er de la célébration de ses fêtes d'après ses traditions et d'après e commandement de son sang. Le Vatican aura donc besoin pour out l'avenir de gros rideaux qu'il lui faudra fixer devant ses fenê-res pour ne pas voir, dans les salles sacrées de la Papauté romaine, lumière « païenne » du Nord. Mais ce n'est pas seulement la umière qui dérange le Vatican, mais aussi le fait que le peuple llemand tout entier célèbre, dans une communauté inébranlable, on « Noël du peuple ». C'est ce qui est interprété comme une égation du sens du Noël chrétien et mène à une comparaison avec Russie soviétique...

Cette feuille ecclésiastique affirme que les catholiques allemands élèbrent leur Noël dans un esprit « païen » et de façon sembla-le à la Russie. L'absurdité de cette affirmation rend évidentes les achinations politiques du clergé politicien. On veut montrer aux tholiques allemands où ils sont menés par la direction nationale-cialiste de l'État, à laquelle on en veut parce qu'elle a mis un rme aux agissements du clergé politicien.

Nous sommes habitués à voir le national-socialisme identifié avec bolchevisme. Il n'est que trop évident qu'on veut frapper aussi fascisme italien. Ce n'est qu'en raison du Concordat qu'on n'ose s en parler dans les mêmes termes. Mais il suffit de lire la presse tholique qui paraît en dehors de l'Italie pour se convaincre que s attaques du catholicisme se dirigent dans la même mesure con-e le fascisme. Les attaques du Vatican sont dirigées contre la poli-que de l'Axe du peuple allemand et du peuple italien et contre le ont antibolcheviste.

Cela continue sur le même ton, et l'*Osservatore Romano* 1 12 janvier 1939 a pu constater que *Das Schwarze Korps* confirmé, malgré sa violente réplique, ce que l'organe du int-Siège avait affirmé : que la « sainte paix de Noël » t troublée par ceux qui veulent déchristianiser la fête de naissance de Jésus-Christ, et non pas par ceux qui s'y posent.

KURT TÜRMER.

L'indépendance de l'Église copte d'Éthiop

La politique indigène de l'Italie en Éthiopie revêt c formes très diverses : elle s'essaie tour à tour à gagı les catholiques pour lesquels le Saint-Siège a insti tout récemment de nouvelles circonscriptions ecclésias ques et créé une Délégation apostolique dont le titula est en même temps Vicaire apostolique d'Addis-Abél la capitale ; les musulmans, comme nous l'avons d montré dans *La Vie Intellectuelle* [1]; les coptes, qui f ment l'élément dominant de la population.

En faveur de ces derniers, l'Italie a pris une mesı qui a passé à peu près inaperçue en Europe, mais peut être considérée d'une grande importance pour l thiopie et aussi pour l'Égypte. L'Église copte abyssi jusqu'à ces derniers mois, relevait entièrement du triarcat copte d'Alexandrie d'Égypte, et les évêq coptes d'Éthiopie étaient exclusivement choisis pa les moines égyptiens. Depuis plusieurs années pourta et sans doute à l'instigation ou au moins avec le c cours du négus Hailé Sélassié, désireux d'affirmer tement l'indépendance de son pays dans tous les dom nes, un sérieux mouvement séparatiste s'était fait j dans l'Église abyssine. C'est d'ailleurs une mar caractéristique de toutes les Églises dites « orthodoxe que de se proclamer de plus en plus nationales : Églises orthodoxes byzantines entendent s'affranchir l'autorité, au moins disciplinaire sinon doctrinale,

1. 10 mars 1937, pp. 276-287.

Patriarcat « œcuménique » de Constantinople, et en divers pays, comme l'Albanie, la Bulgarie, etc., surtout depuis la Grande Guerre, se sont établies des Églises « autocéphales », indépendantes, exclusivement nationales et liées étroitement au pouvoir civil. En Syrie et en Palestine, des conflits aigus ont opposé les fidèles et le bas clergé de rit grec, mais de race et de langue arabes, à la hiérarchie de langue grecque et de nationalité hellène : les premiers revendiquent énergiquement des évêques nationaux; même tendance chez les Grecs orthodoxes d'Égypte qui, à l'encontre du Patriarcat de Constantinople, réclament des évêques égyptiens. On comprend que les gouvernements, surtout dans les pays nouvellement créés ou restaurés, qui ont à lutter pour l'affirmation de leur nationalité, appuient de toutes leurs forces ces aspirations. L'Église copte d'Éthiopie suivit donc ce mouvement et, en 1928, le Patriarcat copte d'Alexandrie fut obligé à quelques concessions : il nomma cinq évêques coptes éthiopiens, le patriarche restant pourtant un Égyptien, et l'Église d'Éthiopie soumise à celle d'Égypte.

Dix-huit mois après leur conquête de l'Éthiopie, les Italiens se sont décidés à réaliser eux-mêmes le vœu du jeune clergé éthiopien. Le patriarche copte d'Éthiopie était allé en voyage à Rome, où il avait prodigué les manifestations de loyalisme envers l'Italie et où il avait reçu un chaleureux accueil, mais aussi sans doute le pressant « conseil » de démissionner. A son retour, il demeura en Égypte, sa patrie. Les Italiens réunirent un Concile du clergé éthiopien qui élut un patriarche et nomma des titulaires aux sièges épiscopaux vacants. Nous publions ci-dessous, bien entendu à titre documentaire et sans prendre à notre compte ses affirmations historiques ou ses idées politiques, un intéressant article italien sur ce sujet. Il est curieux de voir ainsi l'Italie, qui est de par le traité du Latran un État officiellement catholique, s'afficher successivement protectrice des

Musulmans (déclarations du maréchal Graziani aux M
sulmans d'Éthiopie et de Mussolini aux Musulmans
Libye), fondatrice et tutrice de l'Église copte abyssir
Qu'il s'agisse d'ailleurs là d'une intervention avant to
politique, la conclusion de l'article ci-dessous le mont
suffisamment. Et il convient tout autant de relever
paradoxe que présente aussi l'intervention diplomatiq
du gouvernement égyptien qui, à la tête d'un pays
grande majorité musulman, prit la défense du Patriarc
copte d'Alexandrie et envoya à Rome des protestatic
officielles [2]. Malgré ces protestations, et bien que l'
glise copte d'Égypte ait solennellement excommunié
nouveau patriarche éthiopien et tous ses partisans,
choses en sont restées là : une nouvelle Église indépe
dante est née, sujette d'ailleurs d'un État étranger,
qui doit bien restreindre considérablement la réalité
cette indépendance.

PAUL CATRICE.

2. Nous avons de nombreuses coupures de la presse ég
tienne de langue française, qui témoignent de la vive émot
produite en Égypte, même dans les milieux musulmans, par ce
intervention de l'Italie.

La politique indigène en Éthiopie[1]

Le 27 novembre dernier, les prélats et dignitaires de tou-es les principales églises et couvents chrétiens éthiopiens, enus à Addis-Abéba de toutes les parties de l'Empire, se ont réunis en concile pour procéder à la réorganisation de 'Église copte, qui, par l'abandon dans lequel elle avait été aissée dans le passé par les anciens chefs religieux et par e gouvernement du Négus, menaçait de se précipiter vers la uine. Ces prélats ont réalisé l'ancien désir du clergé et des dèles d'avoir un métropolite originaire du pays, qui con-aisse bien l'amharique et le tigréen, langues du pays, et éthiopien ancien, langue liturgique; ils décidèrent et pro-édèrent à la nomination d'un métropolite originaire de Éthiopie et d'évêques qui pourraient occuper les différents ièges vacants. Furent élus :

1° Métropolite l'Abuna Abraham, déjà titulaire du siège piscopal de Gondar;

2° Évêques : Tacle Haimanot, récemment investi des fonc-ons d'ecceghié, c'est-à-dire chef du clergé monastique, hebre Mariam de Debradamo, Acalu de Salaa Dingai, Ghe-re Medelin d'Axum.

Ensuite les représentants du clergé égyptien soumirent es nominations au vice-roi qui, après avoir reçu les digni-tires de l'Église éthiopienne en audience solennelle dans les alons de sa résidence, en présence des autorités civiles, ilitaires et politiques, approuva les nominations en félici-int les élus et en prononçant à cette occasion un important iscours dans lequel il se réjouissait de l'heureux début d'une ie nouvelle pour l'Église éthiopienne, « expression d'un ésir constant et volontaire des fidèles » et citait comme xemple significatif l'estime dont était entouré le Prieur du uvent de Bizen, vieil et fidèle ami de l'Italie.

L'Abuna Abraham répondit en exprimant avec émotion sa econnaissance et sa joie de voir promettre à l'Église éthio-

1. Chronique de la *Rivista delle colonie*, publiée par le Ministère es Colonies à Rome, novembre 1937, pp. 1444-1446. Traduite de italien par Paul Catrice,

pienne une période de prospérité telle que jamais leurs pèr qui ont tant combattu pour elle, n'ont pu le désirer.

Cette grande manifestation se termina par un impos cortège à l'église de Sainte-Marie et par une manifestati enthousiaste de joie de la part de la population.

Quel est donc le véritable sens des récentes décisions pr par les principaux représentants du clergé éthiopien, ré pour la première fois en harmonie d'esprit et d'intent dans Addis-Abéba italienne?

Le fait qui a le plus frappé les nombreux observate étrangers est la nomination d'un Abuna abyssin com métropolite de l'Église chrétienne monophysite d'Éthiopie de ce fait l'on a, vu le peu de connaissance des véritat aspects de la question, tiré des conclusions absolum inexactes.

Il est désormais certain que la coutume au nom laquelle (et sans aucune raison doctrinale spéciale) le patr che d'Alexandrie d'Égypte donnait solennellement l'inve ture au métropolite de l'Église abyssine, datait de plusie siècles après le Concile de Nicée (325) et que la léger recueillie par Morier, selon laquelle saint Frunence, int ducteur du christianisme en Abyssinie, aurait été ordo prêtre et évêque d'Axum par le patriarche d'Alexandrie d gypte, auquel, étant simple marchand, il se serait adre pour lui signaler les possibilités du christianisme en Éth pie, est privée de toute valeur historique. Il est désorm bien certain que la véritable raison d'une telle coutu réside, aux origines, dans l'intérêt que l'Empire byzar avait à établir des liens solides de dépendance entre Patriarcat d'Alexandrie, asservi complètement à son au rité, et les plus lointains pays d'Éthiopie où il tenait à ex cer indirectement une influence en son propre nom.

La nature essentiellement politique de cette coutume s trouvée confirmée plus tard, quand l'Abyssinie devint t entière chrétienne et que l'Égypte, au contraire, tombait pouvoir des Musulmans, par l'opportunité qui parut cla ment aux gouvernements d'Égypte de maintenir de bon relations entre les deux pays par crainte que l'Abyss puisse nuire à l'Égypte en faisant dévier les eaux qui mentent le Nil, et ils tenaient tellement à ces bonnes r tions qu'ils allaient jusqu'à menacer les patriarches d

exandrie de persécution s'ils n'usaient pas de toutes leurs orces pour les maintenir.

Il apparaît donc avec évidence que cette coutume était asée exclusivement sur des intérêts purement politiques et onc susceptible de variations, même radicales, selon la ituation nouvelle et les contingences particulières.

Mais la signification réelle, d'importance vraiment histori-ue, de la récente réunion des principaux représentants du lergé d'Éthiopie à Addis-Abéba n'est pas tant dans la déci-ion prise que dans l'esprit qui l'anima.

On sait comment nous avons trouvé l'Éthiopie dans un tat de désorganisation et d'anarchie séculaire : le clergé byssin se distinguait par la corruption et par un instinct ıdividualiste, lui qui aurait dû donner le bon exemple à ces opulations sauvages et primitives parmi lesquelles, à cause e leur caractère profondément superstitieux, il jouissait 'une indiscutable influence.

Il est donc d'autant plus merveilleux que, fait sans précé-ent dans l'histoire d'Abyssinie, tous les principaux repré-entants du clergé éthiopien se sont spontanément réunis à ddis-Abéba et ont réussi à prendre d'importantes déci-ions.

Pour qui connaît la mentalité abyssine et le continuel état e lutte et d'anarchie dans lequel se trouvaient depuis des ècles les populations éthiopiennes, leurs chefs et leur ergé, ce fait apparaît dans son véritable caractère d'événe-ıent extraordinaire d'une réelle importance historique.

Il démontre bien le nouvel esprit d'ordre, de tranquillité et concorde qui anime les populations éthiopiennes et râce auquel ces populations, par l'intermédiaire de leurs rincipaux représentants que sont les membres du clergé, ourront dans un temps bref atteindre, sous notre direction, tte élévation spirituelle et morale à laquelle aspire sponta-ément notre œuvre de civilisation en Éthiopie.

La spontanéité de la récente et très importante manifes-tion d'Addis-Abéba est encore justifiée et est aussi la consé-uence d'un autre fait que beaucoup ignorent ou démentent.

En 1936, à la mort de l'Abuna Mathieu, Egyptien comme ous ses prédécesseurs, prit consistance en Éthiopie un fort ouvement qui, déjà depuis un certain temps, progressait ontanément au sein des populations et des chefs subalter-

nes de l'Église éthiopienne. Ce mouvement tendait à la créa-tion d'une Église autonome ou qui aurait au moins comm[e] chef un ecclésiastique né en Éthiopie et non pas un Égyptie[n], car bien souvent celui-ci ne connaissait même pas les diale[c]tes de ses fidèles, ni le ghéez, ni l'amharique ancien usité da[ns] les cérémonies religieuses. On adopta alors une solution [de] transaction : un métropolite égyptien fut nommé mais acco[m]pagné de cinq évêques choisis parmi les ecclésiastiques éthi[o]piens, si bien que le métropolite égyptien ne parut plus ê[tre] qu'un simple fonctionnaire rétribué et, par conséquent, sel[on] la coutume éthiopienne, plus ou moins régulièrem[ent] employé.

La nomination comme métropolite d'un Abuna abys[sin] n'est donc plus autre chose que la sanction d'un état de f[ait] déjà évident, et la solution logique, profondément enraci[née] et sincèrement désirée par les populations éthiopiennes, [de] l'état de transition dans lequel se trouvait l'Église mon[o]physite d'Éthiopie.

Si l'on a pu arriver à ce résultat, c'est naturellement gr[âce] seulement au régime de collaboration pacifique que le go[u]vernement fasciste a su vraiment vouloir et réaliser a[vec] ténacité.

Les événements récents ne sont que la confirmation de [la] sagesse et de la prévoyance des directives claires et origin[a]les tracées par le gouvernement fasciste dans cette questi[on] délicate, et contenues dans le lapidaire article 31 (ce [qui] démontre encore une fois la maturité avec laquelle no[us] avons considéré l'œuvre de colonisation en Éthiopie) de [la] Charte fondamentale pour l'Empire du 1er juin 1936 : « Da[ns] l'Afrique orientale italienne est prescrit l'absolu respect [des] religions. » Ce respect doit être entendu non pas au se[ns] libéral de simple tolérance, mais bien au sens fasciste [de] tutelle active, de protection et de secours, ce qui, en ven[ant] au-devant du désir légitime des indigènes, a permis de r[éa]liser la manifestation d'Addis-Abéba le 27 novembre derni[er]; cette manifestation représente, sans aucune exagérati[on], outre une date décisive dans l'histoire séculaire de l'Ég[lise] chrétienne monophysite d'Éthiopie, un véritable triom[phe] de la politique coloniale italienne.

P. Catrice.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *A propos d'oganisation corporative.*

Corporatisme ou syndicalisme?

J. TONNEAU, O. P. *Salaire et justice.*

Depuis que surgit avec ardeur, au XIXe siècle, la discussion sur le salaire, l'étude théorique de cette importante question est en passe de fournir la matière d'un traité dans nos théologies morales modernes; elle a ses lieux théologiques, ses conflits d'opinion, son histoire. Il n'est pas inutile de réfléchir sur les causes et sur le sens de cet enrichissement doctrinal. A qui saura lire cette étude, peut-être parfois austère mais cependant captivante, se révélera une véritable méthode, qui ne paraîtra pas sans audace ni sans nouveauté, pour l'étude des problèmes sociaux.

M. LALOIRE. *Emile Vandervelde.*

La mort de l'ancien président de la IIe Internationale.

M. JACQUES. *Chronique de politique étrangère.*

L'épreuve de force.

A. VIATTE. *Vue cavalière sur l'Asie et sur l'Amérique avant et après Munich.*

Le sort de l'Europe ne se joue pas seulement en Europe.

DOCUMENT

Congrès catholique pour la paix internationale (*suite et fin*).

Lettres du R. P. TONNEAU et de J. LACROIX sur les *Réflexions sur le rôle de la loi et de l'amour dans la vie morale.*

A propos d'organisation corporative

De plusieurs côtés, on parle, avec une insistance nouve de corporation, *de* corporatisme, *d'*organisation corporat ou professionnelle. *Dans ce mouvement d'idées comple divers, parfois confus, nous devons voir clair.*

Distinguons d'abord deux questions : le principe *de l' ganisation,* la forme *qu'elle revêtira en ce temps et ce p*

Le principe, nous l'accordons, tous, sans effort : « l'i corporative » fait partie de la tradition sociale catholiq c'est une de ces données traditionnelles dont, ne les dis tant pas, on ne cherche guère la raison. Il conviendrait pendant de le faire, pour simplement comprendre. Et c'est chose facile. Qu'on se rappelle le caractère essentie ment moral *de la tradition sociale catholique! Au morali qui pose entre les hommes des obligations supérieures leurs intérêts, la vie professionnelle, l'activité économique l'époque libérale n'offre que des intérêts concurrents, ap raît étrangère à toute loi qui unisse les hommes en les d ciplinant : ce défaut de règles, cette* anomie, *voilà le sc dale. Pour y mettre fin, il convient que, dans leur activ économique, les hommes soient* encadrés, incorporés *à ensemble où ils trouveront des obligations définies :* organisera *donc la vie professionnelle. Pour que l'État le fasse point, immédiatement, on cherchera à constitu « la profession » en* corps intermédiaire.

Reste à déterminer quelle sera la structure, comment fera la constitution de ce corps professionnel. Ceci est u deuxième question. Chacun de nous sait qu'une fois pos la nécessité de l'État, le problème demeure d'en choisir forme dans des conditions historiques données. Nous avo aussi à choisir une forme d'organisation professionnelle.

On nous en propose plusieurs, dans l'abstrait. Parto des faits, des leçons qu'ils nous donnent, dans le passé dans le présent.

*A mesure qu'on le connaît mieux, l'ancien régime c poratif apparaît fort différent de certaines images roman ques, simples, idéales : du XIII*e *au XVIII*e *siècle, il n'a éliminé les conflits du travail, même sous forme violen Au regard de l'histoire lointaine ou récente, l'éliminati réelle, totale de la grève ne paraît point le fait de l'orga sation corporative, mais seulement de l'État totalitaire.*

es corporations italiennes d'aujourd'hui ne sont que des nstruments de l'État fasciste, les corporations d'autrefois taient étroitement liées au pouvoir politique, dépendantes lu seigneur, de la ville, du roi; vue de près, leur autonomie semble fort relative; la réalité historique ne nous offre uère de libres républiques professionnelles, mais des autoités corporatives fort dépendantes du pouvoir politique.

Un organisme vraiment autonome *ne se crée point par écret; il est plutôt l'expression, reconnue par l'État, d'une ie* autonome, *déjà réelle et forte. En dehors de tout sysème corporatif, depuis un siècle, la vie professionnelle 'est cherchée et exprimée dans des organisations libres : es syndicats. C'est là un fait : non par un système, mais 1 vie professionnelle moderne, si profondément différente e l'ancienne, s'est donné une forme dans le syndicat. Élininer cette organisation* libre *ou réduire ses prérogatives, e serait-ce point menacer l'*autonomie *de la vie professionelle ? La fonction essentielle du syndicalisme, dans cette ie, c'est d'en régler une part au moins ; les relations du ravail, par voie de* conventions collectives. *Délibérées et osées par les intéressés, ces règles d'origine contractuelle onstituent un droit* autonome, *non étatique. Il semble ue nous possédions mieux que dans une construction léale, dans une technique déjà à l'épreuve, la solution ésirée : ce serait une organisation professionnelle fondée ur des syndicats libres, capables de contracter.*

Cette solution, la plupart des « corporatifs » ne semblent as l'apercevoir. Ils croient sans doute qu'avec les syndiits ouvriers et patronaux, on ne constituera pas l'essenel — à leurs yeux — de la corporation : une autorité *garienne d'un* bien commun. *Qu'ils examinent de plus près fait, l'acte, de la convention collective !*

Dans les discussions et conclusions de la commission nixte, une loi *s'affirme : si la qualité des signataires n'y uffit point, un arrêté d'extension peut, selon la loi du 4 juin 1936, en imposer le respect à tous les professionels. D'après la loi du 4 mars 1938, toute convention colctive doit prévoir une procédure de conciliation et d'arbirage non seulement pour les conflits relatifs à son applitation, à son interprétation, mais pour* tous *les conflits ollectifs qui peuvent surgir entre les parties : avec une ommission de conciliation, des arbitres, des surarbitres e compétence aussi étendue, c'est une véritable* autorité

professionnelle *qui se trouve établie, laquelle n'a pas s- plement à juger, mais en certains cas, pour les conflits salaires, s'engage dans une responsabilité de* gestion *éco- mique. On peut discuter, vouloir réformer l'organisat présente de l'arbitrage ; on ne saurait nier que le régi des conventions collectives comporte des actes d'auto corporative.*

Dans ce même acte qu'est la convention, un bien c- mun *apparaît. Si certains ne l'aperçoivent pas, c'est q- demeurent, malgré eux, dominés par la conception m- xiste ou libertaire des relations du travail : ils ne voi- dans la convention collective, qu'un équilibre, un* rap- de forces, *alors qu'il y a naissance de* rapports de dr- *L'ensemble des droits ainsi définis et des obligations leur correspondent, voilà précisément le* bien comm- *cherché, qui ne peut se réduire à des intérêts, mais d' unir des* personnes, *des hommes libres. En même te- qu'un droit s'établit, une morale se trouve exigée : resp- de la parole donnée, recherche de la conciliation, acce- tion éventuelle de l'arbitrage, esprit de collaboration. D- la convention naît une* communauté. *On a fort bien parlé* communauté contractuelle. *Et l'aspect contractuel, la pa- entre de libres organisations, apparaît essentiel : il y a glement par les mandataires des intéressés spontaném organisés, autonomie* maxima *de la vie professionnelle*

Ce que l'on a dit des conventions collectives, *qui règl les relations du travail, on pourrait le dire,* mutatis mut- dis, *des* ententes économiques, *en matière de product et de distribution.*

L'idée de communauté contractuelle, *que l'on retrou rait là aussi, demanderait une plus longue analyse. Mai poser suffit déjà à montrer que l'idée d'organisation p- fessionnelle ne demande pas* d'aller au-delà du synd- lisme, *bien compris, de lui* superposer *des autorités co- ratives qu'il ne constituerait pas. A quoi bon agencer beaux systèmes dans l'abstrait! Étudions pour mieux utiliser, pour les perfectionner au besoin, les techniq que déjà nous voyons à l'œuvre. Constatons le besoin nous sommes d'un syndicalisme qui comprenne que, d la convention collective, il n'y a pas « lutte », mais « co boration », constitution d'une « communauté » : l'org sation corporative nous ramène au syndicalisme chréti*

Civis.

Salaire et justice

On voit surgir au XIXe siècle une discussion remarqua-
lement nourrie et ardente au sujet du salaire. Depuis
ors, le problème théorique du salaire est en passe de
ournir la matière d'un traité dans nos théologies mora-
es modernes ; il a ses lieux théologiques, ses conflits d'o-
inions, son histoire. Il n'est pas inutile de réfléchir sur
es causes et sur le sens de cet enrichissement doctrinal.

Pour les grands théologiens anciens, il n'y avait pas de
roblème du salaire. La morale du salaire relevait des
rincipes communs de la justice, et nulle raison ne moti-
ait en sa faveur un traitement particulier. Selon l'ensei-
nement classique, le contrat de salaire est un contrat de
ocatio-conductio, l'obligation contractée par chaque partie
st de nature consensuelle, celle qui incombe au maître a
our objet le versement de la *merces* convenue. C'est une
bligation de justice commutative, parce qu'il s'agit d'é-
ablir une égalité *rei ad rem,* type d'ajustement qui con-
ient en propre à cette sorte de justice ; le maître doit en
ffet, pour s'acquitter, égaliser arithmétiquement le loyer,
 merces versée, au chiffre convenu. Quant à la règle
orale qui doit présider à l'établissement de la conven-
on elle-même, qui permet en particulier de fixer le taux
e la *merces*, elle n'est guère étudiée. On se contente
'en appeler à l'estimation commune.

Cette réserve s'explique si l'on songe que sous le
égime féodal et sous le régime corporatif, la coutume et

les institutions locales précisaient avec une extrê
minutie les obligations réciproques des seigneurs ou m
tres et de leurs tenanciers ou compagnons. L'estimat
commune n'avait pas alors le caractère indécis et inc
sistant que lui reprochent à bon droit les modernes. C
tes, l'on se tromperait étrangement si l'on imaginait qu
justice sociale fleurit sans éclipse tout au long de ce n
vel âge d'or que l'on se plaît à saluer dans ces « âges
foi »; nous savons que les communes, en France com
en Italie et en Flandre, furent l'une après l'autre a
nées, par leurs discordes sociales, par les luttes touj
renaissantes entre l'aristocratie citadine, artisanale
commerçante et un prolétariat de compagnons, à acc
ter, en échange de leurs libertés, la tutelle et la « pai
du roi ou de l'empereur. Mais ces désordres provena
d'infractions aux institutions établies. En principe,
loi, charte ou coutume, l'estimation commune con
tuait une règle pratique; les contractants pouvaient
référer utilement et s'y conformer en toute justice.

Du reste, si les théologiens laissaient aux autor
politiques et corporatives le soin de déterminer le t
des salaires, leur enseignement, basé sur l'Écriture, s
lignait l'urgence de la dette de salaire, fondée sur
caractère alimentaire. Saint Antonin de Florence, à p
pos de la parabole des vignerons, commente ains
Redde illis mercedem : « Notez qu'on ne leur dema
pas de venir le lendemain, mais qu'on les appelle im
diatement après le travail », et de citer le texte classi
de Tobie, IV, 15 : « Si quelqu'un a travaillé pour
verse-lui immédiatement son salaire et que le salaire
mercenaire ne s'attarde aucunement chez toi. » Tel
l'enseignement commun des Pères, des prédicateurs
qu'à nos jours. Tel est aussi l'enseignement des pet
sommes pénitentielles rédigées à l'usage des confesse

n peut affirmer que sur le plan de la spéculation morale, problème du salaire ne se posait pas.

Pour qu'il pût se poser, une double condition était quise. Devait d'abord disparaître la règle certaine et orale que constituait pour le contrat de travail le prinpe ancien de l'estimation commune. Cette condition se ouva réalisée par suite d'événements bien connus : disrition des corps de métiers, corporations et jurandes; 'ènement et triomphe généralisé du principe mécanie de la libre concurrence par le jeu de l'offre et de la mande, l'esprit humain ayant délibérément renoncé à tâche de déterminer par choix prudentiel et moraleent juste un taux des salaires; révolution politique tennt, selon les principes du libéralisme économique, à clure toute intervention politique positive du domaine onomique (théorie de l'État gendarme). Vers le milieu XIXe siècle, un peu plus tôt ou un peu plus tard selon régions et selon les branches de production, on a perdu notion d'estimation commune. Aujourd'hui encore, en pit de louables efforts tentés pour la réhabiliter, cette tion n'est plus comprise; on n'y voit guère qu'une riosité archéologique et inopérante, quand ce n'est pas e hypocrite échappatoire.

Devaient aussi apparaître les méfaits sociaux et moraux nouveau régime, ou plutôt de cette anarchie qui cluait la fixation rationnelle et morale du taux des aires. Sur ce point, il n'y a pas à insister : le lourd an du libéralisme économique a ouvert tous les yeux.

Dès lors, le problème du salaire était posé, non seulent devant quelques penseurs pénétrants et observairs perspicaces, tels que Simonde de Sismondi ou le nte de Villeneuve-Bargemont, mais devant l'opinion olique, d'ailleurs réveillée par les attaques du sociane. Or le problème était posé dans des conditions par-

ticulièrement ardues, au nombre desquelles il conv de placer la décadence de la pensée philosophique théologique, l'opportunisme, l'abstention des catholic en matière politique, les équivoques et les polémiq entretenues autour de la liberté et du libéralisme. D des discussions dont il faut rappeler le souvenir, préc l'enjeu et tirer les leçons.

***

Les économistes purs ne prenaient en considéra que le taux de fait atteint par les salaires; ils nia ignoraient ou, par scrupule de méthode, écartaien taux de droit, le juste taux des salaires. De ce juste t au contraire, les théologiens et sociologues chrétiens cordent tous à reconnaître l'existence et la vigueur; eux, le salaire doit être juste et il ne l'est pas fatalem du seul fait qu'il a été stipulé sans contrainte juridi La seule liberté contractuelle ne garantit pas la jus des stipulations.

Un certain nombre de catholiques groupés dan Société catholique d'Économie politique, admetta une théorie assez proche apparemment de la théorie nomique et connue sous le nom de théorie du prix rant. D'après cette théorie, le salaire payé par la majo des employeurs, sans fraude ni violence, est à consid comme juste de plein droit. A cette conception, on re che communément d'assimiler le travail à une marcl dise ordinaire et d'ignorer que le travail est insépar du travailleur. Mais si, comme semblent l'insinuer objectants, la théorie du prix courant rend bien com du juste prix des marchandises, ce ne peut être qu vertu d'une présomption; on suppose en effet que le p

e vente demandé par la majorité des marchands, dans e saines conjonctures, représente assez exactement un iste prix. Pourquoi ne pas faire bénéficier d'une sembla-le présomption la théorie du prix courant en matière e salaire? Il semble que cette interprétation favorable érite d'être retenue. Certes, ce n'est pas le fait brut e la stipulation qui justifie le taux stipulé; mais pour-uoi ne pas présumer qu'un taux généralement accepté, ans une société d'hommes raisonnables et vertueux, n'a u l'être que par une rencontre nullement fortuite de istes appréciations? Cela explique comment des chré-ens ont pu accepter la théorie du salaire courant sans erser dans la conception déterministe, de pur fait, toute uantitative, soutenue par le libéralisme économique. n réalité, le principe ancien de l'estimation commune emeure sous-jacent au prix courant et lui vaut une sorte e légitimité.

Pourtant l'Encyclique *Rerum novarum* fut interprétée omme exclusive de la théorie précédente. L'encyclique ondamne en effet, avant d'exposer la thèse chrétienne, ne doctrine que l'on a identifiée avec celle du prix cou-nt. Voici le raisonnement auquel, dit Léon XIII, nul ge équitable ne voudra adhérer « sans réserve » et 'il accuse d'omettre un côté important de la question : C'est le libre consentement qui détermine le niveau salaire; aussi, dès là qu'il a payé ce qui est convenu, maître est quitte de toute obligation et ne doit plus en; la justice ne serait lésée que si le maître refusait de urnir le prix intégral et l'ouvrier tout le travail auquel s'est engagé. » En vérité, ce texte condamne-t-il réel-nent la théorie du prix courant? Oui, si cette théorie tendait justifier le taux du salaire par le seul fait qu'il été consenti librement. Non, si le caractère courant, bituel, reçu, de ce taux permettait de présumer qu'il

n'avait pas été défini sans raison, mais selon une esti tion commune que rien n'empêchait d'être vertueuse.

Quoi qu'il en soit, le progrès de l'enseignement co mun en matière de salaire, après *Rerum novarum,* d'expliciter et de mettre hors de conteste le princ d'une régulation morale des salaires, puisque le pur f de la stipulation ne saurait rien justifier par lui-mêr Pour tous, désormais, il existe un juste salaire, c'est dire un salaire dû en justice « stricte », autrement dit justice commutative, donnant lieu à revendication éventuellement à restitution. Cette conclusion univers lement admise paraît indubitable.

Remarquons toutefois chez les auteurs une curieu propension à dissocier du contrat de salaire, libreme conclu entre le patron et l'ouvrier, cette fameuse « de justice naturelle, plus élevée et plus ancienne, à sav que le salaire ne doit pas être insuffisant à faire subsis l'ouvrier sobre et honnête ». On dirait qu'ils font peu cas de ce côté *personnel* du contrat (selon l'expression Léon XIII), qu'ils en abandonnent les stipulations caprice des parties, au libre jeu de leurs intérêts anta nistes, pourvu que les oscillations du salaire se tienn entre de certaines limites marquées par une loi su rieure, extérieure aux volontés contractantes : « que patron et l'ouvrier fassent donc tant et de telles conv tions qu'il leur plaira, qu'ils tombent d'accord nota ment sur le chiffre du salaire; au-dessus de leur li volonté, il est une loi de justice naturelle plus élevée plus ancienne. » Voilà une traduction courante. Qui reporte au texte original constate une différence de to lité dans l'expression; c'est peu de chose, mais cela m que un autre climat psychologique. Au lieu de : « qu patron et l'ouvrier fassent donc tant et de telles conv tions qu'il leur plaira, » on trouve une formule mo

ésinvolte : *Esto igitur, ut opifex atque herus libere in dem placitum, ac nominatim in salarii modum consen- ant. In idem placitum consentire* nous paraît beaucoup lus sérieux, plus serein, que la traduction française ommunément admise, qui donnerait à penser que ces ractations personnelles n'ont pas une telle importance. 'ette impression se confirme lorsque l'on voit les com- ıentateurs accentuer en revanche l'efficacité et la trans- endance de la loi naturelle : « au-dessus de leur libre olonté, il est une loi de justice naturelle plus élevée et lus ancienne. » Or, le texte latin de l'encyclique porte cet endroit « *subest tamen semper aliquid ex justitia aturali, idque libera paciscentium voluntate maius et anti- uius*[1]. La paraphrase n'est pas seulement trop lâche, lle transforme sensiblement la nuance des pensées et l'é- uilibre des expressions. Nul doute que les traducteurs 'aient été conduits inconsciemment par une certaine onception de la loi naturelle dont le moins que l'on uisse dire est que le texte présent ne la formule pas. 'our eux, il y a effectivement deux sources distinctes et ·ès inégales d'obligation : le contrat d'une part et, de autre, au-dessus des volontés comme ils disent, cette ɔi plus élevée et plus ancienne. Pour qui connaît la fami- arité de Léon XIII avec la philosophie thomiste et pour ui se rappelle la conception thomiste de la loi naturelle, texte de l'encyclique suggère une interprétation assez ifférente. Il y aurait lieu, nous semble-t-il, de faire des- endre la loi naturelle des nuées où on la relègue, de

1. Voici comment nous avons traduit ailleurs ces deux phrases : Ainsi donc, ouvrier et patron auront liberté de s'entendre pour gréer de concert un même point, par exemple tel niveau de salaire. ependant, il y a toujours une base de justice naturelle, plus nportante et plus précieuse que le libre vouloir des contractants... » f. *L'Ordre social chrétien*, t. I (sous presse), dans la coll. *Cathedra etri*, Desclée de Brouwer.

réintroduire dans le jeu même des volontés ce lest, principe de base et d'équilibre, qui inspire du deda comme une nature, leur juste exercice. Autrement c ce principe de justice naturelle ne peut être raisonnab ment conçu comme fixant des bornes extérieures a stipulations contractuelles; il gouverne au contraire c stipulations, il leur confère valeur de droit ou de justi dans les oscillations particulières des volontés contr tantes, il ne faut pas voir une sorte de terrain neut abandonné à leur fantaisie, mais l'expression différenci orientée, d'une liberté dont la loi interne est la just et qui cherche à réaliser toujours plus finement cette j tice dans les circonstances concrètes.

Simple nuance théorique, dira-t-on. La conséquen pratique va nous en apparaître immédiatement. Co ment, demandent les auteurs, Léon XIII peut-il, in pendamment de la volonté des parties et antérieurem à leurs libres conventions, déterminer entre le travail le salaire une certaine égalité juridique, selon la justi commutative? Et voici leur réponse : par une adéq tion directe et objective entre ces deux *res*, adéquati existant dans la nature des choses et à quoi ne peuve rien les conventions personnelles. De là tant d'analy subtiles cherchant à lire dans la nature des choses valeur du travail en vue de déterminer et d'imposer a parties le juste taux de salaire dû en justice commutat avant toute définition contractuelle.

Cette valeur du travail, comment l'apprécier? Si l se contente de mesurer la valeur du travail par la val économique de la tâche accomplie, on évite difficilem la théorie de l'équilibre de fait, chère au libéralisme, m répudiée par les moralistes chrétiens. Car la valeur é nomique de l'œuvre produite dépend de mille conditi extérieures sur lesquelles ni le patron ni l'ouvrier ne p

ent rien. Si cette voie est fermée, on est amené à pprécier la valeur du travail d'après ses fins objectives : uisque le travail a pour but de procurer à l'ouvrier ce ui est nécessaire à sa vie, on peut mesurer la valeur du ravail d'après les fins vitales qu'il sert, qu'il représente ux yeux de l'ouvrier et de tout homme honnête. Ainsi on prend pour critérium du salaire dû en justice comıutative les besoins que l'on doit considérer objectiveıent comme devant être satisfaits par le travail, les esoins normaux du travailleur. On conclut « que la loi égulatrice du salaire, ce n'est ni le fait de l'offre et de ı demande plus ou moins abondantes, ni le seul contrat assé entre les deux facteurs de la production, ni le prix ourant, mais *la vie* du travailleur... Vis-à-vis du contrat, ette loi vient montrer que les volontés humaines qui sont bres ne sont pas absolument autonomes, précisément arce qu'elles sont spirituelles ; le contrat ne rend pas ne chose juste, mais il la suppose juste, en la comparant une idée plus haute qui lui sert de mesure et à laquelle tâche de la rendre conforme et, si l'on peut dire, de l'aıster[2] ».

Cette argumentation, quelque honorables et justes u'en soient les intentions, méconnaît la liberté spiriıelle et la responsabilité morale de la volonté rationelle en ne lui reconnaissant pas compétence pour défiir positivement du juste, pour déterminer le droit au ens le plus effectif. Car il ne s'agit pas seulement de écouvrir ce qui est juste et injuste ; il faut le détermier, le prononcer avec autorité dans les cas particuliers ù s'inscrit l'action concrète, en s'inspirant de la loi natuelle gravée à cet effet dans la raison et le cœur de

2. P. Six, art. *Salaire et salariat*, dans le *Dict. prat. des conn. relieuses*, t. VI, col. 183.

l'homme. Précisément parce que la loi naturelle n'[...] pas reçue dans les natures spirituelles d'une façon pu[...]ment passive et instinctive, mais à la façon d'un princ[...] comme une loi au sens propre, comme une règle génér[...] de libre activité, la volonté rationnelle de l'homme [...] parfaitement compétente pour instituer du droit, [...] juste, en fixant ce qu'il y a lieu de tenir pour « prop[...]tionné, adéquat », par rapport à autrui, selon un cert[...] type d'égalité. Il est aisé de montrer que cette doctri[...] est classique ; il y a un droit naturel, mais il y a aussi [...] droit positif, engendré par les institutions privées [...] publiques, les lois, coutumes, statuts, conventions (*c[...] dictum publicum*, *condictum privatum*). Le droit pos[...] n'est pas un droit découvert, reconnu et publié ; c'est [...] droit vraiment institué, *justum quia positum.*

Certes, nous ne prétendons pas que les statuts publ[...] et les conventions privées tirent leur valeur juridique [...] seul fait brut de leur position ; il en est qui déchoient [...] leur espèce juridique par suite d'une contradiction a[...] les principes du droit naturel. Mais la conformité d[...] droit positif avec le droit naturel ne doit pas être ent[...]due à la manière puérile d'une conformité littérale, rec[...]nue par une sorte de collation, comme on compare [...] copie avec l'exemplaire. Le fonctionnement naturel [...] raisonnable des volontés, dans l'ordre public et dans l'[...]dre privé, tend à instituer de vrais rapports de droit [...] bien loin qu'on ôte quelque chose au droit naturel [...] reconnaissant ainsi à la raison et à la volonté le pou[...] de légiférer, c'est justement le vœu de la nature, d[...] nature rationnelle qu'est la nature humaine, qu'il [...] aille ainsi. Il faut admettre que les conventions librem[...] conclues entre particuliers, si elles ne lèsent pas les p[...]cipes fondamentaux de la nature, c'est-à-dire de la rai[...] humaine, peuvent non seulement déclarer ce qui [...]

iste, mais décider positivement de ce qui sera juste ou ijuste. Contracter, c'est se donner une loi.

Le contrat de travail ne se borne donc pas à exprimer e qui d'avance était naturellement juste ; c'est le contrat t lui seul en dernier ressort qui institue positivement ce roit, ce juste. Évidemment, la volonté a sa loi naturelle, u rationnelle, son autonomie n'est pas indifférenciée, iconditionnée ; il faut qu'elle ait et elle a toujours ses isons d'agir, de contracter ; qui le niera? Qu'il s'agisse e la loi civique ou d'une convention privée, l'acte de oser une loi ou de conclure un contrat, l'acte qui conste à instituer des règles de droit et à créer des obligaons juridiques, doit être moralement bon dans tous ses léments. Mais tout acte humain en est là ; c'est une octrine générale que l'on ne peut rappeler à tout pros ; nous devons supposer que le législateur ou les conactants ne l'ignorent pas et agissent vertueusement, à lumière de leur prudence politique ou économique, us l'attrait de toutes les vertus morales.

Du reste dans leur prétention à mesurer la prestation elle de l'ouvrier sur les fins naturelles et objectives du avail, les auteurs rencontrent des difficultés pratiques nsidérables. Toutes se ramènent au fond à une inéluctble indétermination. Les deux *res* à égaliser selon la stice commutative sont parfaitement définies lorsqu'on en remet à la convention des parties ; le premier soin de lle-ci sera de définir l'objet de la convention, de fixer ie mesure certaine tant pour calculer la valeur de la estation de travail que pour calculer le salaire. Mais si n tente de mesurer la valeur de la prestation de travail après les fins objectives et naturelles du travail, l'unité mesure de la prestation n'est plus déterminée et l'on rd tout moyen de calculer avec certitude l'étendue de prestation ouvrière. Il s'ensuit que l'on étend ou que

l'on restreint à peu près arbitrairement, ou bien en s'i pirant de règles justes mais inconscientes, le quantu dit *naturel* de salaire, que l'on déplace verticalement niveau du salaire minimum, c'est-à-dire le contenu nat rel minimum de la contre-prestation patronale. « Q doit comprendre ce salaire minimum? Pour répondr cette question, il suffit, puisque le salaire est compen tion entre le donné et le reçu, de chercher quel est donné de l'ouvrier. Que donne l'ouvrier? Il apport au travail : 1° une partie de ses forces corporelles q use quotidiennement et qui doit être reconstituée jour le jour; 2° toutes ses forces qui auront fini par ê usées, ce qui entraîne sa vieillesse à assurer; 3° les risq qu'il court, maladie, accidents, chômage; 4° une fam dont il a la charge et que son travail doit nourrir. Si est le donné, tel doit être le reçu [4]. »

Certes, les conclusions pratiques de l'auteur sont exc lentes et nous les faisons nôtres sans hésiter. Mais n déplorons l'argumentation ruineuse sur laquelle il cr les fonder. Cette manière de balance entre le donné et reçu, c'est-à-dire entre le travail et le salaire, qui inc dans le donné (travail) tout ce que l'ouvrier apporte au travail, les risques courus, les forces dépensées, j qu'au risque de ne plus trouver de travail et jusqu'à l ventualité de la vieillesse que le travail ne rend cepe dant pas plus imminente, y compris enfin les charges far liales, cette manière de balance est illusoire et ineffica L'ouvrier ne *donne* pas cela; il n'en a ni le droit ni moyen. Et qu'en ferait le patron? En tout cas de ce p tendu donné, le compte exact serait inconnaissable, le c tère inconsistant, la mesure élastique et incertaine.

3. Notons au passage le gauchissement de l'expression : ce *donne* l'ouvrier est une chose, ce qu'il *apporte* en est une autre.
4. P. Six, *art. cit.* col. 183-184.

Aussi bien, la preuve est-elle faite expérimentalement. l n'y a aucune raison de s'arrêter au salaire minimum, ar on peut indéfiniment expliciter le contenu virtuel de a prestation ouvrière ainsi comprise : « Le travail pour 'ouvrier est virtuellement ce qui est nécessaire pour son ntretien et celui de sa famille[5]. » Assurément, si le ravail fourni vaut objectivement la satisfaction des esoins de l'ouvrier, si c'est la vie, si ce sont les besoins le l'ouvrier qui constituent la loi régulatrice des salaires, 'obligation de justice commutative résultant du contrat le travail, à la charge de l'employeur qui reçoit de telles aleurs, doit s'étendre de proche en proche jusqu'à assuer à l'ouvrier cet élément de vie humaine et morale u'est le foyer. Et comme, d'autre part, ainsi que nous le appelle le Souverain Pontife avec tant de juste raison et l'autorité, la place naturelle de la femme est à la maison, n conclut que le seul travail du père représente objectiement en valeur la vie de toute la famille et que nornalement il doit assurer celle-ci. Mais le dynamisme du rincipe est loin d'être épuisé. Pourquoi limiter au cerle familial le champ des nécessités et des droits nornaux de l'ouvrier? Celui-ci doit atteindre un niveau de ie convenable, élever sa condition sociale, accéder à la ropriété, jouir d'une certaine aisance et des loisirs indisensables à la saine vie corporelle et spirituelle ; toutes es valeurs humaines sont, pour le salarié, contenues viruellement dans son travail, puisque seul son travail les ui assure dignement.

Ce ne sont pas les conclusions qu'ici nous repoussons ; oin de là. Mais c'est l'infirmité du principe auquel on les attache qui nous inquiète. D'autant plus qu'on voit sans eine la confusion qui vicie l'argumentation. On est parti

5. Liberatore, *Principes d'économie politique.*

d'une conception inexacte de la justice commutative. justice commutative a reçu ce qualificatif parce qu'e trouve son application la plus familière et la plus cla dans les relations d'échange ; mais de soi elle n'impliq pas une relation d'échange. N'empêche que beauco identifient l'obligation de justice commutative avec ce qui résulterait d'un engagement synallagmatique, car térisé par un équilibre entre deux obligations équivale tes, dont chacune conditionne l'autre. Encore que, fait, le plus souvent, les dettes de commutative s'équi brent de la sorte, cela n'est pas nécessaire. Je puis trouver tenu en justice commutative à raison d'une p messe unilatérale, sans que mon créancier me doive ri ou que je lui aie causé le moindre tort. L'idée de co pensation n'est pas liée à celle de justice commutati Sans doute, la justice commutative vise-t-elle à ajust une *res* à une autre (*medium rei ad rem*), mais cela veut pas dire que le débiteur doive équilibrer son pa ment de façon à l'ajuster sur ce qu'il a d'abord reçu. C veut dire seulement que la justice commutative, p opposition à la distributive, impose au débiteur, s'il ve s'acquitter, de mesurer arithmétiquement, à un poi près, son versement ou sa prestation, à une quanti déterminée, fixée, certaine, qui représente le dû, le dro d'autrui. Même dans les rapports synallagmatiques, ent deux coéchangistes, par exemple, ou entre le vendeur l'acheteur, l'analyse montre bien que les deux obligatio sont chacune pour soi commutatives en ce sens-là : droit du vendeur est précis et certain, aux termes contrat et de la coutume commerciale ; donc la dette l'acheteur est de nature commutative. Inversement, droit de l'acheteur est lui aussi fixé avec précision et c titude ; donc l'obligation du vendeur est de nature co mutative. Que, par ailleurs, l'exécution de chaque oblig

on soit liée à l'exécution de l'autre par l'*exceptio non* *dimpleti contractus,* chacune des parties ne pouvant xiger la prestation qui lui est due que si elle offre elle-ême d'exécuter son obligation, c'est là une considéra-on différente, qui tient à la nature synallagmatique du ontrat de vente et qui n'affecte ni ne concerne la nature e chaque obligation née du contrat.

Ainsi le contrat de travail engendre d'authentiques bligations de justice commutative, sans qu'il soit néces-ire, pour en rendre compte, de scruter dans la nature es choses la valeur intrinsèque de la prestation fournie ır l'ouvrier. A parler rigoureusement, l'ouvrier ne *onne* absolument rien, si l'on prend le mot *datio* dans la écision de son sens juridique; et cependant la dette de laire s'impose comme une obligation de justice commu-tive, parce qu'elle demande au débiteur, s'il veut s'ac-litter, d'égaler sa prestation, selon une échelle simple-ent arithmétique, à la valeur certaine et juridiquement cée qui est due, qui revient au créancier. Le contrat a is soin de fixer en toute certitude et avec précision le ontant de la dette; il n'appartient plus au débiteur de valuer et de la chiffrer. S'il est convenu que je paie aque heure de travail au tarif de cinq francs et si mon nployé a travaillé huit heures, je détiens actuellement ıe somme de quarante francs qui de droit appartient à on employé; l'égalité ne peut se rétablir qu'au prix un ajustement arithmétique, d'un rééquilibre numéri-ıe, *rei ad rem*, toute valeur excédentaire d'un patri-oine devant combler dans l'autre le déficit correspon-nt. Dire que la dette de salaire est due en justice com-utative, ce n'est donc pas affirmer son équivalence en leur à la prestation de travail. Rien de plus chimérique ıe de poursuivre une telle équivalence.

Cependant cette justice, comme toute justice, suppose

l'existence d'un droit : celui-ci est établi dans ses lig fondamentales, dans ses grandes directions, par la nat (destination des biens terrestres au service de l'hu nité, réalisation de cette loi par le travail, nécessité honnêteté d'un travail en collaboration, principe d'u répartition équitable des produits entre les collabo teurs, etc.) ; ce droit est en outre fixé plus précisém par le droit positif publiquement institué (lois, cou mes, statuts, chartes corporatives, etc.) ; mais c'est contrat de travail que l'on doit l'achèvement positif de droit, lorsque les volontés contractantes ont déterm d'un commun accord que tel travail, dans telles con tions, mesuré de telle façon, ferait naître la créance tel salaire, non moins précisément déterminé. A déf d'un tel accord et si nulle règle de droit coutumier légal n'y supplée, le travail ne fait naître aucune créa de salaire ; inversement, le travail le plus inutile, le p stérile et dénué de valeur économique, pourvu qu'il été accompli selon les stipulations du contrat, engen une créance aussi parfaite, aussi certaine et a rigoureuse que le travail le plus efficace et le plus p ductif.

*
* *

La solution vraie et définitive, préconisée par l'en clique *Quadragesimo anno* sur la restauration de l'or social chrétien, consiste à réintégrer le cas du sal dans une vue synthétique de l'ordre moral et politic Ayons le courage de renoncer aux recettes dites spé ques, qui promettent de résoudre telle difficulté mo ou juridique sans troubler la quiétude et la passivité hommes, par la vertu d'une formule ou d'un « sloga

e XI rompt le cercle d'une mentalité trop commune, on laquelle la morale se réduit à l'observation de ce i est strictement commandé, à l'abstention de ce qui strictement interdit ; rejoignant la meilleure tradition étienne, il réveille, à propos du salaire comme en d'aus domaines, la masse des fidèles, entrepreneurs et sala-s, et s'efforce de leur rendre le sentiment des respon-ilités qui leur incombent.

De là, dans l'encyclique, ces références si nombreuses : fins objectives du salaire, qui finissent par constituer « traité des devoirs » à l'usage du patron et de l'ou-er, montrant à l'un et à l'autre l'étendue, l'excellence a complexité de leur fonction sociale. Tout n'est pas quand le salaire est gagné et payé ; on rappelle à l'ou-er sa mission d'époux et de père, cela va de soi ; mais l'invite aussi à réfléchir sur la situation de l'entreprise ur les liens de justice, sur les considérations de pru-ice économique, sur le sens de la solidarité, qui gou-nent son appartenance à l'usine. Que nous sommes du salarié idéal, selon la loi du pur libéralisme, qui veut connaître de l'usine que le guichet où il reçoit sa e et que le tableau lui fixant sa tâche ! Mieux encore, *adragesimo anno*, inlassablement, élève les préoccupa-s des employeurs et des employés au niveau du bien tique : ceux qui concluent un contrat de salaire sont tivement invités par Pie XI à s'inspirer des nécessités 'économie générale; on leur rappelle qu'il importe à érêt commun que travailleurs et employés puissent, fois couvertes les dépenses indispensables, mettre en rve une partie de leurs salaires afin de se constituer i une petite fortune.

lais on fait encore observer qu'une réduction ou une sse excessive du taux des salaires, dans des vues d'in-t personnel, lèserait la justice en compromettant le

bien commun, en suscitant le chômage et ses suites loureuses. Aux entrepreneurs et aux salariés d industrie, on rappelle l'existence et les droits des a branches de la production, et l'on élève ainsi leurs au niveau des plus nobles et hautes sollicitudes de la dence politique et de la justice générale.

Ce rappel des devoirs politiques a pour cor exprès une invitation à réformer et à perfectionne institutions publiques. L'aspect grandiose et com des tâches à remplir révèle immédiatement la vani la nocivité du préjugé individualiste. *Quadrag anno*, plus explicitement encore que *Rerum nova* affirme le rôle économique de l'État, l'utilité de la c ration professionnelle, la nécessité d'une collabor internationale. S'il est vrai que la fixation du taux salaires est une œuvre de prudence et de raison, g de conséquences politiques et basée sur des connaissa complexes et multiples, comment l'entrepreneur salarié, en tête à tête, livrés à eux-mêmes, pourro jamais s'en acquitter convenablement? Les institut publiques, étatiques ou corporatives, chargées de p rer cette tâche et d'en régler les grandes lignes doivent plus se heurter à la méfiance ou à l'indifféré mais susciter la collaboration confiante et efficace intéressés.

De la sorte, le salaire n'est plus dans la synthèse c tienne le *primum movens* du travail ; pas davantage, qu'en pensent les faux réalistes, le profit n'est pas l suffisante et adéquate de l'entrepreneur. On s'ape que le contrat de travail n'est qu'une pièce entre au chargée d'un rôle technique spécial, au service d'un programme de collaboration juste et fraternelle qui lois essentiellement humaines ou morales. Et qu'au sortir d'une crise doctrinale, la tourmente une

ıpaisée, le problème du salaire retrouve la simplicité et a relativité d'autrefois. Bientôt on s'étonnera de ces outes dialectiques qui s'obstinaient curieusement à isoer l'organe technique qu'est le salaire, attendant qu'il églât à lui seul le fonctionnement de l'organisme éconoique.

Dans cette atmosphère éclaircie et remis sous l'obélience des vertus et offices politiques, le contrat de traail se présente comme un cas important mais classique l'action morale. Le salaire est une dette de justice comnutative, née du contrat. Mais le contrat lui-même est ıne œuvre humaine qui engage la responsabilité morale. Tout acte juridique, cela va de soi, quand ce serait une onstitution d'hypothèque ou l'acceptation d'un legs, est ın acte humain que l'on ne peut isoler de son contexte noral de fins et de circonstances ; à plus forte raison le ontrat de travail, mettant en cause des valeurs et des ntérêts de si haute importance pour les contractants et our la société, doit être conclu sous l'empire de fins umaines, individuelles et sociales, sous la direction 'une raison prudente. Que de vices, avidité, violence, népris, négligence, paresse, astuce, risquent de corrom-re l'élaboration ou l'exécution de ce contrat ! Mais aussi ue de vertus à pratiquer en ce domaine ! Ici intervienraient toutes les considérations des encycliques sur la ignification humaine, familiale, sociale, des réalités écoomiques, du travail et du salaire. Maniant de telles réaités, l'entrepreneur comme l'ouvrier doivent en connaire et en promouvoir la finalité naturelle. Et s'il est vrai ue ces principes régulateurs d'action morale ne relèvent as toujours ni nécessairement de la justice commutative, nisérable serait le moraliste qui n'en comprendrait pas la igueur en honnêteté naturelle.

Rien n'empêche du reste, tout appelle au contraire, en

cette matière si importante pour la société, une régl mentation juridique. La convention privée est capab d'instituer entre les parties un régime de droit positi mais le *condictum publicum*, en d'autres termes les cout mes et les lois, interviennent à leur tour et leurs déte minations positives constituent du juste authentique, d droit. Dès lors, telles mesures que leur prudence et le volonté juste inspiraient aux patrons et aux ouvrie chrétiens et honnêtes, peuvent se voir formuler en règl légales ; le droit s'enrichit, se différencie, sans que morale y perde rien ; plus précisément, les pratiques ve tueuses que jusque-là l'honnêteté, la charité, ou l'équi recommandaient seules à l'attention des contractants qui n'entraient, lorqu'elles y entraient, dans le domai de la justice commutative ou distributive que par l'aut rité du contrat privé, se trouvent désormais incorporé au droit par l'autorité d'une règle générale et les contra tants ne pourraient plus les écarter, même d'un comm accord, sans violer la vertu cardinale de justice, distrib tive ou commutative. Car le droit veut être respect même et surtout de ceux qui, en légiférant ou en co tractant, l'enrichissent de déterminations nouvelles. semble que tel soit le sort de nombreuses institutio protectrices et régulatrices du salaire et sans doute faut- interpréter ainsi le développement juridique connu sou le nom de législation sociale ou droit ouvrier. Désormai en vertu du pacte public, coutumier ou légal, la justic impose dans la conclusion même du contrat de travail l garantie d'un minimum vital, d'un aménagement familia de retraites et d'assurances, qu'elle n'imposait pas autre fois.

Ainsi se reforme incontestablement une estimatio commune, plus souple mais aussi certaine que l'ancienn qui détermine publiquement ou corporativement les co

litions du travail et les taux de salaires normaux. Ainsi se orme un ensemble complexe d'institutions, qui débordent largement la technique pure du salaire, même si eur mise en œuvre se déclenche à l'occasion du contrat le travail et qui reconstituent peu à peu, au profit de 'ouvrier, un cadre de vie sociale et un domaine économique. Ainsi peu à peu s'allègent, par la détermination égale et coutumière, les angoisses et les incertitudes l'un patronat soucieux, certes, de ses devoirs d'humaiité, mais depuis trop longtemps incapable d'en mesurer xactement l'étendue et la rigueur. Il se peut que cette volution finisse par entraîner la disparition du pur salaiat ; car les appellations peuvent subsister, mais la conition sociale du travailleur s'est profondément modifiée epuis qu'autour du salaire proprement dit se groupent es « éléments empruntés au contrat de société », ouhaités par *Quadragesimo anno*, avec l'ensemble de aranties, d'assurances, de droits, d'initiatives et de libertés que cela implique.

Le Saulchoir.

J. TONNEAU, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Émile Vandervelde

Président du parti ouvrier belge, ancien président c
la IIe Internationale, Emile Vandervelde a occupé ur
place considérable dans la politique de son pays et dar
le mouvement socialiste international. Il a, réellemer
personnifié le socialisme belge dont il était un des repr
sentants à la Chambre belge depuis 1894. A travers to
les écueils, tous les avatars de la politique, malgré l
échecs, les effondrements dont il a été le témoin a
goissé, mais impuissant, malgré les succès et les tâch
nouvelles que lui imposait la participation au gouvern
ment du pays, Vandervelde est resté fidèle à son idé
socialiste.

Ce que fut sa carrière politique, il l'a raconté au seu
d'un de ses derniers livres.

J'ai été successivement un « agrégé » auquel l'Université
Bruxelles, à cause de ses opinions, refusait une chaire, un « m
neur » que surveillaient les gendarmes, un député d'extrêm
gauche contre qui, à l'époque des grandes grèves pour le su
frage universel, le parquet ouvrait des instructions pour « prov
cation à des crimes contre la sûreté de l'État »; puis, lorsque
guerre survint, le jour même de l'invasion, un ministre d'État,
membre du gouvernement de défense nationale. Après l'arm
tice, je fus encore ministre de la Justice, puis, au lendemain d
élections de 1925, qui furent un grand succès socialiste, apr
avoir été appelé à former le nouveau gouvernement, minist
des Affaires étrangères [1].

1. Emile Vandervelde, *L'alternative : capitalisme d'État*
socialisme démocratique, Édit. de l'Églantine, Bruxelles, 19
Pour être complet, ajoutons que M. Vandervelde a été vice-p
sident du Conseil en 1935, puis ministre de la Santé publique
1936.

Or, au rebours de tant d'hommes politiques que xercice du pouvoir a éloignés de leur idéal socialiste révolutionnaire, Vandervelde se vantait de n'avoir s changé, d'être resté le socialiste impénitent des anns jours :

Ce que j'étais, dans ma première jeunesse, un socialiste jus'aux moelles, je le suis resté, à travers tout, et je m'en vante.

Socialiste impénitent et *marxiste*.

Mais ici il faut s'entendre. Parce qu'il a discuté et, grande partie, rejeté les thèses de Henri de Man qui aient « au-delà du marxisme », Vandervelde est, aurd'hui, présenté comme un marxiste de la stricte obvance, accroché aux formules marxistes en dépit des nentis que les faits leur ont apportés, entêté dans ses eurs et son aveuglement. Cela n'est pas exact. Il était des rares socialistes belges à connaître, dans la pertion, les thèses de Marx; il avait lu toutes les œuvres théoricien allemand, et il n'y avait pas un ouvrage, une thèse de quelque valeur sur le marxisme qu'il it lu et annoté. Doué d'une mémoire prodigieuse, il enait l'essentiel de toutes ces œuvres et de toutes ces ses; aussi craignait-on d'entrer en discussion avec à ce sujet. Mais il a reconnu la nécessité d'une mise point, d'une adaptation doctrinale aux changements se sont produits dans le monde depuis la mort de rx.

y a marxisme et marxisme, écrivait-il. Il y a un marxisme qué, vulgarisé, qui, sous prétexte de rester à l'état pur, ou de urner à ses origines, finit par se réduire à des formules qui pu être vraies pour un temps, mais ne concordent plus avec éalités mouvantes de la vie sociale. Il y a, au contraire, un xisme qui tend, sans cesse, à se dépasser, à s'adapter à la rsité extrême des milieux, aux transformations de la techniet aux changements profonds que l'effort même des travails détermine dans l'organisation politique et sociale [2].

Emile Vandervelde, *op. cit.*, p. 28.

Il était marxiste parce qu'il considérait Marx con le meilleur interprète de la pensée socialiste au si dernier, parce qu'il retrouvait son influence dans programmes de tous les partis socialistes et parce c lui reconnaissait le mérite insigne d'avoir, le prem rattaché le socialisme doctrinal au mouvement ouvi

Au risque de multiplier les citations, je voudrais produire encore deux textes, tous les deux de Van velde, et qui permettent de juger tout ce que Van velde a conservé et tout ce qu'il a abandonné des th de Marx.

Voici, en premier lieu, l'essentiel de la doctrine r xiste tel qu'il est exposé par Vandervelde dans un marquable raccourci :

Dans toute société humaine, le facteur économique est dé ce sont, en dernière analyse, les transformations de la techni des moyens de production et d'échange qui déterminent les t formations du droit, de la morale, voire des croyances religieu en dépit des apparences, les luttes sociales sont, avant tout, luttes de classe et, en régime capitaliste, ces luttes de class ramènent, de plus en plus, au conflit fondamental entre les talistes et le prolétariat qu'ils exploitent; à mesure que les taux se concentrent, un nombre décroissant de magnats capi tes se trouve en présence d'un nombre croissant de prolétaire capital constant se développe relativement au capital variabl machinofacture se substitue à la manufacture, créant une armé réserve industrielle, dont la concurrence fait baisser les salair la masse des salariés; d'où la misère croissante du prolétariat, qu'au jour où l'équilibre se rompt entre les deux forces en sence; une catastrophe révolutionnaire se produit, la min expropriatrice est expropriée à son tour par la majorité pr rienne; la dictature du prolétariat se fonde, et c'est par l'actic cette dictature que se substitue, au régime de la propriété ca liste, le régime de la propriété collective, de la propriété comr des instruments de production et d'échange [3].

Tel est, exposé par Vandervelde, le point de vu Karl Marx.

3. Emile Vandervelde, *Le marxisme a-t-il fait faillite ?* p.

. Quelle est, en présence de ces thèses, la position de Vandervelde ?

Qu'en retenons-nous ? Ce qui, depuis trois quarts de siècle, s'est incorporé dans le programme de tous les partis socialistes; ce qui constitue leur fonds commun; ce qui peut être considéré comme faisant partie intégrante désormais de la doctrine générale du socialisme et notamment : la primauté du facteur économique, le fait que les luttes de partis se ramènent, en dernière analyse, à des luttes de classes; la concentration capitaliste; l'élimination ou la subordination au capitalisme des classes intermédiaires; la polarisation des antagonismes sociaux, d'une part, dans un prolétariat qui va croissant en nombre, et, d'autre part, dans un capitalisme qui, de plus en plus, étend son emprise sur l'ensemble du corps social; la nécessité, enfin, de rétablir l'équation entre les modes de production et les formes d'appropriation; à la production individuelle (du paysan ou de l'artisan), correspond la propriété individuelle, personnelle; à la production socialisée, et qui se socialise de plus en plus, doit répondre, tôt ou tard, la propriété collective, la propriété socialisée des moyens de production et d'échange [4].

En ce qui concerne la propriété et la socialisation, Vandervelde met hors cause la propriété privée personnelle, les propriétés paysannes et artisanes pour n'envisager que la socialisation de la « propriété capitaliste ». Alors que Marx prévoyait l'élimination des petites entreprises et la disparition des classes intermédiaires, le militant socialiste admet que les classes moyennes ne sont nullement en voie de disparition, que leur importance numérique tend plutôt à s'accroître, et que, dès lors, les partis socialistes doivent les défendre contre les abus ou les injustices dont elles sont les victimes et les soustraire à une dépendance croissante vis-à-vis des « deux cents familles ». Ici Vandervelde est pleinement d'accord avec Henri de Man dont le grand

4. Emile Vandervelde, *Études marxistes,* Édit. l'Églantine, Bruxelles, 1930, pp. 168-169.

souci était de rallier au socialisme « l'anticapitalism des classes moyennes ».

Ce qui faisait peur à la bourgeoisie et aux class moyennes, c'était le caractère révolutionnaire du soci lisme. Le parti ouvrier belge, assurément, avait bea coup changé depuis le moment où il manifestait av violence son opposition à la monarchie et à l'ordre ét bli; il est devenu, en Belgique, une force conservatri « petite bourgeoise », disent, avec mépris, les comm nistes. Les mandataires socialistes ne se souviennent leur programme révolutionnaire qu'au moment de prêt serment de fidélité « au roi et à la constitution »; font alors, sans aucune conviction, quelques réserv rituelles auxquelles personne ne prête attention. Ils croient plus en la possibilité d'un coup de force po réaliser le socialisme. Le pouvoir, ils entendent le co quérir par les voies légales, par tous les moyens cons tutionnels. Seul Vandervelde semblait croire, encore, la possibilité d'un recours à l'illégalité : si d'autres d vaient recourir à la violence pour abattre la démocrati il faudrait, selon lui, répondre coup pour coup, répond à l'illégalité et à la force par l'illégalité et la force. D déclarations de ce genre ont été largement utilisées p la propagande antisocialiste, surtout en période élect rale. Elles ont quelque peu embarrassé les « opportun tes » du parti, plus préoccupés d'attirer la petite bou geoisie. Mais jamais Vandervelde n'aurait consenti renoncer, par électoralisme, à ce qui constituait les é ments permanents du socialisme. Ce courage intellect est, hélas! trop rare dans nos milieux politiques po n'être pas salué au passage.

Il était profondément hostile à l'Église catholique. Belgique, comme en France, le parti socialiste a été, d ses débuts, très anticlérical : on l'a vu combattre morale religieuse, l'enseignement religieux, la famil le clergé. L'Église, pour Vandervelde, est un des co treforts du capitalisme; il veut plus que la séparation l'Église et de l'État, la séparation de l'Église et de

litique; il est contre toute intervention de l'Église dans ; affaires temporelles. Lorsque de Man cherchera, avec autres, à se libérer du déterminisme et du rationalisme r lesquels se fonde le marxisme, Vandervelde écrira 'il tient pour excessive cette réaction contre le déter- nisme économique. Il encouragera toutes les initiati- s du « socialisme éducateur », péril redoutable contre quel l'Encyclique *Quadragesimo Anno* met en garde ; fidèles. L'anticléricalisme agressif du Vandervelde avant-guerre s'atténuera lorsque le chef socialiste, pelé à participer à des gouvernements de coalition, llaborera avec des personnalités catholiques. Il lui ar- 'era même de rendre hommage à l'Église et aux auto- és religieuses, surtout en ces dernières années, lors- 'il deviendra évident pour lui comme pour beaucoup autres incroyants que l'Église constitue la suprême uvegarde de la liberté et de la personnalité. Il avait lu is les documents pontificaux ; il connaissait mieux, as! que certains catholiques les Encycliques sociales, il lui est arrivé de les citer longuement, et de mé- oire, dans ses interventions à la Chambre.

Agnostique, libre-penseur, il devait avouer, dans un ment de sincérité, le doute et les troubles de son rit en face des grands problèmes de l'existence :

Que sommes-nous, que devenons-nous, où allons-nous ? Péné- ons-nous jamais le mystère de nos origines et de nos destinées ? blèmes éternels qui s'imposent à la conscience moderne, nme ils obsédaient, il y a 2000 ans, quand les philosophes de cienne Grèce assistaient à la décadence de l'hellénisme, la con- nce du monde entier.

La science, certes, a fait d'immenses progrès depuis lors. Notre voir sur les choses a démesurément augmenté. Mais sur la vie, la mort, sur le monde, sur le pourquoi des choses, nous ne ons rien de plus, rien, qu'au temps de Socrate ou de Platon.

Devant ces grands problèmes, ces inconnues, ajoutait- certains hommes, convaincus de l'impossiblité de les

résoudre, retournent à leurs affaires, à leurs travaux à leurs plaisirs. Mais d'autres,

... bien que tout aussi convaincus de l'impossibilité de réso scientifiquement des problèmes qui ne sont pas du domaine c science, restent penchés sur le mystère de la vie et du mo contemplant avec extase les ineffables mystères de l'univers se reflète en eux, et, sans prétendre apporter aux autres, ou d vrir pour eux-mêmes les vérités absolues, demandent au senti religieux — ce mot pris dans son sens le plus large — ce qu connaissance scientifique n'est pas à même et n'a pas missio leur donner.

Oserais-je dire que, de tout cœur et de plus en plus, je avec ceux-ci contre ceux-là.

Et il confiait à un de ses collègues socialiste :

Tu nies l'au-delà, c'est trop simple, moi je ne peux m'empê de rester troublé devant ce mystère.

*
* *

A la fin de l'année 1932, Vandervelde avait été in à donner à la « nouvelle école de la paix », à Paris, conférence sur les forces actuelles du socialisme.

Avec quelle fierté le vieux lutteur socialiste avait-i cette occasion, fait le compte des effectifs de la IIe In nationale : 6.300.000 affiliés à l'Internationale politiq 14 millions de membres inscrits à la Fédération syn cale internationale, 26 millions de suffrages rassemb dans le monde, par les partis socialistes et travaillis L'Internationale ouvrière et socialiste apparais comme le plus grand parti politique du monde !

Cela se passait en 1932...

Le texte de cette conférence avait été publié par presse socialiste avec un certain retard... quelques maines, et déjà les événements venaient démentir prophéties optimistes de Vandervelde. Le rapproc

ent des dates est même cruel. Dans un journal daté du
. février 1933, deux semaines après la prise du pouvoir
r Hitler, le conférencier annonçait qu'Hitler ne réus-
·ait pas. Il ne fallait pas désespérer de la démocratie
.emande; la social-démocratie, de même que le centre
.emand, étaient des morceaux trop gros pour être ava-
; par les nazistes; sur le terrain économique, comme
r le terrain politique, la classe ouvrière était à la veille
nouvelles offensives. L'issue finale ne pouvait être
utcuse : Vandervelde, il l'écrivait dans un autre arti-
: daté du 9 février 1933, était rassuré! Le 9 février
33! Il ne soupçonnait pas la puissance du national-
cialisme, son dynamisme, la force de sa mystique et
sa métaphysique : tout cela lui échappait parce qu'il
ait prisonnier de son étroit matérialisme. Il n'avait à
poser à cette redoutable attraction hitlérienne que des
iffres électoraux, des statistiques administratives et
s organisations économiques, sans comprendre que le
cialisme allemand se mourait de n'avoir été qu'une
ste organisation bureaucratique, un corps sans âme.
1933, c'est le début du déclin de l'Internationale. Dis-
ution du puissant parti social-démocrate en Allema-
e, dissidence des « néos », Marquet, Montagnon et
at en France, puis, les années suivantes, l'effondre-
nt du socialisme en Autriche, la poussée autoritaire
ns les pays d'Europe centrale et orientale dont le so-
lisme est, pratiquement, évincé, le triomphe, puis l'é-
c du Front populaire en France, la guerre civile en
pagne, les conquêtes de l'impérialisme nippon aux
pens de la « démocratie » chinoise, la fin de la démo-
tie tchécoslovaque. Partout des revers, partout des
eptions, et le nombre des socialistes qui fuient leur
's ne cesse de s'accroître. Même chez lui, dans ce
ti ouvrier belge dont il a été le leader, le « patron »,
autorité n'est plus indiscutée. Des personnalités sur-
sent, qui discutent et rejettent quelques-unes des
ses marxistes ou qui font bon marché de la « théo-
» pour s'abandonner à un « réalisme » avantageux.

Le conflit, tant de fois évité, renaît sans cesse. C'e
sur la politique étrangère qu'il va éclater. Spaak, l'a
cien extrémiste de gauche qui reprochait au « patron
sa mollesse et son réformisme, est premier ministre
ministre des Affaires étrangères. L'intérêt national
les exigences des autres partis majoritaires le presse
d'entrer en négociations avec le gouvernement du gén
ral Franco. Vandervelde s'y refuse, par sympathie po
les républicains et parce qu'il ne lui plaît pas que le pa
socialiste abandonne la démocratie espagnole dans l'
preuve terrible qu'elle traverse.

La question est posée sur le plan sentimental. Au co
grès socialiste de novembre, Vandervelde l'emporte :
congrès se prononce contre la reprise des relations av
Burgos. Mais le lendemain, il semble se déjuger et il fa
confiance, par une impressionnante majorité, à Spaa
Vandervelde se retire, abandonne la présidence du par
mais continue le combat dans la presse et au Parleme

Il disparaît, au matin du 27 décembre, laissant s
parti divisé, désorienté, ayant plus que jamais beso
d'un guide doctrinal...

Marcel Laloire.

L'épreuve de force

M. Chamberlain et Lord Halifax étaient encore à Rome, lorsque ce titre s'étala en première page du *Tevere* : « Nous crachons sur la France. » Ils n'avaient pas quitté l'Italie de quarante-huit heures, que M. Virgilio Gayda renouvelait en ces termes une sentence historique : « A la fin, les fusils partiront tout seuls. »

Et pourtant les ministres anglais, qui comptaient sur la fameuse méthode des « contacts personnels » pour apaiser, sinon même dénouer, la crise italo-française, sont revenus de leur voyage « relativement contents ».

Pourquoi ? Parce que M. Mussolini ne leur a pas fait l'effet d'un énergumène, parce qu'il n'a ni trépigné, ni menacé, parce que ses yeux n'ont pas fulminé d'éclair, ni sa bouche d'ultimatum.

Qu'est-ce que cela prouve ? Tout simplement que le Duce veut nous mener à Munich par une autre méthode que celle de Berchtesgaden et de Godesberg.

***

Si la France et l'Italie devaient demeurer face à face, le problème des prétentions italiennes serait promptement résolu. La France hésiterait d'autant moins à courir le risque de guerre que ce risque n'existerait pas. Nous en serions quittes à peu de frais, comme nos pères au temps de Crispi ou comme les Yougoslaves lorsqu'ils malmenaient les lions de pierre de Trogir et que la Dalmatie était jugée terre irrédente.

Une question d'alliances domine donc cette affaire et lui confère toute sa gravité : dans quelle mesure le dictateur italien s'assurera-t-il la collaboration active du Reich; dans quelle mesure privera-t-il la France de la collaboration active de la Grande-Bretagne ?

C'est à cette double exigence que sa conduite, pendant les conversations de Rome, répond avec un art consommé.

Il fut courtois, il fut doux, il fut pacifique. Il ne dit pas que « la guerre était à l'homme ce que la maternité est à la femme ». Il ne parla point de Nice, de la Corse, de la Savoie, de la Tunisie, ni même de Djibouti. Pour le quart d'heure, sa faconde et son appétit se contentèrent de l'Espagne.

A ce jeu, il gagnait doublement.

D'une part, il obligeait le Reich à lui témoigner une entière solidarité. Car, s'il est vrai que les intérêts politiques de l'Allemagne et de l'Italie ne coïncident pas toujours et même se heurtent sur plusieurs points, en revanche une harmonie préétablie régit le destin des deux Dictateurs. Peu importe à Hitler que l'Italie soit affaiblie. Mais, que le régime fasciste soit atteint, c'est un coup direct au régime hitlérien. Or l'Espagne n'offre-t-elle pas le moyen le plus sûr de déguiser les prétentions italiennes en croisade? Tant qu'il s'est agi de l'Empire français, la presse allemande n'apporta guère à Rome qu'un appui, chaleureux peut-être, mais vague. Dès que l'Espagne fut directement en cause, c'est une véritable note officielle qui fut remise, le 17 janvier, par les services du docteur Goebbels à la presse étrangère : on y pouvait lire les formules, réconfortantes pour Benito Mussolini, « d'accord complet » et de « soutien énergique. »

D'autre part, la même manœuvre introduisait un élément de discorde entre la Grande-Bretagne et la France. Les gouvernements français, en doctrine sinon en fait, sont toujours demeurés fidèles à la thèse de la non-intervention réciproque : en adhérant le 5 juillet au plan général d'évacuation des combattants non-espagnols, proposé par la Grande-Bretagne et entériné par toutes les puissances représentées au Comité, la France s'est ménagé le droit de rouvrir ses frontières au libre commerce avec les deux Espagnes si, dans un délai d'un mois, un nombre « substantiel » de « volontaires » n'avait pas quitté la Péninsule. Au contraire la Grande-Bretagne, en concluant avec Rome le Pacte du 16 avril, s'est incontestablement placée dans l'hypothèse d'une victoire totale du général Franco, qu'elle s'interdisait par là même, en toute circonstance, de rien faire pour contrarier. Lorsque le Duce donne à ses interlo-

teurs l'assurance que ses légionnaires quitteront l'Espa-
ne après la victoire totale du parti pour lequel ils com-
ttent, il viole délibérément l'esprit et la lettre de l'Ac-
rd conclu, le 5 juillet, par le comité de non-intervention.
ais, en revanche, il reste fidèle à l'esprit et à la lettre
 Pacte revêtu des deux seules signatures du chef du
uvernement britannique et du chef du gouvernement
lien. En bref, il dirige son offensive sur le point faible
 l'Entente Cordiale.

***

Si le drame espagnol sert ainsi de moyen pour fortifier
lliance des dictateurs et compromettre l'union des dé-
ocraties, si (pour mieux dire) l'Espagne est l'arme et
solement de la France le but, il est trop clair que la
ninsule ibérique et les possessions espagnoles sont le
emier théâtre de la lutte dont l'Empire. français est
njeu.

Aussi bien la propagande italienne a-t-elle pris soin de
us en avertir. Elle ne parle plus, pour le moment du
oins, de médiation ni de conférence à trois ou même à
atre. Mieux encore, elle se défend d'en avoir jamais
rlé. Mais, en revanche, c'est le *Télégrafo*, organe personnel
 la famille Ciano, qui préconise l'ouverture de négocia-
ons directes avec la France. Dès maintenant ? Non pas.
is aussitôt après la fin de la guerre d'Espagne. Est-il pos-
le d'être plus explicite et d'annoncer plus clairement que
 avantages acquis grâce à la victoire remportée sur Barce-
ne seront utilisés comme monnaie d'échange ou comme
oyen de pression pour obtenir de la France l'élaboration
un nouveau *statu quo* méditerranéen ?

A ce moment se reposera le double problème. Que fera
ngleterre ? Il n'est pas encourageant de lire, dès le
 janvier, dans le *Times*, ces lignes que la presse alle-
nde monte pertinemment en épingle : « Des change-
nts doivent être faits ici et là, qui entraîneront des sacri-
es d'un côté ou de l'autre. Mais, aussi longtemps que
 changements réclamés sont raisonnables, il convient
 moins de les examiner. » Que fera l'Allemagne ? Ici sur-
 la grande inconnue : le maître du Troisième Reich a-t-il

accepté de différer la prochaine étape du *Drang nach Ost*
jusqu'à ce que son acolyte ait retiré sa juste part des béné-
fices de l'association; compte-t-il frapper son prochain
coup à l'est ou à l'ouest ? Tout dépend de la rapidité av
laquelle il sera parvenu à dissocier les uns des autres s
voisins orientaux : d'ores et déjà, le barrage polono-magy
s'est écroulé ; le voyage du comte Csaky à Budapest ajou
un satellite au système allemand; les paroles rassurant
prodiguées au colonel Beck par le Führer ne signifient p
que le colosse germanique renonce à l'entreprise ukr
nienne, mais qu'il juge plus avisé de la commencer p
la Roumanie; en bref, le Duce, s'il veut bénéficier de l'app
total du Reich avant le début de la grande aventure ori
tale qui concentrera les forces et l'attention de la Gran
Allemagne, est obligé de faire diligence. Ce n'est pas
trait le moins noir du tableau.



De ce bilan, il ne nous appartient pas de tirer les règl
pratiques d'une politique française. En revanche une
s'impose, et, pour ainsi dire, s'écrit d'elle-même : plus
redoute l'épreuve de force, plus on se condamne à l'a
fronter; plus on se montrera lâche devant le risque
guerre, plus on accroîtra les chances de la guerre.

18 janvier.

Vue cavalière sur l'Asie et sur l'Amériqu avant et après Munich

Si l'on néglige les pays musulmans que la Médite-
ranée rattache directement à l'Europe, les autres Éta
indépendants, en dehors de notre continent, se répart
sent en deux groupes : le Nouveau-Monde et l'Extrêm

Orient. Nos problèmes ne les laissent pas indifférents; en septembre, leurs sympathies s'affichaient en sens divers; voir ce qu'elles étaient et ce qu'elles sont devenues, tel est l'objet de ces quelques pages.

En Asie, la situation paraissait nette. Le Japon s'est lié à l'axe Rome-Berlin; il a toujours considéré la Russie comme un adversaire éventuel; son intervention, il est vrai, plaçait automatiquement la Chine dans l'autre camp, et il en résultait un bloc continental qui contrebalançait sa menace sur l'Indochine ou sur Hongkong. Le Siam, malgré une propagande savante, ne semblait guère mûr pour marcher à ses côtés. — En fait, le Japon s'est dérobé. C'est une des surprises de la crise. Avec de grands coups de chapeau, il a fait savoir à l'Allemagne que tout en sympathisant avec elle, il l'aiderait dans la mesure exacte où elle-même l'avait aidé contre la Chine. Occupé sur place, il ne tenait guère à s'attirer bénévolement d'autres ennemis. Et la déception s'aggravait, pour l'Allemagne, de celle que pouvaient offrir les Indes, où les maharadjahs se mettaient à la disposition de l'Empire comme en 1914, et où les nationalistes se refusaient énergiquement à faire le jeu de l'impérialisme germain ou nippon : si jamais un cas pouvait justifier la violence, écrivait Gandhi, c'est la défense de la Tchécoslovaquie ; et Tagore éconduisait durement les messagers qui lui parlaient de solidarité pan-asiatique. En Indochine, d'ailleurs, le même péril suscite les mêmes réactions : « joug » pour « joug », les Annamites les plus chauvins préfèrent la France.

Rien dans tout cela n'engage l'avenir. Le Japon vainqueur, libre de ses mouvements, serait pour le nazisme un auxiliaire redoutable. Les colonies européennes du Pacifique lui portent ombrage; il entend se réserver cette chasse gardée, comme Berlin se réserve le Danube; déjà il ferme la « porte ouverte » de la Chine, sauf pour le commerce germano-italien. Sa presse a mené récemment contre la France une campagne toute semblable à celle de la presse romaine, l'accusant de violer la neutralité

et de ravitailler Tchiang Kaï-Chek par la voie du Yunnan; nulle part on ne saisit mieux le synchronisme de la manœuvre; auparavant, c'est à l'Angleterre qu'on s'en prenait. Dans trois ou quatre ans, M. Hitler pourra compter sur le concours d'un bloc asiatique solide, aux ressources énormes : à moins que la Chine ne retrouve l'avantage ou que la guerre ne s'éternise, ce qui n'a rien d'impossible, ou encore que dans ce Japon si divisé les modérés ne finissent par prévaloir sur les extrémistes de l'armée...

*
* *

Au Nouveau-Monde aussi, l'Allemagne a tâché de se procurer des appuis. Elle a, partout, des colonies d'émigrants qu'elle a voulu noyauter à la façon des Sudètes. Les méthodes dictatoriales de l'Amérique latine, la crainte qu'a longtemps inspiré l'expansionnisme des États-Unis, créaient un milieu favorable aux États totalitaires; la propagande exploitait la guerre d'Espagne dans le même sens. Un peu partout des groupes fascistes se démènent. On en rencontre jusqu'au Canada français, où ils s'accordent avec le refus, beaucoup plus répandu, de se battre désormais pour l'Angleterre; mais ils trouvent au sud du continent leur principal champ d'activité. Au Paraguay, un colonel Franco (ne pas confondre) a mis à profit la guerre du Chaco pour un pronunciamiento « totalitaire ». Au Chili, un parti nazi s'est vu inculper de complot. Au Brésil, le président Vargas, modifiant la Constitution et prolongeant son mandat par un coup d'État, a reçu le concours des « intégralistes » qui portaient chemise verte et arboraient la lettre grecque sigma en guise de swastika. Plusieurs Républiques d'Amérique centrale, le Guatémala, le Honduras, le Salvador, quittaient la Société des Nations, et le Salvador était un des premiers gouvernements à reconnaître la Mandchourie; la censure y prend grand soin de supprimer tout ce que le chancelier Hitler juge offensant.

La plupart de ces entreprises ont mal tourné. La dictature Franco du Paraguay n'a guère duré plus d'une saison. Au Chili, les nazis, réprimés par un gouvernement conservateur, ont contribué par dépit à l'avènement d'un Front populaire. Au Brésil, le président Vargas ayant rassuré les États-Unis en manifestant son indépendance envers l'Allemagne, ses anciens partisans « intégralistes » ont tenté de le renverser, mais en pure perte, et les intrigues germaniques ont eu pour réponses successives la dissolution des écoles allemandes et la rupture des relations diplomatiques. La Colombie vient à son tour d'imiter ce dernier geste.

Chose plus grave, les manœuvres hitlériennes ont dressé contre elles les États-Unis. Eux aussi ont leurs Allemands, que la propagande de M. Gœbbels entendait grouper; ils ont leurs intérêts en Amérique latine; ils en ont en Chine, que le Japon remet en cause; ils ont le culte de la démocratie, et leurs Juifs, influents, leur dénonçaient l'horreur du racisme. Ah ! que les temps ont changé depuis l'époque encore récente où leurs Chambres adoptaient leur loi de neutralité ! Sans doute la loi subsiste; l'opinion, surtout dans les États du centre si éloignés de toute frontière, aspire à conserver son fier détachement envers les querelles européennes; mais on se rend compte que les États-Unis sont eux-mêmes menacés, et, dans ses interventions en vue de la paix, M. Roosevelt a eu l'appui de tous, démocrates et républicains.

Il l'a eu jusqu'à Munich exclusivement. Et il s'est bien gardé de prendre la responsabilité du règlement intervenu. Car l'abandon de la Tchécoslovaquie a soulevé un tolle général. Peu s'en est fallu, dans les semaines qui suivirent, que la France et l'Angleterre n'eussent définitivement perdu leur crédit; l'Angleterre s'en ressent encore. Ensuite, on a mieux compris; on s'est surtout aperçu que l'isolement volontaire des États-Unis leur ôtait le droit de protester. Et l'on commence à le

réparer en passant aux actes[1]. Le rappel de l'ambassadeur à Berlin indique à quel point la situation s'est tendue. Au nom de la solidarité continentale, la délégation américaine à Lima — où figurent M. Hull comme M. Landon — s'efforce de créer un front commun contre le fascisme ; des arrière-pensées commerciales s'y mêlent peut-être, et l'on comprend les réticences de certaines Républiques sud-américaines, mais sur ce terrain aussi il s'agit de lutter contre une pénétration allemande servie par les mêmes méthodes qu'en Europe centrale. Jusqu'ici — paradoxe qui démontre bien la vanité des prétextes « anti-communistes » chez les nazis — c'est au Mexique que cette pénétration réussit le mieux ; le pétrole confisqué aux sociétés anglo-saxonnes file sur Hambourg.

***

Une guerre européenne, nous le voyons, se transformerait vite en guerre mondiale. Et la France, malgré ses fautes, n'y manquerait pas d'alliés encore aujourd'hui, grâce aux fautes pires de ses adversaires. A deux conditions : qu'elle ne laisse pas douter de son redressement intérieur, et qu'elle ne décourage pas les sympathies par des reculades comme celle de septembre. L'un ne va pas sans l'autre : on souhaite que tous les Français s'en rendent compte[2]. L'ordre au dedans, le maintien de notre vocation au dehors, voilà sans doute ce qui peut nous sauver; quant à savoir si nous éviterons une tuerie, cela ne dépend pas de nous seuls, et l'on peut se demander, tout en espérant le contraire, si après l'Anschluss et Munich il n'est pas désormais trop tard.

AUGUSTE VIATTE.

1. On a déjà fait plus de la moitié du chemin parcouru de 1914 à 1917.

2. Il ne suffit pas de proclamer que l'on ne veut pas de « guerres idéologiques »; il faut être prêts à gagner celles que d'autres susciteraient.

A propos des réflexions de Jean Lacroix sur le rôle de la loi et de l'amour dans la vie morale

LETTRE DU R. P. TONNEAU ET RÉPONSE DE JEAN LACROIX

Après avoir lu l'article de Jean Lacroix dans La Vie Intellectuelle *ı 25 décembre, le R. P. Tonneau, O. P., professeur de théologie ıorale au Saulchoir, nous fait part des réflexions suivantes que ous croyons intéressant de faire connaître à nos lecteurs :*

J'ai vu avec beaucoup de joie l'excellent article de M. Lacroix ır la loi et l'amour... Je marquerais seulement, si je voyais . Lacroix, non pas une réserve, mais une orientation intéressante, ıe semble-t-il : pourquoi ne pas expliciter davantage la liaison rofonde de la loi et de l'amour ? Il ne s'agit pas de réserver à la loi n *domaine banal* — ce qui l'exilerait plus ou moins du sanctuaire e l'amour et diviserait l'homme —, mais plutôt de regarder la loi omme l'*expression* de l'ordre inspiré par l'amour. Que cette loi oit toujours inadéquate, expression approximative, en tendance vers ette limite idéale, cela tient au caractère discursif de toutes nos xpressions rationnelles. Les lois s'expriment chez nous comme lles peuvent, et elles risquent toujours de tomber dans un schéma-sme mécanique, sans âme, comme le reste de nos représentations ıtellectuelles, si nous n'y veillons pas. Cependant la vraie pensée che de se purifier, de rester parfaitement fluide, transparente; il ut que les expressions légales s'efforcent vers la même fluidité. lles ne sont parfaitement vraies qu'à ce prix. Du reste, telles u'elles sont, même avec leur imperfection congénitale, les lois uent leur rôle éducateur, comme les concepts et les mots infor-ent l'esprit (*nos instruit Deus per legem*). Toute l'imperfection, inadéquation de la loi à l'ordre de l'amour tient au fait que la i est une expression, donc un signe, donc à la fois un écran inter-édiaire et une voie de communication intellectuelle. La loi reste ı écran pour ceux qui n'ont pas d'amour, comme les mots pren-ent valeur de chose en soi pour ceux qui n'ont pas d'esprit (en ce ns, la loi suppose l'amour); mais la loi est génératrice d'amour ıssi, et c'est son but, comme les signes conceptuels, opaques pour s brutes, sont générateurs d'idées pour ceux qui ont au moins en ırme une vie rationnelle (en ce sens, la loi prépare, engendre l'a-our).

J. TONNEAU, O. P.

M. Jean Lacroix, à qui nous avons communiqué cette lettre, nous pond de la façon suivante :

Je vous remercie de me communiquer ces quelques lignes du P. Tonneau. Je tiens à vous dire tout ce qu'il ajoute à mon arti-e du 25 décembre — j'avais pris le mot loi en un sens déterminé; y en a d'autres et, parmi eux, celui qu'indique le P. Tonneau e paraît le plus fertile en réflexions fécondes. Pour mon compte, voulais surtout dégager la morale d'un contexte de contrainte où

elle s'enlise trop souvent. Ce n'est pas l'impératif qui est la sour du devoir, mais bien plutôt l'impératif lui-même n'est qu'une so d'expression ou de traduction logique du sentiment essentiel devoir. Il y a là toute une ligne de recherches. Je serais heure si mon article, destiné surtout à poser le problème, pouvait l'origine d'une recherche commune et d'un approfondisseme mené de pair par les théologiens et les philosophes. Cette colla ration n'est-elle pas un des buts essentiels de *La Vie Intellectuelle*.

Vous pourriez, si vous voulez, faire suivre la lettre du P. Tonn des quelques lignes qui précèdent, de façon à engager une disc sion qui ne manquerait pas d'être vivante.

Nous reviendrons sur ce sujet qui semble intéresser nos am Nous demandons en attendant à nos lecteurs de nous communiqu leurs réflexions.

DOCUMENT

Congrès catholique pour la paix internationale

(*Suite et fin*)

Résolution de la Commission de l'Éducation

Le Congrès catholique pour la Paix internationa émet le vœu :

que l'enseignement des principes chrétiens en matiè de relations internationales soit développé dans les éc les catholiques des divers degrés, dans les Universit ainsi que dans les institutions d'éducation populaire po la jeunesse et pour les adultes,

afin que les jeunes catholiques et les adultes eu mêmes soient mieux instruits de leurs devoirs intern tionaux et préservés des erreurs récemment condamn par le Saint-Siège.

Il donne mandat à la Commission catholique de Co pération intellectuelle de prendre les mesures nécessai pour faire connaître ce vœu et pour en obtenir la m en application, et invite les Comités nationaux à lui do ner leur concours.

L'HISTOIRE

M. VAUSSARD. *L'histoire contemporaine dans les manuels scolaires italiens.*

La guerre d'indépendance italienne de 1859, précédée de l'alliance franco-sarde ; la conclusion de la Triple-Alliance après l'occupation française de la Tunisie ; la guerre mondiale ; enfin l'ère fasciste jusqu'à l'expédition d'Éthiopie — quatre périodes de l'histoire italienne dont l'enseignement aux enfants de la péninsule aidera à mieux comprendre les rapports entre les deux pays.

P.-H. SIMON. *Sur un essai de la psychologie révolutionnaire.*

Les coulisses de la Convention, par Georges Izard.

LIVRES
par E. D. et A. GEORGE.

L'histoire contemporaine dans les manuels scolaires italiens

Depuis l'avènement du fascisme les programmes scolaires italiens ont été rénovés deux fois : d'abord en octobre 1923 et décembre 1925 (réforme Gentile), puis en 1936, lorsque déjà le nouveau régime avait derrière lui un expérience de près de quinze années.

Nous voudrions étudier ici dans quel esprit ont été rédigés, en ce qui touche l'histoire contemporaine, les manuels en usage aussi bien à l'école primaire que dans les établissements secondaires : gymnases et lycées.

Comme il serait trop long et fastidieux de faire porter cette étude sur toute la période envisagée, nous avons choisi quelques épisodes typiques, qui concernent plus particulièrement les rapports italo-français, pour établir nos conclusions. Ce sont : la guerre d'indépendance italienne de 1859, précédée de l'alliance franco-sarde; la conclusion de la Triple-Alliance après l'occupation française de la Tunisie; la guerre mondiale; enfin l'ère fasciste jusqu'à l'expédition d'Éthiopie. Les ouvrages les plus récents s'arrêtent au lendemain de celle-ci et ne peuvent, naturellement, faire encore état des derniers résultats de la politique extérieure italienne : l'axe Berlin-Rome, l'Anschluss et la guerre d'Espagne.

***

L'armistice de Villafranca, cession de Nice et de la Savoie

Le manuel officiel des classes primaires, édité par la *Libreria dello Stato*, est d'un type unique, commun à

oute l'Italie, et, il faut le reconnaître, excellent. De la remière à la cinquième classe du degré élémentaire, il e comprend *qu'un seul livre*, cartonné, de format in-8° arré, portant le millésime de l'ère fasciste et le faiseau du licteur, — pour toutes les matières autres que a langue maternelle. Le texte en est de plus en plus éveloppé à mesure que l'enfant passe d'une classe à autre. En dernière année, il atteint environ 600 pages, obrement mais très bien illustrées (par exemple par des eproductions de chefs-d'œuvre de l'art classique dans a partie catéchistique : mosaïques antiques, façades de athédrales, tableaux de Giotto, du Pérugin, de Rahaël, de Véronèse, etc.). Papier de bonne qualité, caracères très lisibles. Les matières y sont disposées dans ordre suivant : religion, histoire, géographie, arithétique, sciences naturelles (notions de botanique, d'aronomie, de géologie) et physiques, complétées par des otions d'hygiène.

La partie historique s'efforce moins d'énumérer beauoup de faits et de dates que de toucher dès le plus eune âge le cœur de l'enfant. C'est ainsi que l'on n'héte pas à citer intégralement, pour l'époque du *Risorimento*, la lettre d'adieu à sa femme d'une des victies de la répression sanglante des troubles de 1821 ans le duché de Modène, Ciro Menotti, lettre qui ccupe une page et demie sur un total de 110 pour toute histoire d'Italie depuis la fin de l'Empire romain.

On sait que la campagne de 1859 comporte pour les aliens un épisode douloureux : l'armistice de Villaanca, conclu par Napoléon III avec François-Joseph l'insu de Victor-Emmanuel et qui provoqua la démison de Cavour, navré et ulcéré de voir une entreprise si en commencée interrompue avant d'avoir atteint tous es buts. Mais l'empereur des Français avait les plus érieuses raisons d'agir comme il le fit, et aujourd'hui n'est plus guère d'historien italien qui veuille lui en aire grief. Son appui avait donné le branle, un branle écisif, à l'unification italienne, tandis que son brusque

arrêt des opérations militaires au seuil de la Vénétie n
retarda que de quelques années une issue désorma
inéluctable. Il en fut récompensé par la cession de l
Savoie et de Nice. Les deux pays étaient quittes. Ma
il peut y avoir bien des nuances dans la façon de pr
senter les événements. Voyons comment le font les au
teurs de manuels du régime fasciste.

Le livre des classes élémentaires se borne à con
tater :

L'Empereur des Français s'était décidé à cette démarche (Vill
franca) parce que son armée avait déjà subi de lourdes pertes
que, d'autre part, la Prusse se montrait prête à intervenir da
la guerre en faveur de l'Autriche contre la France. (On ne pr
cise pas où ni comment.)

La cession de la Savoie et de Nice est présent
comme une compensation voulue par Napoléon au
agrandissements imprévus du Piémont par les an
nexions de l'Émilie et de la Toscane. (Cela est vr
pour Nice, mais la Savoie devait déjà être le prix d
l'intervention française contre l'Autriche en Lomba
die.) Le livre note simplement, sans grandiloquence

Cette renonciation fut une nouvelle douleur pour le Roi
pour les Italiens.

Dans les manuels de l'enseignement secondaire, l
question est, naturellement, plus développée. Les pro
grammes offrent l'occasion d'y revenir deux fois : d'
bord dans la troisième année du gymnase, correspon
dant à notre cinquième, où le programme d'histoire v
de 1815 à 1936, puis dans la dernière année d'étude
(III^a^ liceale), où l'on examine plus en détail la mêm
période.

Le manuel de L. Motta Ciaccio pour la *III^a^ ginna
siale* (Turin, Paravia, 1937) explique ainsi la condui
de Napoléon III après que les insurrections de l'Ital
centrale avaient déjà considérablement élargi la zo

es territoires qu'il était disposé à reconnaître au Pié-
ıont :

Il fut aussi amené à interrompre son action en faveur de l'in-
épendance italienne par le fait que l'Allemagne, alarmée des
ıccès franco-piémontais contre l'Autriche, avait mobilisé et dirigé
ɔn armée vers sa frontière de l'ouest; ainsi que par l'opposition
u parti catholique français à l'intervention de l'Empereur en Ita-
e à cause des révoltes (qu'elle favorisait) contre le gouvernement
ontifical.

Après les succès remportés sur le terrain militaire,
ɔmme, grâce à ces mouvements populaires,

restait à payer à la France le prix convenu pour l'aide apportée
ıns la guerre de 1859 : la cession de la Savoie et de Nice, et bien
ue cela fût très douloureux, surtout à l'égard de Nice, ville ita-
enne, et que Napoléon III n'eût tenu qu'à moitié ses promesses,
ependant Victor-Emmanuel et Cavour estimèrent nécessaire
exécuter pour leur part le pacte de Plombières, afin d'être dé-
rés de toute dette future de reconnaissance envers la France.

La fin du paragraphe est, on le voit, quelque peu ten-
ıncieuse, mais, en somme, avec discrétion.
Le nouveau cours d'histoire de C. Bornate et A. Pel-
zari (Milan, Soc. Anon. Edit. Dante Alighieri, 1938),
ii se distingue par l'abondance des « lectures histori-
ıes » et des cartes jointes au texte, dont elles dou-
ent exactement l'étendue[1], ne consacre que ces quel-
ıes lignes aux préliminaires de Villafranca et aux
mpensations promises à la France pour son appui :

Napoléon fut incité à ce geste inattendu par diverses raisons;
plus importantes furent la crainte que Cavour visât non plus à
rmer un royaume de la Haute Italie [selon les plans de Plom-
eres], mais à unifier toute l'Italie; et l'attitude menaçante de

1. Selon les instructions officielles soucieuses de mettre l'élève
face de documents : lettres, proclamations, discours, poèmes,
anant des acteurs mêmes des grands faits historiques.

la Prusse, qui se préparait à assaillir la France pour s'emparer ‹
l'Alsace-Lorraine.

Puis viennent les plébiscites qui rattachent au Pié
mont l'Italie centrale.

En face de ces conséquences inévitables, toutes les résistan
diplomatiques furent vaincues. Napoléon III se résigna, bi
qu'à contre-cœur, aux faits accomplis; mais il voulut en comp
sation, outre la Savoie, également le territoire de Nice. (Auc
commentaire.)

Passons aux manuels plus amples destinés aux cla
ses supérieures des lycées et écoles normales (*magi
trali*). Celui de M. Corrado Barbagallo (Milan, So
Anon. Edit. Dante Alighieri, 1930[2]) témoigne d'un
impartialité nuancée d'indéniables sympathies envers l
France. La chose ne surprend pas quand on se rappel
l'action déployée par M. Barbagallo pendant la Granc
Guerre pour soutenir la cause de l'Entente, devenu
celle de son pays. Les préliminaires de Villafranca son
dans son manuel, ainsi commentés :

Ces accords apparaissaient, et étaient en fait, pour le Piémo
et les Italiens, une *trahison*, que notre pays n'aurait jamais pa
donnée; mais, du point de vue des intérêts de la France, q
l'Empereur devait surtout considérer, Villafranca constituait u
acte de sage opportunité, voire d'inéluctable nécessité.

Outre les difficultés militaires ultérieures à prévoir (les prin
pales forteresses vénitiennes, dites du *Quadrilatère*, étaient enco
intactes et l'armée autrichienne n'était pas détruite); les haut
classes de la France, le clergé, les paysans s'insurgeaient furie
sement contre une guerre et un gaspillage de vies tout à f
inutiles aux intérêts nationaux et destinés (pensaient-ils) à favo
ser une révolution anticatholique. D'autre part, l'insurrection
l'Italie centrale avait dépassé et bouleversé tous les plans pruden
de Napoléon III : l'Italie devenait un seul État, dangereux vois

2. Une nouvelle édition de cet excellent manuel est en prép
ration, mais n'a pas encore paru.

de l'Empire. Enfin la Prusse, si elle n'était pas excessivement affligée de l'humiliation autrichienne, n'était pas non plus enthousiasmée de la menace que l'ennemi héréditaire, victorieux de l'Autriche, recommençait à diriger contre toute l'Allemagne et elle s'apprêtait, elle offrait, avec la Russie, une médiation qu'elle disait vouloir imposer par la force en mobilisant sur les frontières françaises. Tout par conséquent induisait Napoléon III à interrompre son rêve personnel d'une heure d'optimisme.

Victor-Emmanuel dut subir les préliminaires de Villafranca... En son for intérieur, Napoléon, comme nous le savons aujourd'hui, les avait subis avec autant d'amertume que le roi d'Italie, et souhaitait, autant que Cavour, que les conditions stipulées dans l'armistice [3] n'eussent jamais à se réaliser.

C'est ici le texte d'un historien qui sait prendre ses responsabilités et voir tous les aspects d'une question. Il le prouve également au sujet du rattachement de Nice à la France :

Seule tristesse, parmi tant de succès et de joies, fut la cession à la France, en vertu des accords de Plombières, de la Savoie, berceau de la dynastie, et de Nice, ville *semi-italienne* [4] et patrie de Garibaldi... Une si grave violation du principe des nationalités, au moment même où l'on travaillait tellement à ce qu'il triomphât en Italie, doit toutefois être imputée beaucoup moins à l'Empereur qu'à l'opinion des hautes sphères politiques françaises. Sans cette compensation, qui comblait un vœu séculaire de la France, jamais son pays ne lui aurait pardonné la guerre d'Italie.

La même note se retrouve dans un ouvrage plus ancien et moins répandu, celui de MM. Aldo Valori et M. Toschi (Turin, Società Editrice Internazionale, 1927), qui, bien que destiné aux élèves des lycées, se présente plutôt comme un livre de vulgarisation historique pour des esprits déjà formés (et sans le complé-

3. C'est-à-dire le rétablissement de certains souverains d'Italie centrale sur leurs trônes et le maintien de la Vénétie sous le joug autrichien.

4. C'est nous qui soulignons. La nuance a ici son prix.

ment, aujourd'hui exigé, de « lectures historiques ») que comme un manuel scolaire proprement dit. Voici ce qu'écrivent sur la question les deux auteurs :

Au nom de Villafranca fut longtemps lié le souvenir de l'indignation et de la douleur qui se répandirent dans toute l'Italie à la nouvelle de l'arrêt imprévu imposé à la campagne libératrice et de la renonciation à une partie du programme qu'elle s'était fixé. Mais aujourd'hui l'on peut et l'on doit examiner avec plus de sérénité l'attitude de l'Empereur. Par une réaction explicable des sentiments populaires, il fut couvert d'injures et de malédictions, aussitôt après Villafranca, comme un mois auparavant il avait été porté aux nues; il semblait qu'on voulût oublier que sans lui, ce début d'affranchissement n'aurait même pas pu prendre naissance; et il est significatif que la statue équestre de l'Empereur, votée par la municipalité milanaise, se trouve aujourd'hui encore dans une cour intérieure [5], sans avoir jamais pu voir le jour d'une place de ce Milan où pourtant, avec son armée, il était entré en libérateur.

Les Français parlent souvent, en se référant à cette période, de l'ingratitude italienne... L'ingratitude serait, tout au plus, à reprocher aux Italiens vis-à-vis de l'Empereur, à titre purement personnel, non envers la France, puisque le plus grand obstacle qui l'empêcha de poursuivre et de conclure sa glorieuse entreprise fut précisément l'opposition de l'opinion publique française à l'initiative impériale, à la création d'une nouvelle puissance au sud-est de la France. Le terme de « néfaste » appliqué à la politique de 1859 n'est pas rare, aujourd'hui encore, sous des plumes françaises...

Mais, pour en revenir à Villafranca, les raisons pour lesquelles l'esprit de Napoléon III se tourna résolument vers la paix, au milieu de la campagne, furent nombreuses et toutes fort sérieuses. Tout d'abord les bons patriotes italiens, qui lui reprochaient sa trahison, auraient dû se souvenir que Napoléon, quoique lié à notre cause par ses sympathies et engagé à poursuivre un dessein déterminé, demeurait toujours le chef de l'Empire français et

5. Celle de l'ancien Palais du Sénat. Elle en est enfin sortie et a été érigée dans le parc du château des Sforza, sur l'initiative du gouvernement fasciste, peu après que ces lignes eussent été écrites. La statue avait été exécutée en 1881, l'année même, il est vrai, où la France avait acquis Tunis et provoqué de nouvelles rancœurs dans le peuple italien.

:vait avant tout s'en préoccuper, comme il s'en était préoccupé rs de la conclusion des accords, et modifier éventuellement ses rectives selon les circonstances variables du développement de campagne militaire et diplomatique.

Suit une longue énumération des motifs qu'eut Na-léon III de proposer à François-Joseph l'armistice Villafranca et où figurent, avec ceux que nous con-issons déjà (armée autrichienne peu entamée, retran-ée sur de très fortes positions; pertes considérables jà subies par les Français et déficiences, dont il s'é-it rendu compte, de son armature militaire; opposi-n croissante de l'opinion publique française, etc.), la enace d'une intervention russe si l'incendie révolu-nnaire qui risquait de s'étendre de l'Italie à la Hon-ie, avec Kossuth, et à la Pologne, atteignait l'Eu-pe centrale.

MM. Valori et Toschi concluent ainsi :

Napoléon III eut peur. Ce fut là son tort, diraient et dirent n des gens. Il avait dans sa main une Italie et une Hongrie olutionnaires, il pouvait se mettre à la tête de tous les peuples éraux d'Europe contre les rois de la décrépite Sainte-Alliance. Angleterre ne s'y serait pas opposée résolument. Mais le second poléon n'avait pas le tempérament du premier et, en outre, il avait vu l'échec. Il renonça à la grandeur et peut-être en même ıps à assumer le rôle universel auquel semblait le destiner son nd nom; il s'en tint à son devoir le plus simple et le plus : consolider sa position de souverain français...

Accueilli en Italie par des cris de haine, le geste de Villafranca pour la France le magistral coup de règle qui consolida la ition de l'Empereur et le fit apparaître finalement aussi sage puissant.

nversement, un autre manuel, lui aussi assez ancien refondu conformément aux programmes de 1923, ce-de Camille Manfroni (Livourne, Giusti, 1925), donne ıs le récit de ces événements une note plutôt acerbe. raisons de l'armistice de Villafranca sont indiquées ıs commentaire, de même que l'indignation des Ita-

liens, et surtout des Milanais, envers le « traître Bo-
parte », ainsi qu'il fut appelé alors. Mais sur la cess
de la Savoie et de Nice à la France on trouve ces lig
nettement tendancieuses :

Cavour comprit que, pour atteindre son but [l'unification
l'Italie], il lui fallait accomplir un grand sacrifice, et il eu
courage de braver dans ce dessein l'impopularité, en offran
Savoie à la France selon les accords de Plombières, qui n'ava
pas été respectés puisque de son côté Napoléon n'avait pas m
tenu ses promesses. Mais celui-ci voulait également Nice,
lienne par sa position, par sa langue, par ses sentiments, pa
tradition; et, le voyant irréductible, Cavour finit par céder
France les deux provinces, pourvu que les populations y co-
tissent. Et un plébiscite peu spontané des habitants confirm
traité élaboré à Turin... [6]

Un peu plus tard, le 29 mai 1860, devait être appr-
vée par le Parlement italien

à une très forte majorité, malgré les discours violents des o
sants, cette cession à la France de Nice et de la Savoie, qui
pensaient avec usure l'alliance impériale.

***

Le protectorat tunisien et la Triple-Alliance

Déjà éloignée dans le temps, cette fraternité d'ar
franco-italienne garde néanmoins une importance
taine et demeure toujours susceptible d'engendrer
tre les deux opinions publiques des accès de mauv
humeur, ou même davantage. On notera comme un
heureux la sérénité générale avec laquelle la question

6. Rappelons que l'annexion de la Savoie à la France fut
par 130.000 *oui* contre 2000 *non*, et celle de Nice par 25.000
tre 160. Or, à cette époque, les méthodes de pression offic
n'offraient aucune comparaison avec celles qui existent de
jours dans les pays totalitaires.

traitée dans les manuels de l'ère fasciste. Nous passerons plus brièvement sur la soumission de la Tunisie au protectorat français, à l'époque de Crispi, qui fut l'une des causes déterminantes de la Triple-Alliance.

Le manuel d'État pour les écoles primaires n'en parle pas, — non plus que de la politique intérieure italienne entre 1870 et 1914. Par déférence envers la Maison régnante, une page et demie est consacrée au couple royal Humbert Ier-Marguerite de Savoie, dont on loue le caractère, la charité, la bonté, et au « sacrilège assassinat » du souverain en 1900. Une autre page retrace très brièvement les entreprises coloniales du règne en Érythrée et en Abyssinie, puis on aborde immédiatement la guerre de Libye (1911).

Pas un mot non plus sur la question tunisienne dans le tout récent manuel de Bornate et Pellizzari, qui ne mentionne également qu'en quelques lignes incolores la conclusion de la Triplice. M. Motta Ciaccio est à peine plus explicite. Parlant des déceptions italiennes au Congrès de Berlin (1878), il écrit :

> L'Italie n'obtint rien; et ce fut une amère désillusion pour nos compatriotes, à qui il semblait que leur patrie, ayant retrouvé désormais la dignité d'une grande nation unifiée, avait le droit d'être traitée avec plus d'égards par les autres puissances. Mais alors qu'en 1881 la Tunisie, qui déjà accueillait beaucoup de travailleurs italiens et est si proche de nous, fut occupée à l'improviste par la France, l'indignation suscitée en Italie par cet événement, considéré comme une trahison à notre égard, fut si forte que nous sentîmes le besoin de sortir de notre isolement politique pour nous rapprocher de la nouvelle et très puissante Allemagne impériale.

Celle-ci étant déjà alliée de l'Autriche, il devait en résulter une Triple-Alliance, dont l'auteur note toutefois loyalement qu'elle ne fut jamais populaire en Italie.

M. Barbagallo se montre, ici comme ailleurs, particulièrement équitable. Après avoir mentionné l'occupation de la Tunisie, « où s'étaient constitués de forts

intérêts français, mais où il en existait d'aussi notables économiques et politiques, pour l'Italie », il observe :

Il est vrai qu'à la suite de cette conquête la nation italienn du point de vue économique, ne perdit rien, la France assuman tous les risques de l'administration et de la défense, et par sur croît employant dans le pays des capitaux dont, à l'époque, notr bourgeoisie manquait. Mais, du point de vue politique, l'Itali vit alors se déplacer gravement à son détriment l'équilibre pol tique et militaire de la Méditerranée.

D'où la conclusion de la Triplice.

M. Manfroni est très bref sur le même sujet et so court paragraphe ne contient aucune remarque déso bligeante.

MM. Valori et Toschi soulignent à la fois ici l'ingé nuité du gouvernement italien et l'intrigue bismarc kienne pour détacher l'Italie de la France en la lian aux Empires centraux par « des liens de défense mu tuelle, mais aussi de sujétion pour elle ». Notre occu pation de la Tunisie leur semble un fait « d'une gravit énorme » et ils le commentent ainsi :

A la nouvelle du traité du Bardo, conclu le 13 mai 1881 entr le bey de Tunis et la France, un cri d'indignation parcouru toute l'Italie, rappelée par les partis d'opposition à la sensatio de l'importance de l'événement. Malgré ses justifications, d'un naïveté qui ne peut ne pas produire une pénible impression, l gouvernement Cairoli fut renversé...

Le « soufflet de Tunis », aussi grave et davantage peut-êtr qu'une défaite militaire, déprima la politique italienne, qui s trouva compromise dans son avenir méditerranéen, colonial e démographique. Par une conséquence logique, l'équilibre, qu l'Italie avait toujours cherché à maintenir entre les divers cou rants politiques européens, fut rompu et, comme Bismarck l'a vait prévu, elle se détacha définitivement de la France pour s rapprocher des puissances centrales.

La nouvelle édition du manuel de M. Alfonso Manares (Milan, Trevisini, 1939), qui rencontre une faveur parti culière de la part du corps enseignant, écrit enfin simple

ment dans le volume destiné à la dernière classe du lycée — le plus copieux :

Transformée en protectorat français, la Tunisie, qui abritait déjà plusieurs milliers de colons italiens, fut soustraite à l'influence politique et économique de l'Italie, ce qui contribua pendant bien des années à refroidir l'amitié entre les deux nations sœurs.

Il est à remarquer que ce manuel, le plus répandu de beaucoup dans les écoles secondaires italiennes et qui se livre dans sa dernière partie à une exaltation sans retenue de la politique fasciste, jusque et y compris l'axe Berlin-Rome, emploie constamment l'expression — aujourd'hui assez désuète — de « nations sœurs » pour parler de l'Italie et de la France. A titre de complément de son court paragraphe sur l'installation française en Tunisie, nous citerons encore celui-ci, relatif au rapprochement italo-français à l'aube du XXe siècle :

La froideur des rapports politiques entre l'Italie et la France dura jusque vers 1900 : nous traversâmes des moments cruels durant la guerre d'Abyssinie où la France nous fut nettement hostile. Toutefois les liens ethniques et culturels entre les deux nations sœurs étaient trop nombreux pour que les désaccords puissent se perpétuer... En 1902, nous signâmes avec la France la convention pour le Maroc, obtenant en compensation la reconnaissance de nos droits sur la Libye; la même année, à l'occasion du renouvellement de la Triplice, le ministre français des Affaires étrangères put se dire autorisé à déclarer officiellement qu'en aucun cas l'Italie ne serait devenue un instrument d'agression contre la France. Et une confirmation de l'attitude bienveillante de l'Italie, notre sœur latine l'eut dans le voyage que Victor-Emmanuel III fit en Russie, alors alliée de la France (1902)... Notre nouvelle attitude n'ébranla pas les bases de la Triplice; elle suscita toutefois des commentaires assez aigres chez nos alliés : le chancelier Bülow reconnut à contre-cœur (*a denti stretti*) qu'il n'était pas défendu à l'Italie de faire quelque *tour de valse* hors de la Triplice.

Plus loin, lorsqu'il évoquera la neutralité italienne dans la première phase de la guerre mondiale, M. Manaresi notera que cette neutralité fut « un grand soulage-

ment pour le peuple italien, près de qui une guerre au côtés de l'Autriche eût été absolument impopulaire ».

*
* *

La guerre mondiale

Dans le grand drame de la guerre mondiale, nou retiendrons spécialement, pour en examiner la présen tation aux élèves, les quelques points suivants :

a) causes de la guerre et responsabilités de son dé clenchement;

b) motifs de l'intervention italienne;

c) manifestations de la fraternité d'armes franco italienne et victoires finales;

d) traités de paix et Société des Nations.

Les causes de la guerr

Un seul manuel, celui de M. Barbagallo, insiste su les raisons d'ordre moral parmi les causes de l Grande Guerre. Ayant énuméré celles « d'un caractèr purement réaliste », il ajoute :

> A celles-ci, on doit unir les motifs plus idéalistes de libert de patriotisme, voire d'aspiration (à travers un aussi horrible bai de sang) à une paix définitive et universelle, qui anima les peu ples, — tous les peuples, — dans leur héroïque et longue rési tance.

De même, après avoir marqué que l'intervention ita lienne fut populaire, en ce sens non qu'elle eut pou elle la majorité certaine de la nation, mais bien qu'ell fut « imposée par le peuple au gouvernement », il me au premier plan de cette détermination italienne

> ... la répulsion quotidienne qu'inspiraient à l'opinion publiqu les barbaries dont les armes allemandes étaient accusées en Be

ique, en France et sur la mer, et l'évidence croissante du dan-
er qu'eût représenté une victoire germanique qui aurait imposé
l'Europe vaincue et humiliée un véritable assujettissement à
Allemagne. Jamais comme durant ces jours, sauf à l'époque
apoléonienne, l'horreur de la servitude et l'amour des libertés
ationales ne vibra au même degré dans le cœur des peuples en
ace du péril extérieur.

Cette observation est strictement conforme à la vé-
ité historique. Quiconque a vécu en Italie les mois qui
récédèrent et même suivirent son intervention sait
a part capitale qu'y eut, par exemple, un fait comme
elui de la violation du territoire belge [7]. L'*égoïsme*
acré défini par M. Salandra, — sur lequel appuient
resque uniquement la plupart des auteurs de manuels
t que, bien entendu, M. Barbagallo ne passe pas sous
ilence, — ne vint qu'en deuxième ligne.

Par contre, M. Barbagallo discerne moins nettement
que M. Manfroni les responsabilités allemandes dans la
enèse de la guerre. Il note que :

dans un premier temps, comme en 1908, l'Allemagne se fit
manœuvrer par l'Autriche (?) et lui donna des assurances de soli-
larité qui à Vienne furent interprétées comme un engagement
le soutenir à fond l'Autriche-Hongrie dans sa querelle avec la
Serbie et, éventuellement, la Russie.

Tandis que, par la suite, devant le péril d'un conflit
général, elle aurait « tenté sans y réussir d'arrêter son
lliée sur une pente très périlleuse ».

M. Manfroni écrit au contraire, après avoir noté « le
rétexte tout à fait ridicule » de la déclaration de
guerre allemande à la France :

7. M. Motta Ciaccio rend nettement hommage à la noblesse
héroïque de la résistance belge et remarque qu'en déterminant
l'intervention anglaise la violation de sa parole par l'Allemagne
« commença à lui faire expier le grossier matérialisme qui l'avait
porté à sacrifier son honneur... pour obtenir, croyait-elle, un avan-
age militaire immédiat ».

Les nombreux documents publiés par les chancelleries européennes, et surtout ceux qu'on a trouvés dans les archives du gouvernement allemand après l'armistice, portent à croire que le véritable provocateur de l'immense conflit fut ce gouverneme[nt] qui, fort de sa préparation militaire et de ses alliances, et pe[r]suadé que l'Angleterre resterait neutre, entretint l'illusion de pouvoir triompher rapidement de ses adversaires probables, en écrasant d'abord la France, puis en se retournant contre la Russ[ie], afin, dans un proche avenir, de dominer l'Europe.

Plus brièvement et en admettant un certain parta[ge] des responsabilités, M. Motta Ciaccio observe :

La conduite de la guerre sembla démontrer que l'Allema[gne] était la principale responsable de celle-ci, bien que les puissan[ces] de l'Entente — Russie, France, Angleterre — n'aient pas manq[ué] de bonne volonté pour la seconder; car elle y était évidemm[ent] très préparée de toutes manières, tandis que les autres ne l'étai[ent] pas suffisamment.

Le dessein de l'Allemagne de dicter au monde sa [loi] est également mis par MM. Valori et Toschi au pr[e]mier rang des causes de la guerre mondiale, avec la [ri]valité commerciale anglo-allemande et les dissensio[ns] intérieures de l'État autrichien.

On ne s'étonne pas trop de ne rien trouver sur [la] question dans le manuel des écoles primaires italienne[s], nécessairement très succinct, qui ne mentionne comm[e] motif de l'intervention italienne que le désir de termin[er] un duel séculaire avec l'Autriche-Hongrie en récupéra[nt] le Trentin et la Vénétie Julienne « et de venger [les] martyrs qui, sur ces terres, avaient donné leur vie po[ur] la patrie ». (Tout au long du livre, les exemples in[di]viduels de ferveur patriotique sont ainsi soulignés, av[ec] noms à l'appui.)

***

Les opérations et la victo[ire]

Naturellement, les manuels d'outre-monts et surt[out]

les plus élémentaires font la plus grande place aux opérations qui se déroulèrent sur le front italien, dont ils cherchent à valoriser l'importance, souvent sous-estimée par les États alliés, de même qu'ils soulignent fortement le service rendu, à la France notamment, par la neutralité italienne, puis à la cause de l'Entente dans son ensemble — et surtout à l'armée russe, alors en pleine déroute, — par l'intervention italienne[8]. Les cours d'histoire français sont très injustement à peu près muets sur tout cela. Le plus répandu chez nous, celui de Malet, sur les 1176 pages du manuel de la classe de philosophie, consacre *trois lignes* anodines à la neutralité de l'Italie, *six* à son entrée en guerre et aux opérations de l'année 1915 sur les Alpes, *six* autres à la déroute de Caporetto puis *plus rien* jusqu'au traité de Versailles; c'est réellement dérisoire, surtout lorsqu'on sait que par leur victoire de Vittorio Veneto (24 octobre 1918) suivie de l'armistice du 4 novembre, les Italiens estiment avoir porté à une armée déjà démoralisée sans doute par le recul de ses alliés en France et en Orient, mais encore militairement redoutable, une défaite *décisive* pour l'issue de la guerre générale. A notre avis leur résistance heureuse sur le Piave en novembre 1917 et juin 1918, les honore beaucoup plus[9].

8. Non sans complaisance, M. Manfroni écrit : « L'intervention de l'Italie sauva la France de la ruine, comme déjà au début de la guerre l'avait sauvée notre neutralité. »

9. Parmi les « lectures historiques » de son manuel, M. Motta Ciaccio fait une large place à la préface écrite par Mussolini lui-même pour le livre du général A. Alberti : *Testimonianze straniere sulla guerra italiana* (Rome, 1933).

On y cite notamment cette page de Ludendorff sur la bataille du Piave, qui constitue un témoignage irrécusable : « Le commandement autrichien se disait sûr de la victoire; le général Arz indiquait comme but la vallée du Pô. Mes pressentiments devinrent plus sombres quand j'appris que l'offensive austro-hongroise avait été différée au 15 juin. Ce jour-là et les suivants l'attention de Hindenburg et la mienne était concentrée sur le front italien. Nous avions l'intuition qu'il se passait là quelque chose de décisif pour le cours ultérieur de la guerre. Quand nous arriva, dès

Mais précisément la bataille du Piave elle-même offre matière de part et d'autre à de petites habiletés, facilement irritantes.

Le manuel Malet est ici plus que tendancieux : il note la rupture du front italien à Caporetto, l'envahissement de la Vénétie et le chiffre très élevé des pertes italiennes, puis ajoute sommairement :

le second jour de la bataille, la nouvelle que l'offensive avait échoué et que les troupes austro-hongroises du groupe d'armées du maréchal Conrad, sur lesquelles nous comptions le plus, avaient été si durement éprouvées et avaient subi de telles pertes qu'elles étaient incapables d'un nouvel effort, nous sentîmes que la partie était perdue. La décision, qui jusqu'alors devait être attendue sur le front de France, tout à coup se déplaçait, assumant, par ses répercussions, les plus vastes proportions sur le front italien, qui jusqu'alors ne pouvait être considéré que comme une zone secondaire d'opérations. De plus graves nouvelles sur la portée de la défaite autrichienne nous arrivèrent les jours suivants. On ne pouvait plus escompter des envois de contingents austro-hongrois sur notre front. Il était même douteux que l'Autriche pût résister à une forte attaque italienne. Et si l'Autriche, comme nous avions lieu de le craindre, s'écroulait, *la guerre était perdue*. Pour la première fois nous eûmes la sensation de notre défaite. Nous nous sentîmes seuls. Nous vîmes se dissiper dans les brumes du Piave cette victoire que nous étions sûrs de remporter sur le front de France... »

Non moins péremptoire fut le jugement de Hindenburg : « Le désastre de notre allié était un malheur aussi pour nous. L'adversaire savait comme nous que l'Autriche-Hongrie avait par cette attaque jeté dans la balance de la guerre tout le poids de ses armes. Dès ce moment la monarchie danubienne avait cessé d'être un danger pour l'Italie. »

On sait enfin que telle est aussi la thèse de Hitler dans *Mein Kampf* : « Le tort capital de l'Allemagne en entrant dans la guerre fut de se lier à l'Autriche, second trop affaibli par ses divisions intérieures pour lui être d'un concours vraiment utile, qu'il allait falloir soutenir à bout de bras (comme la Turquie et comme la Bulgarie) et qui finalement entraînerait l'Allemagne dans sa propre ruine. »

Que conclure de ces jugements au point de vue militaire ? Assurément que l'Italie s'exagère la portée de Vittorio Veneto puisque *dès juin 1918* les chefs ennemis estimaient que par l'arrêt sur le Piave de l'offensive austro-allemande en novembre 1917 et l'échec très net de la nouvelle offensive autrichienne en juin

Les Anglais et les Français durent envoyer en Italie onze divi-
ions de renfort.

De là à conclure que le rétablissement de la situation — *dont il n'est pas fait mention* — fut le résultat du oncours moral et même matériel des franco-britanni-ues, il n'y a qu'un pas. Or, la vérité est autre : au-ant l'importance de Vittorio Veneto a été surfaite, bien u'elle ne soit pas absolument négligeable, autant il mporte de reconnaître que la résistance victorieuse sur e Piave — acquise avant l'arrivée des renforts du front le France et seulement consolidée par eux, — est tout l'honneur de l'armée italienne.

Le manuel d'État de l'enseignement primaire donne ur l'issue de la guerre le texte même du bulletin dressé par le généralissime aux troupes du front ita-ien le 4 novembre (réplique ou plutôt anticipation de elui que le maréchal Foch allait signer le 11). Il con-ient notamment cette phrase :

La gigantesque bataille, engagée le 24 octobre dernier et à aquelle prenaient part cinquante et une divisions italiennes, trois ritanniques, deux françaises, une tchécoslovaque et un régiment méricain contre soixante-quinze divisions autrichiennes est finie.

Ce texte officiel était le meilleur qu'on pût citer à de

918 *la guerre était virtuellement perdue.* Mais aussi que l'Italie lieu de s'enorgueillir de ce double échec autant que nous de otre redressement victorieux sur la Marne.

Par ailleurs, il est évident qu'on ne saurait prendre au pied de lettre la confiance témoignée *a posteriori* par Ludendorff dans issue de la bataille de France. La suite de son livre l'a prouvé 'ailleurs, comme il serait facile de le montrer si nous pouvions llonger encore cette note déjà trop longue. L'échec de l'offensive llemande sur notre front, effort brisé par l'armée franco-anglo-méricaine avec le commandement unique de Foch, a été un ésultat aussi décisif contre l'Allemagne que les batailles du Piave ontre l'Autriche-Hongrie. Les unes comme l'autre ont contribué areillement à la victoire finale.

jeunes enfants : il matérialise et chiffre le concou
donné à l'Italie par ses alliés, sans chercher à en ti
de conclusions arbitraires ni dans un sens ni dans l'a
tre. Les manuels italiens du cycle secondaire n'imite
généralement pas cette réserve et donnent implicitem
une importance équivalente, ou même plus grande, à
présence au même moment d'un corps italien sur
front français — décidée pour ménager, par une so
de réciprocité, l'amour-propre de nos alliés d'out
monts, mais sans lequel absolument rien n'eût
changé à l'issue de la campagne de France. Or, il se
blerait presque, à lire certains manuels, qu'il y a j
un rôle égal à celui des Américains !

Ici encore M. Barbagallo se montre le plus sérieu
d'entre ses collègues. Sur l'offensive allemande de 19
il écrit avec une loyale simplicité :

Les Franco-Anglais opposèrent en général [aux efforts a
mands pendant les premiers mois de 1918] une résistance pass
tendant à économiser au maximum leurs forces. Pendant
temps, sur un rythme accéléré, se formait en France une je
et fraîche armée américaine. Le 18 juillet, alors que l'enne
avait déjà, comme en 1914, franchi la Marne, les Français a
quaient son flanc droit (*seconde bataille de la Marne*), comm
çant ainsi cette merveilleuse contre-offensive qui continuera inc
sante jusqu'à la fin de la guerre, soit jusqu'en novembre suiva

Dans un manuel beaucoup plus succinct, puisqu
s'adresse à des élèves de cinquième, M. Motta Ciacc
croit devoir, au contraire, commenter sur ce ton aig
doux les envois de troupes alliées d'un front sur l'a
tre en 1917 et 1918 :

A réconforter chez nous les esprits se trouva aussi contribuer
fait que les Alliés, qui dans le passé n'avaient jamais voulu co
prendre que le front italien était un des plus importants de
chiquier mondial, se décidèrent, après la défaite de Caporetto
envoyer en Italie certains contingents français, anglais et, p
tard, même américains. Ces quelques troupes étrangères, ignor
tes de nos positions et du caractère de notre guerre, n'appo

ent assurément pas grand concours matériel à notre armée; mais lles donnèrent au peuple italien la satisfaction d'avoir une preuve angible de l'appui des Alliés, et il en fut encouragé à continuer a lutte contre l'ennemi commun.

En revanche le succès de la contre-offensive française n 1918 est présenté comme dû également aux

Anglais, Américains, Belges, Portugais... et au corps d'armée italien que commandait le général Albricci.

Ce corps d'armée est aussi mentionné, mais plus discrètement, dans les manuels de MM. Bornate et Pellizari, Manaresi et Manfroni.

MM. Valori et Toschi, eux, ne signalent même pas ue des troupes franco-anglaises aient été dirigées vers e front italien en novembre 1917, mais expliquent qu'à artir du 18 juillet 1918 la contre-offensive se développa ur le secteur français

. à travers une série d'actions, dans lesquelles se distinguèrent es contingents italiens du corps d'armée Albricci, *envoyé au ecours des Français*... [10]

Admettons que l'expression a trahi la pensée des uteurs, parfois mieux inspirés; autrement elle serait i franchement ridicule.

***

Les traités de paix

Les traités de paix qui apportèrent aux Italiens de si ubstantiels avantages et par-dessus tout celui de consacrer l'écroulement définitif de leur ennemie séculaire : Autriche, leur furent cependant sur deux points une ource de grande amertume, qui devait influencer par

10. C'est nous qui soulignons.

la suite toute leur politique étrangère : ils ne leur do
naient pas la Dalmatie comme le prévoyaient les accor
de Londres (finalement conservée par les Yougoslaves,
l'exception de Zara, en échange de Fiume), ni auc
mandat colonial. Cette injustice doublée d'une ma
dresse est à l'origine des revendications italiennes s
l'Abyssinie et l'on peut même ajouter : du rapproch
ment italo-allemand. Si l'Italie avait eu sa part, et u
part importante, à la redistribution des anciennes c
lonies allemandes, la constitution de l'axe Berlin-Ror
eût été beaucoup plus malaisée.

On ne peut donc s'étonner que tous les manuels s
laires contiennent des réserves sur les clauses des tr
tés de paix qui regardent l'Italie. Elles sont en génér
cependant, exprimées avec discrétion, du moins en ce q
concerne la non-attribution à l'Italie de colonies al
mandes, dont le manuel d'État des écoles primaires
plusieurs autres ne parlent même pas. Seul M. Manar
se montre extrêmement amer :

> Nous nous aperçumes, la guerre finie, que nous n'avions
> d'amis, pas même parmi nos alliés d'hier, pas même parmi ce
> pour le salut desquels nous avions donné richesse, héroïsme, sa
> tout. Bien qu'admis au Conseil des quatre, qui au nom des p
> principales puissances alliées décidaient des traités, notre rep
> sentant, V. E. Orlando, fut continuellement assujetti à la co
> tion des représentants des trois autres États : on en eut u
> preuve dans la scandaleuse répartition faite entre ces puissan
> du vaste empire colonial allemand, dont pas une motte de te
> ne nous fut attribuée.

Détail curieux : M. Motta Ciaccio estime que l'A
gleterre *et le Japon* se sont taillé la part du lion da
l'ex-domaine colonial allemand. La France n'en a re

> qu'une petite partie (Togo et Cameroun) et rien l'Italie, qui n'
> tint que plus tard de l'Angleterre (1925), à titre de compen
> tion, le Jubaland.

La « compensation » française fut représentée p

les territoires cédés aux confins tunisiens et au Tibesti lors des accords Laval-Mussolini de 1935. Le manuel datant de 1937 aurait pu en parler; il n'en dit rien.

Quant à M. Manaresi, il reconnaît (le fait est significatif dans une édition datant de *fin 1938*) que, par les conventions de 1935, « les relations italiennes avec la France s'étant beaucoup améliorées, il fut procédé [sur la question coloniale] à un *accord dtfinitif* ».

L'abandon de la Dalmatie demeure plus pénible, semble-t-il, à l'opinion publique italienne et aux auteurs de manuels. M. Barbagallo traite, à son ordinaire, la question très équitablement en écrivant :

Une partie de l'Istrie aussi bien que la côte dalmate (sauf les îles et les villes italiennes du littoral) sont aujourd'hui habitées par une nombreuse population slave, qui y est venue soit spontanément, soit transplantée par l'ancien Empire austro-hongrois pour faire contrepoids à l'élément italien. Il manque donc, de ce côté, une frontière ethnique, nette et certaine, et surtout une frontière stratégique. Toute délimitation de frontières conduit à inclure, d'un côté ou de l'autre, des contingents italiens ou slaves et à mettre en péril la sûreté des deux États. D'autre part, il n'est pas possible de concevoir que le littoral dalmate vive sans son arrière-pays et réciproquement...

Mais combien douloureuse était pour l'Italie l'éventuelle renonciation aux villes istriennes et dalmates! Fiume, Zara, Sebenico, etc., étaient (et sont) des cités de très ancienne et vivace italianité, d'un patriotisme quasi mystique, d'une culture et de conditions économiques infiniment supérieures à celles de la périphérie et de l'arrière-pays slave; cités, enfin, dont la bourgeoisie est l'objet de l'aversion profonde des masses slaves, formées en général d'ouvriers et d'un prolétariat rural chez lesquels se rejoignent la haine de race et la haine de classe.

Les accords de Rapallo (1920) et de Rome (1924) qui ont réglé la question italo-yougoslave sont ensuite détaillés par l'auteur avec précision et sérénité, sans vaines récriminations.

MM. Valori et Toschi croient devoir parler ici de la « barbarie slave » après avoir flétri « l'ingratitude inouïe

et la déloyauté » des alliés de l'Italie dans le règlemen
de la question coloniale. Et ils vont jusqu'à ajouter à
propos du traité de Rapallo (en omettant, du reste, de
mentionner qu'il accordait Zara, la plus italienne des
cités dalmates, à l'Italie) :

> Politiquement, sentimentalement et aussi stratégiquement notre situation sur l'Adriatique restait donc très médiocre, et le peuple italien pouvait en arriver à se demander s'il avait été utile de participer à la guerre pour obtenir, au bout du compte, guère plus que ce « *parecchio* » que les Austro-Allemands nous avaient promis pour prix de notre simple neutralité.

Or, l'expression fameuse de M. Giolitti (*pas mal de choses*) sur les avantages territoriaux escomptables sans guerre s'appliquait au Trentin (sans le Haut-Tyrol) et à la région de Gorizia (sans Trieste et son hinterland, ni l'Istrie, ni Fiume, ni Zara). Prétendre que cec égale à peu près cela est proprement se moquer du lecteur.

La conclusion de M. Manaresi sur « les nouvelles frontières de l'Italie » est à citer ici. Après avoir reconnu que ces frontières sont « militairement sûres », puisqu'elles s'appuient au formidable bastion alpestre et comprennent les hautes vallées de tous les fleuves de Lombardie et de Vénétie, à l'exception de celle du Tessin, « encore possession suisse », il ajoute :

> Malheureusement demeurent hors des frontières de la nouvelle Italie (outre les *Tessinois*) les *Corses*, sujets français depuis 1788, et les *Italiens* de *Dalmatie*. L'île de *Malte* resta possession anglaise

Quant au pacte de la Société des Nations, il est passé purement et simplement sous silence par la plupart des manuels élémentaires italiens. M. Barbagallo est le seul qui en explique (en une page) le fonctionnement, parmi les auteurs de manuels pour classes supérieures des lycées. M. Manfroni, lui, en écrit ceci :

> La grande *utopie* à quoi l'ex-président Wilson sacrifia d'impor

nts et vitaux intérêts des vainqueurs, la *Société des Nations,* ui devait assurer pour toujours le triomphe de la justice mon-iale et de la paix universelle, s'est révélée une pure conception nilosophique, quoique en ces dernières années quelque léger sultat pratique semble avoir été atteint.

On ne concéderait même plus cela aujourd'hui en Ita-e, évidemment. De fait, à propos de la guerre d'Éthio-.e, M. Manaresi se félicite qu' « agonise cette inutile stitution, désormais dominée par les forces occultes déo-maçonniques, qu'est la Société des Nations ».

L'ÈRE FASCISTE

Et nous arrivons enfin à l'ère fasciste. Ici, bien en-ndu, l'admiration sans réserves est de rigueur. Elle nditionne l'*imprimatur* officiel. La matière est, d'ail-ırs, traitée de façon claire et vivante, surtout dans les ıvrages les plus récents, ornés de nombreuses illus-ations propres à frapper l'imagination des enfants ıc-similé du télégramme de l'aide de camp du Roi ıpelant Mussolini à Rome au lendemain du 25 octobre 22; les « quadrumvirs » défilant à Naples à la veille la marche sur Rome; Mussolini traçant en tracteur tomobile le sillon d'enceinte d'une nouvelle ville des arais Pontins, etc.).

La victoire du fascisme est présentée comme le triom-e du patriotisme éclairé sur l'incapacité et la vilenie s milieux dirigeants au lendemain d'une paix déce-nte pour l'Italie et parmi les troubles sociaux qu'on a pas oubliés.

Des trois grands partis existant alors (libéraux, populaires, socia-es), — écrivent MM. Bornate et Pellizzari, — aucun ne l'em-rtait de manière à pouvoir s'imposer aux autres; de sorte que gouvernements libéraux en furent réduits à vivre de compro-

8

mis, en affaiblissant l'autorité de l'État par des tractations et abdications honteuses [11].

La jeunesse et la maturité du Duce, les principes buts essentiels du fascisme, la réforme des institutio l'État corporatif, la politique administrative, écono que, militaire, coloniale, du nouveau régime forme naturellement, les têtes de paragraphes de ces apolo stéréotypées. L'attention que l'étranger porte au cisme et les imitations qu'il a suscitées sont no avec complaisance par M. Motta Ciaccio qui, l'ar dernière, croyait pouvoir conclure qu'après le tr phe de l'hitlérisme en Allemagne on assisterait doute sous peu à celui du parti fasciste anglais. N craignons que sur ce point son espoir ne soit déçu.

Quelques autres naïvetés, que le très jeune pu auquel ils s'adressent ne discerne sans doute pas, relèvent encore dans ces consciencieux ouvrages à pos de la guerre d'Abyssinie (traitée avec autant d' pleur que celles de l'unité italienne ou que l'ép napoléonienne).

C'est ainsi qu'à propos des sanctions économiq MM. Bornate et Pellizzari écrivent :

> Rappelons que n'adhérèrent au blocus ni l'Allemagne (sortie de la Société des Nations), ni l'Autriche, la Hongri l'Albanie, qui en faisaient partie. L'attitude amicale de l'All gne et de l'Autriche fut reconnue par nous quand, en mars 1 nous ne nous opposâmes pas à la réunion des deux États, vo par leurs populations et inutilement contrariée par d'autres sances européennes.

11. C'est la seule fois que nous ayons vu simplement citer un manuel scolaire italien le Parti populaire. Partout ail il n'en est pas plus question que s'il n'avait jamais existé. Sturzo, son fondateur, rappelait récemment, dans un articl l'*Aube,* que la propagande en faveur des idées de ce parti est sible de cinq à quinze années de prison.

Évidemment les deux auteurs pensent que l'histoire ıe retiendra de l'attitude italienne envers l'Anschluss que le geste théâtral du Führer télégraphiant sa reconnaissance à Mussolini plutôt que les assurances de soutien données par celui-ci aux chanceliers Dollfuss et Schuschnigg dans leur effort héroïque pour sauvegarder l'indépendance de leur patrie, sacrifiée finalement aux exigences idéologiques de l'axe Berlin-Rome.

Quant aux opérations militaires conduites en Abyssinie contre un peuple d'ailleurs qualifié de « barbare » et à peu près désarmé, par une grande puissance abondamment pourvue de canons lourds, d'aviation et de gaz asphyxiants, M. Motta Ciaccio ne craint pas d'en comparer le dernier *condottiere,* le maréchal Badoglio,

ıux plus grands de l'histoire, à côté d'Alexandre le Grand, d'Anııbal, de César, du prince Eugène de Savoie, de Napoléon.

Conseillons à M. Motta Ciaccio de relire certaine able de notre La Fontaine où il est question d'un pavé t d'un ours bien intentionné : qu'il examine sérieusement s'il ne pourrait dans le cas présent offrir quelque essemblance idéale avec ce plantigrade.

***

Conclusions

Voici achevée la rapide étude critique que nous nous tions proposée. Quelles conclusions générales en dégager ?

D'abord que, du point de vue technique, les plus récents manuels italiens d'histoire sont bien présentés et éalisent un énorme progrès même sur ceux de la période 1920-1925. On peut seulement regretter qu'ils

soient le plus souvent brochés et parfois d'un form peu commode (après quelques mois de manipulatio par un élève de douze ans le grand in-8° de MM. Bo nate et Pellizzari doit être en lambeaux). Celui de l'e seignement du premier degré nous paraît en tous poin remarquable, et le moins critiquable aussi quant à s inspiration.

A cet égard, on discerne d'évidentes inégalités ent les manuels de l'enseignement secondaire. Dans l'e semble, les périodes relativement éloignées de nous so traitées avec tact et impartialité. Mais les partis p apparaissent et s'accentuent lorsque sont abord l'histoire de la IIIe Italie, libérale et démocratique, guerre mondiale et surtout la réaction fasciste. De cel ci on ne touche absolument que les beaux côtés, sa l'ombre d'une critique. Même le simple exposé des fa ne paraît pas admis : il faut y joindre la louange hyp bolique (quoique plus mesurée que celle de la pres quotidienne). Ainsi l'enfant est-il préparé dans sa scolaire au don total de sa personne à la nation, qu'e gera de lui sa vie extra-scolaire.

MAURICE VAUSSARD.

Sur un essai de psychologie révolutionnaire

L'ouvrage de Georges Izard, *Les coulisses de la Convention*[1], est difficile à classer. Par son titre, par son sujet même, il se rattache à ce genre que, précisément pour la période révolutionnaire, Lenotre a illustré, et qu'on appelle quelquefois la petite histoire. Un chef-d'œuvre du genre est, par exemple, ce *Tribunal révolutionnaire*[2], dans lequel Lenotre a raconté d'une manière si pathétique l'aventure de Fouquier-Tinville et recomposé si habilement l'atmosphère de la Terreur. C'est aussi de la petite histoire, de l'histoire en images que fait Georges Izard : il ne tente pas une nouvelle synthèse de la politique de la Convention, il ne cherche pas à refaire ce que Mathiez a fait d'une manière peut-être définitive, mais il ressuscite les grands conventionnels, il nous dit leurs caractères, leurs mœurs, leurs habitudes, leurs intrigues, leurs passions, leurs plaisirs, leurs méthodes de travail, leur idée de la vie, leur attitude devant la mort. Il fait revivre ce petit groupe d'hommes qui ont tenu pendant quelques mois les destinées de la France et de l'Europe entre leurs mains : ce n'étaient pas habituellement des surhommes, mais pour la plupart de très jeunes gens, petits bourgeois de province, gonflés de rhétorique et d'ambition, promus aux premières places par le tumulte des événements et la force de leur caractère plutôt que de la puisance du génie, jamais, en tout cas, par les privilèges de la naissance. Aussi bien gardaient-ils dans leur haute fortune des candeurs et des puérilités qui étaient quelquefois charmantes, — tel ce goût rousseauiste de la vie simple, tel ce romanesque bourgeois où se complaisaient Robespierre chez le menuisier Duplay, Danton dans sa campagne d'Arcis-sur-Aube, Camille Desmoulins avec sa Lucile. Il arrivait aussi que leur ingénuité les rendît un peu ridicules — ils avaient une passion de rhétoriciens pour l'éloquence, les mots historiques et pompeux, les gestes théâtraux —, et surtout dangereux, quand elle les jetait sans expérience et sans maturité, au gré de leurs passions ou de

1. Hachette.
2. Réédité récemment dans la collection *Toute l'histoire* (Flammarion).

leurs systèmes, dans des aventures qui se traduisaient pa la guerre étrangère et la guerre civile.

Sur la vie intérieure de la Convention, sur l'asservisse ment des élus aux sollicitations de l'électeur, sur le rô joué par l'argent dans les intrigues, sur l'influence de femmes dans la politique — une Mme Roland avec so idéalisme inefficace, une Thérèse Cabarrus avec son gr bon cœur de femme facile —, enfin sur la vénalité de l presse révolutionnaire, Georges Izard a ouvert de curieus perspectives, et si son récit, que l'on sent écrit un peu vit n'apporte rien d'absolument neuf à l'histoire, il groupe d moins dans une synthèse brillante et vivante des trai épars qui recomposent la figure d'une époque. Un point su lequel il a très heureusement insisté, c'est l'extrême je nesse des grands acteurs de la Révolution : plusieurs, tel Saint-Just et Tallien, n'avaient pas atteint la trentain bien peu avaient dépassé trente-cinq ans. N'y avait-il don que des jeunes hommes à la Convention ? — Non, près d la moitié des conventionnels avaient entre quarante et ci quante ans. Mais pour faire une révolution, il faut y croir il faut le vouloir, et la foi, l'enthousiasme sont des vert de jeunes gens. « Si des jeunes hommes ont presque seu occupé les premières places — écrit G. Izard — et si, ma gré tant d'exécutions, la jeunesse est restée au Gouvern ment, c'est qu'elle était à cette époque une vertu politiqu indispensable. » On sent que Georges Izard, qui est un d nos plus jeunes parlementaires et qui siège dans un par révolutionnaire, n'écrit pas cette phrase sans un sentimen où l'admiration, l'envie, l'espérance peut-être se mêlen subtilement.

Et voici que nous touchons ici à ce qui fait la complexi de ce petit livre. Histoire en images, ai-je dit, oui : ma les héros de Georges Izard ont touché de trop près à grande politique, et lui-même est trop préoccupé des pr blèmes de gouvernement et de technique révolutionnai pour qu'il se soit contenté de rassembler quelques trai pittoresques et quelques faits curieux : dans « les couliss de la Convention », c'est la Révolution qu'il cherche, c'e même une philosophie de la révolution. Et ses récits so lourds de jugements historiques auxquels il convient s'arrêter.

Dans l'ensemble et bien qu'il n'ait rien fait pour

ıcher les faiblesses, les lâchetés et les cruautés, Georges ard admire l'œuvre de la Convention et justifie ses méıodes. La Terreur même lui paraît inévitable. « La crise ınglante, écrit-il, est née du patriotisme angoissé, la vicɔire nationale n'a été possible qu'à travers les excès révoıtionnaires. » C'est, sous une forme plus explicative, le ıot fameux de Clemenceau : « La Révolution est un bloc ont il ne faut rien enlever. » Est-ce bien évident ? J'avoue ue j'en doute. Même quand ils sont révolutionnaires, les ĸcès sont toujours les excès, et de ce qui sort de la mesure de la justice, comment pourrait-il advenir de l'ordre et u bien ? Certes, les grands bouleversements de l'histoire e se font pas tout seuls, et la vertu n'y peut rien sans duɛté : encore faut-il que la dureté soit juste, car la première outte d'un sang innocent qui tombe crie vengeance et ıscite les grandes colères réparatrices. Je ne pense pas, our ma part, que les excès de la Terreur aient été nécesıires au salut de la Révolution; ils en ont prolongé la péiode critique, ils ont suscité contre elle des forces qu'il a ıllu vaincre, ils ont creusé dans la nation française une ssure morale profonde.

Une volonté révolutionnaire intraitable et absolument ure, voilà ce que Georges Izard voit et admire en Robesierre. Robespierre est, selon lui, le grand homme de la évolution. Reprenant les thèses fameuses de Mathiez, il exalte aux dépens des Girondins, aux dépens surtout de anton. Le point de vue est soutenable ; en tout cas, il ffense moins la vérité de l'histoire que le point de vue ıverse, celui qui fait de Robespierre une espèce de monsre sanguinaire, voué à l'exécration de la postérité. Au ıgement impartial de l'histoire, Robespierre n'apparaît as sans mérites. Il a résisté de toutes ses forces aux Gironins quand ils voulurent lancer la France contre l'Europe, a vu le danger et l'erreur de la guerre idéologique; puis, uand on eut opté pour la guerre, il a compris les devoirs u'elle imposait à la Nation : il a eu, intransigeante et inıcte, la volonté de vaincre, en y mettant le prix qu'il falıit. Parmi tous les autres, pour qui la Révolution était une ccasion d'avancer, de s'enrichir et de jouir de la vie, il a té vraiment l'Incorruptible, il n'a pas eu d'autre passion ue la Révolution même. Les femmes, l'argent n'ont pas ompté pour lui; l'amitié non plus, et il envoyait ses amis

de la veille à l'échafaud avec un froid courage, quand l
jugeait que l'intérêt de la Révolution l'exigeait. Le po
voir, il n'en a voulu que pour faire triompher sa cause,
s'y tuait littéralement de travail. Ne se cachant poi
que sur chacun des coups portés contre ses adversaires
risquait sa tête, il préférait, comme l'écrit son apologis
« la guillotine au plus mince des abandons ».

D'accord : mais il faut dire que cet héroïsme d'un Rob
pierre est le plus faux, le plus dangereux qui soit. Rob
pierre représente exactement ce type d'hommes en qui
vertus tournent mal parce qu'elles naissent dans un clim
d'orgueil et que nul amour humain ne les attendrit. C
un de ces esprits cruellement logiciens qui ne pensent q
par abstraction, pour qui seules existent les idées, qui
voient dans les hommes que les signes d'une équation
les pions d'un jeu, et qui calculent et qui jouent sans
mais mesurer les conséquences de ce qu'ils font sur
corps et sur les âmes. Ils parlent volontiers de justice, ma
leur justice est abstraite, elle ne tient pas compte de
condition humaine, elle ne se corrige pas elle-même par
charité, et elle sème les crimes fanatiques. Ils s'attendr
sent sur l'humanité future, mais ils ne voient pas l
hommes vivants qui les entourent, et au besoin ils les sac
fieraient volontiers à leur idole abstraite. Oui, le vice d'u
Robespierre avec toute sa vertu, son désintéressement, s
courage, c'est qu'il n'est pas humain : il n'en est pas
pire. J'aime mieux le gros Danton, avec son amour de l'a
gent, sa paresse, ses amitiés équivoques, ses cruautés inte
mittentes. Avec lui, on peut espérer un bon mouvemen
une rémission, une réaction de bon sens : avec Robespierr
non; il faut aller jusqu'à la dernière des conséquences
système, même s'il violente les lois de la vie, même si l'e
périence le condamne, même si tout un peuple crie de sou
france et de colère. Les hommes qui ont renversé Robe
pierre, un Tallien, un Barère, ne le valaient pas moral
ment : sur ce point G. Izard a raison. Mais qu'est-ce q
cela prouve, sinon qu'à un certain point d'inhumanité, s
fût-on porté avec les meilleures intentions du monde, to
espoir est perdu d'éviter une chute que l'audace des ave
turiers ne risque rien à provoquer, puisque la conscien
des honnêtes gens la souhaite ?

P.-H. SIMON.

LIVRES

Précurseurs de Lénine, par MAURICE PALÉOLOGUE (Éditions Blon, Paris).

Depuis Pierre le Grand jusqu'à Nicolas II, vainement chercherait-on, dans la longue suite des Romanoff, une figure de souverain qui ne fût de quelque façon coupable de naïveté, de maladresse ou de faiblesse, ce qui n'est pas pardonnable chez les détenteurs du pouvoir suprême. — Les autres (et ce furent les plus nombreux) ont été de vulgaires jouisseurs ou des monstres, que leur peuple, du reste, n'a jamais fait que craindre, — et qu'il a « supprimés » toutes les fois que les circonstances le lui permirent.

Ni Pierre le Grand, ni la Grande Catherine ne méritent l'épithète de « despotes éclairés » que leur prodigua l'enthousiasme intéressé des philosophes du temps, et notamment de Voltaire. Avec des côtés d'hommes de génie, Pierre n'en fut pas moins un tyran asiatique. Le terrorisme fut toujours pour lui le premier des moyens de gouvernement, et c'est ainsi qu'il alla sur de simples soupçons de complot contre sa couronne, jusqu'à assassiner son propre fils, le tzarewitch Alexis, après l'avoir retenu prisonnier, de longs mois durant, dans la sinistre forteresse des Saints-Pierre-et-Paul. Quant à Catherine II, moins foncièrement cruelle, elle a tout de même à son passif quelques crimes de taille : l'étranglement d'Ivan VI, par exemple, ou encore l'atroce supplice de la princesse Tarakanow, qu'elle laissa engloutir par les eaux de la Néva pour lui enlever définitivement toute envie de prétendre à la couronne.

Alexandre II est sans doute la plus belle figure de toute la dynastie des Romanoff, — mais cependant, de lui aussi, la gloire ne fut pas sans ombre. Il s'attacha courageusement à l'idée de réformes politico-sociales, et, notamment, il abolit le servage. Malheureusement, faute d'avoir suffisamment préparé le terrain, il aboutit au résultat contraire à celui qu'il escomptait. Les moujicks, loin de lui savoir gré de son geste, affectèrent de croire qu'il les avait sciemment dupés, et, un peu partout, des révoltes éclatèrent. Par ailleurs, la favorite du souverain était impopulaire et on lui attribuait, à tort ou à raison, quelques-uns des humiliants échecs subis par la politique extérieure de l'Empereur, alors qu'elle semble au contraire avoir plutôt travaillé à les éviter. — L'annonce qu'Alexandre, devenu veuf, a épousé secrètement cette femme, et qu'il va la faire couronner impératrice, porte l'exaspération populaire à son comble. Plusieurs attentats contre la vie du souverain avaient

échoué, mais un nouveau est préparé pour le 13 mars 1881, et av un tel luxe de précautions que, cette fois, il réussira. Le « tzar lib rateur », comme le tyran Paul Ier, tombera donc sous les coups d ses sujets; mais, cette fois (douloureux paradoxe!), le complot a é ourdi par des gens appartenant aux classes populaires : sinistre pr sage des drames de l'avenir, et spécialement de celui de juillet 191

Alexandre III, fils et successeur d'Alexandre II, devra tout nat rellement commencer son règne par des mesures de rigueur : faut défendre le tzarisme menacé! Il le défendra d'ailleurs mal laissera la couronne en pleine agitation « nihiliste » à son jeune Nicolas II, qui a hérité de quelques-unes de ses vertus d'hom privé, mais qui, plus encore que lui, subira les influences d'un c servatisme inintelligent et désuet. Le règne de Nicolas II apparti à l'histoire d'hier : on sait l'atroce tragédie qui le termina il tout juste vingt ans. Après le pitoyable épisode de la dictature rensky, ce fut l'avènement de Lénine, — que pouvaient aiséme présager tous ceux qui avaient su comprendre et méditer l'histo des Romanoff.

Lénine, au dire de M. Paléologue, a repris dans une large mesu le programme et les méthodes de gouvernement de Pierre le Gra cependant que Staline, son successeur, évoquerait plutôt le sou nir d'Ivan le Terrible.

E. D.

Eugène Pépin, **Le Panaméricanisme** (Collec. Armand Coli

« Le panaméricanisme est un vaste mouvement de solidarité dé cratique continentale qui tend vers une union de toutes les Ré bliques américaines, sur un pied d'égalité juridique parfaite et complète indépendance, en vue d'assurer et de maintenir la pa sur le continent, en même temps que de faciliter et de développ entre elles des relations de tous ordres. » La définition, un peu lo gue et dispersive, est nécessitée par le caractère complexe et variations historiques de l'idée de panaméricanisme. L'auteur, a cien jurisconsulte des Affaires étrangères et chargé de mission a conférences panaméricaines, donne un tableau, excellent et cla des divers aspects de cette notion, à la fois juridique, historiqu géographique, culturelle.

Marcel Clerget, **La Turquie, passé et présent** (Collec. A mand Colin).

Bon exposé d'ensemble, qui, après une introduction géograp que et historique, présente le détail de la réforme kémaliste, da ses domaines variés. M. Clerget a séjourné et enseigné toute u décade dans le Proche-Orient. Son livre, intéressant autant q documenté, forme une mise au point fort utile.

LES LETTRES ET LES ARTS

I. GILLET. *Heures de Mirande d'Alain-Fournier.*

Mirande... Dans le train qui l'amenait au début d'avril vers la bourgade où il devait terminer son service, le sous-lieutenant Henri Fournier s'était efforcé, passé Auch, de découvrir, au-delà des vallons et des coteaux où le convoi se faufilait par de longues rampes, les Pyrénées qu'il savait proches. Et tout d'un coup, il les avait aperçues, *très loin dans la buée blanche, mais visibles à cause de l'éclat plus blanc de la neige*. Il les avait revus, *les grands pics cassés*, au sortir de la gare. Mais sitôt quittée la station basse et sa cour où, d'un sabot au bruit monotone, s'impatientait un cheval d'omnibus, ce n'avait plus été que la paix d'une bastide gasconne aux rues campagnardes toutes droites, bordées de maisons mal crépies à volets gris bleu, aux toits plats de tuiles roses...

CHRONIQUES

rnst Barlach, par W. WEIDLÉ.

HRONIQUE ARTISTIQUE : *Georges Braque — L'Art sacré au Pavillon de Marsan — La bataille des vitraux de Notre-Dame*, par P. VILLOTEAU.

HÉATRE : *Dulcinée*, de G. Baty, par H. GOUHIER.

Heures de Mirande [1]
d'Alain-Fournier

« ... notre mal qui est l'attente du jou

ALAIN-FOURNIER.

I

Et maintenant, autour de sa solitude, le décor ava une fois de plus, changé. De la chambre du médi cre appartement où il logeait, si triste qu'il avait d mandé à un autre sous-lieutenant de la partager av lui, on voyait, au premier plan, un prunier bas to fleuri ; derrière, d'autres pruniers, des pêchers, d pommiers dans des enclos, et, tout proches, les fe lages lourds du jardin de l'hospice. Au-delà c'étaie encore d'autres jardins aux verts infiniment différen des maisons basses au toit de tuiles d'un rouge éte et, plus loin, la route de Tarbes où passaient parf *des bœufs aux pattes obliques, étayés l'un contre l'a tre,* tirant au pas, dans de grandes charrettes, des milles de paysans. A l'horizon une ligne douce m un peu chétive de collines que seul un if noir venait b ser. Grand calme de Géorgiques : cette minuscule so préfecture méridionale au nom sonore comme un ta bourin est presque aussi silencieuse que La Chapel Et seuls les pas plus nombreux sur la route et les ph ses plus lentes des promeneuses y révèlent les apr midi dominicaux.

Mirande... Dans le train qui l'amenait au début d

1. Cf. n^{os} de *La Vie Intellectuelle* du 25 juillet 1934 et 10 janvier 1936.

ril vers la bourgade où il devait terminer son service, e sous-lieutenant Henri Fournier s'était efforcé, passé Auch, de découvrir, au-delà des vallons et des coteaux où le convoi se faufilait par de longues rampes, les Pyrénées qu'il savait proches. Et tout d'un coup, il les avait aperçues, *très loin dans la buée blanche, mais visibles à cause de l'éclat plus blanc de la neige.* Il les avait revus *les grands pics cassés,* au sortir de la gare. Mais sitôt quittée la station basse et sa cour où, d'un sabot au bruit monotone, s'impatientait un cheval d'omnibus, ce n'avait plus été que la paix d'une bastide gasconne aux rues campagnardes toutes droites, bordées de maisons mal crépies à volets gris bleu, aux toits plats de tuiles roses. Elles couraient toutes, ces rues, ou presque, à une place carrée où un kiosque laissait prévoir des musiques du dimanche, où des arcades trapues formaient un cloître tranquille et frais. Seul un beau clocher fortifié, en briques, à triple rang de fenêtres et qui enjambait la rue de son arcade gothique à double étage, rappelait qu'en des temps très anciens on avait fait là de l'histoire. Mais maintenant il n'y avait plus qu'une toute petite ville de garnison sans distraction aucune et dont les officiers — surtout les célibataires — avaient grand'hâte de partir.

❧

La caserne, abandonnée aujourd'hui, s'élève à gauche de la route de Tarbes, non loin de l'endroit où elle s'amorce sur le Tour de Ville. La première fois qu'il y était entré, il avait ressenti une joie puérile à voir les grands sergents méridionaux, devant ses galons tout neufs, *ramener le pied gauche à côté du droit et mettre les mains dans le rang.* Mais, s'il était maintenant délivré de toutes les fatigues, de toutes les absurdités qui font le lot du simple soldat, la vie militaire le faisait encore souffrir sans qu'il pût cette fois formuler de griefs très précis. Pourtant il avait été accueilli avec

cordialité et simplicité par les officiers d'active. Il ét même tombé, — c'était sa propre expression, — da la compagnie rêvée. Au mess, ses commensaux le d trayaient parfois par leur gaîté de collégiens. Ma plus souvent, il étouffait au contact de leur *vulgar incurable et satisfaite*, de leur vie *la plus morose et plus inutile qui soit.* Il lui arrivait même de les h quand il les voyait devant leurs hommes, si convainc de la supériorité évidente que leur donnait leur gra si pleins de morgue et d'insensibilité, si prompts à venter des humiliations, des supplices mesquins qu trouvaient normal — hiérarchiquement normal — faire subir à leurs inférieurs. Mentalité de faibles veulent jouer aux forts. Lui ne se reconnaît pas ceux-là : *il y a des choses que je ne ferai jamais a hommes, qu'ils ne subiront pas sous mon comman ment...* Il saura d'ailleurs découvrir derrière l'attitu uniforme d'esclaves dociles raidis dans le même gar à-vous, à chaque homme une figure personnelle étran ment vivante et toute animée de la *mystérieuse palpi tion intérieure*; et, un jour, dans une revue, quand fixera leurs visages, il aura l'impression, *en suivant regard la chair inégale et creusée, de façonner avec main, dans la terre ou dans l'air informe, une âme a son nom.*

Vie morne d'une garnison de petite ville assoupie soleil de Gascogne : *départs de grand matin, quelq fois dans la nuit, manœuvres lentes dans d'immen paysages verts ; retours en fanfare et le reste du j l'envie de dormir comme un poids sur le cœur.* Peu point de distractions, à part le passage d'un théâ forain qui annonce le *Barbier de Séville* et le tennis tous les soirs, la haute société mirandaise potine flirte sans un regard pour la montagne, *blanche ou r suivant le ciel,* et qui, vue du court, semble *émer*

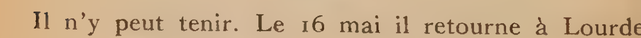
d'un gouffre immense dont la ligne d'horizon serait un bord. La montagne !... Il la sent trop près de lui pour résister à son attirance. Dix jours après son arrivée, le jour de Pâques, avec deux amis, il part pour Tarbes, s'y arrête quelques instants pour revoir un ancien condisciple de Lakanal, puis gagne Pau, où il est accueilli par un autre camarade de Khâgne qui le reçoit chez son oncle, un métallurgiste mélomane qui a dix filles, *belles, surtout les plus petites : hautes lèvres et bonnes figures.* Mais surtout le retinrent *les délicieux gestes contenus, les sourires arrêtés de celle qui était la plus grande à la table des enfants toute traversée d'éclats de rire.* Soirée calme et lumineuse. La fin de l'après-midi lui avait apporté pourtant une douleur subtile à contempler la longue terrasse où *les plus riches, silencieusement, venaient goûter la beauté du monde,* et, au bas de la terrasse, *ces pelouses où des jeunes filles élégantes jouaient au tennis avec de fins jeunes gens.* Et c'était là sans doute le très vieil émoi qui était le sien depuis les années d'enfance, à chaque fois que se révélait à lui, comme en un rêve inaccessible, un cadre d'élégance harmonieuse où, semblait-il, les âmes délivrées des pesantes servitudes matérielles ne pouvaient être que pures et belles. Mais c'était aussi la peine de se sentir si petitement de passage, accoudé à cette terrasse où, par des soirs semblables, étaient venues s'accouder aussi, silencieuses et nostalgiques, des femmes qui se demandaient *pourquoi parmi tant de bonheur leurs âmes étaient si lourdes à porter.* Et il avait alors souffert, durement, de *tous les parfums perdus.*

Après Pau Laruns, puis, à pied, Eaux-Bonnes. Il aima la grande tristesse de la montagne avec *ses énormes mamelons couverts d'herbes grises,* où les gigantesques roches ressemblent à des cailloux; tout en bas du ravin, le gave qui roulait, blanc et vert, lui donna

une joie secrète qui s'accrut encore quand au pied c la grande cascade d'Eaux-Bonnes il s'amusa à recevo au visage le blanc nuage humide qui montait vers l pendant qu'il regardait le bouillonnement éperdu d eaux. Mais l'émotion la plus profonde du voyage l'avait ressentie en passant à Lourdes, à voir, à droit au peu au-dessous de la basilique, l'entrée sombre de grotte miraculeuse et la foule humaine amassée là d vant un grand feu de cierges qui brûlait.



Elle revint plus tard, cette émotion, et provoquée p ce qu'il appelait alors un mauvais livre, *un livre de fa seur, sans forme, sans valeur* : « *Les Foules de Lou des* » de Huysmans. Dans la matinée il était rever paisiblement de l'exercice et, assis près de la fenêtre, avait ouvert avec indifférence le volume. Ce fut alors u trouble inattendu, irrésistible, inexplicable, comme si cœur, soudain, s'était douloureusement gonflé et q derrière lui, pendant qu'il lisait, quelqu'un lui eût po la main sur l'épaule comme autrefois aux soirées d'Ép neuil. Cette émotion qu'il sent sourdre en lui-même av tant de douceur et de chagrin, elle lui apparaît telleme gratuite, tellement donnée que, d'instinct, il trouve nom qui lui est propre : *il n'y a pas de mots pour c larmes; sans doute est-ce là ce que les chrétiens appelle la grâce.* Mais que cette heure reste secrète : elle est tr grave et peut mener trop loin. Seuls Rivière et le petit B les deux amis du temps de Lakanal, sauront ce que fure cette fièvre et ce silence et *ces délices terribles qui in tent l'âme à se défaire* sans qu'elle sache bien enco si cet anéantissement est une simple tentation de lass tude ou la promesse adorable de quelque vertigine réveil.



Il n'y peut tenir. Le 16 mai il retourne à Lourde

arrive de Tarbes à bicyclette, et, vite, il traverse la lle immonde qui l'écœure moins qu'il ne le pensait, r il attendait plus hideux encore. Il monte à la Basique et, d'une balustrade, il regarde la foule immense ii prie, en bas devant la grotte et devant les piscines. 'est à nouveau, en lui, la même émotion immense et ns nom devant la confiance désespérée de tous ceux ii sont là : *il y a là l'enfant hydrocéphale dans les bras sa mère; la femme dont le visage n'est plus qu'une aie rouge; tous les êtres noués, affreusement pâles ns les petites voitures; ceux aussi que la graisse, à rce d'immobilité, a déformés; et cette petite fille, 'une sœur retient et qui pousse toutes les minutes, cri d'idiote. Ils se sont raccrochés là, en cet endroit Elle est apparue, et c'est un effort de foi si désesré, un tel désir, une telle confiance que presque ils touchent, qu'ils vont la toucher, qu'un miracle va ire éclater sa présence...*

Devant la grotte, à côté des voitures de paralytiques, milieu de la foule malade *dont s'exhalait une odeur ide de harengs,* un dégoût d'abord le prend. Mais il it un enfant couché prendre le gobelet d'eau froide ec tant de simplicité et de foi qu'il ressent à nouveau même douloureux trouble. Et il but, lui aussi, aux belets de la fontaine et *l'eau était froide et bonne; iis quel était ce goût que j'aurais voulu y trouver et e je n'ai pas encore senti?* Pourtant il la sentait ésente celle qu'il appelle *la jeune reine terrible;* et ns doute elle avait dit un jour : « Pénitence. » Pénice; mais aussi : « *Tout ce qui est venu vers moi a purifié.* » Cependant, après avoir beaucoup hésité, n'osa pas lui demander la seule chose qu'il jugeait core pour lui essentielle, ce miracle de lui rendre ı amour ou seulement de *La revoir une fois, de regar- ce visage très pur, d'appuyer un instant contre ces eveux blonds sa tête douloureuse.*

Pourtant, tenace, comme s'il avait peur d'être vain par des tentations plus fortes, s'affirme, à mesure q l'été monte, le souvenir précis de l'amour d'autrefo Souvenir jamais étouffé malgré *la fatigue, l'empris nement* de ces vingt mois de vie militaire et plus et plus douloureux encore à l'approche du jour an versaire redouté. La veille de l'Ascension il manœuvr avec sa troupe, sur les coteaux, dans les trèfles rose soudain il est *devenu étranger à tout ce qui n'était elle* et pour la première fois depuis longtemps *il l'a gardée si fixement qu'un instant il a pensé ne p pouvoir faire un pas.* Le lendemain le soleil, dès l' rore, est entré dans l'appartement, comme un appel joie, par toutes les fenêtres; mais il le passe à desse le beau jour, dans la solitude de sa chambre à lut avec fièvre contre l'infernale douleur. Dans la pe ville sonnait la grand'messe, et chaque coup de cloc venait réveiller son amertume pareille à celle du jc où, à Épineuil, il n'avait pas pu aller à une messe première communion parce que ses souliers ne étaient trop petits.

Mais aujourd'hui rien ne l'empêchait d'aller rejo dre la foule en fête, rien que de petites raisons puéri auxquelles il ne croyait guère... rien que cette peur chaque fois renaissait en lui, à chaque tentation de cat licisme, d'avoir à se détacher, pour naître à la vie n velle, de son grand amour *qui désespérément le récla et dont toutes les routes de la terre le séparent. Si puis entrer tout entier dans le catholicisme, je suis ce moment catholique...* C'est toujours le débat de j vier 1907 dans la chambre rouge de La Chapelle. C' toujours la même angoisse, mais combien plus dépouill plus solitaire; et s'il lui attribue encore, par scrupu une origine en partie d'ordre littéraire — la lect récente de l'*Idiot* de Dostoïevsky — nous ne pouv

naintenant plus croire qu'une émotion d'un tel ordre, elle seule et si profonde fût-elle, eût pu le laisser ainsi *vec ce poids du monde entier sur le cœur et ce désir du ays profond, par instants entrevu,* où les âmes délirées *se reconnaissent et se parlent.*

Mais ce qui domine avant tout en lui, en ces jours e mai 1909, c'est *la fatigue et l'impuissance à porter, supporter le monde.* Rien de pareil aux découragements d'autrefois, si provisoires et si lumineux quand nême. *Autrefois il n'était pas un poids que je ne puisse oulever, pas un paysage que je ne pusse transfigurer... Iais à présent je suis las et hanté par la crainte de voir nir ma jeunesse. Je ne m'éparpille plus. Je suis devant monde comme quelqu'un qui fait son choix avant de en aller.* Ce choix, si douloureux le jour de l'Ascenon, d'autres jours il apparaît si clair, si facile. Un soir s'endort sur ces paroles de Claudel :

« *Et il en est qui, après beaucoup de labeurs, à cette eure qui est entre le soleil et la lune, atteignent le raaîchissement.*

« *Mais ceux-ci ont été choisis entre dix mille et dix illiers de mille...* »

Au matin, quand il ouvrit sa fenêtre, il vit une camagne toute bleue, de ce bleu aquitain d'une matérialité directe et pourtant tout plein de la présence de l'Esit, ce bleu qui semble exclure toute conception de l'érnité, où la chair ne serait pas elle aussi présente resiscitée avec sa compagne l'âme dans la lumière. Mais où *le monde au soleil levant est comme un hymne* qui font désirer la mort comme une chaleur qui seit bleue. Devant la terrible et sereine assurance de ciel, il comprit qu'il n'est de choix que définitif et que le jour où il ferait le dernier pas, il entrerait dans s Ordres et serait missionnaire. Mais il était assez yal envers lui-même pour savoir que ce pas il ne le

ferait pas encore, trop attaché qu'il était à retrouver l *visage terrestre* de son vieil amour... Oui, parfois, dan cette *solitude propre aux grands recueillements*, il a p s'appliquer à croire qu'il vivait déjà, dans sa chambr solitaire, la vie d'un religieux et qu'il n'avait qu' attendre un peu encore pour que reprenne la *convers tion très douce* de l'enfant sage *avec l'être le plus p* et pour sentir à nouveau comme autrefois le visage c cet être penché en souriant sur son visage. Mais com ment oublier qu'il n'est plus maintenant un enfan qu'il est *plus impur que la terre* et que son âme n'e pas encore, pourtant, assez douloureuse pour attein Dieu. Non, ce ciel trop égal en sa beauté souverai n'apporte pas la sécurité, mais bien plutôt l'angois au voyageur auquel la route a fait le corps lourd lourde l'âme, trop lourds pour pouvoir accéder sa regret et sans honte aux paradis enfin entr'ouverts. n'est plus de départ facile à l'âme qui ne s'est pas ga dée intacte de la terre, fût-ce des plus purs objets c celle-ci. Maintenant, pour partir, il faut qu'il y ait d chirement. *Le temps de la passion est venu. Il ne s' git plus de suivre d'un regard émerveillé les copea du menuisier. L'homme, comme sur une croix, sul sa tension, son extension extrême dans tous les sen C'est seulement à l'heure de la sueur de sang que l'âr a pu se faire entendre et que le Christ a obtenu r ponse...*

Henri Fournier n'aura plus longtemps à attendr encore cinq ans de silence et la réponse sera venue.

II

Ces souvenirs qui se réveillent du grand amour pass ces angoisses religieuses qui viennent s'installer seuil de l'âme vont-ils faire disparaître chez Alain-Fou nier le souci du beau livre, du livre unique à faire ? (

s'en étonnerait. Le 2 mai il informe Rivière qu'il s'est mis à de nouveaux chapitres et qu'il s'acharne surtout sur un qui lui plaît. Ce chapitre il l'appelle provisoirement : *le Voyage entre les Aulnes ou la Maison Verte.* Titres venus tout droit du grenier d'Épineuil et qui nous font regretter de n'avoir pu retrouver le fragment ainsi nommé. Mais quelques lignes nous sont parvenues d'un autre : *le Dîner du Printemps,* esquissé en mai et qui ne trouva pas place dans le livre terminé. Dans une vaste salle à manger aux fenêtres grandes ouvertes sur un soir de printemps — et par ces fenêtres entrent les feuilles vertes des treilles —, c'est l'heure *avant qu'on allume les candélabres.* Une à une, avec lenteur, arrivent des jeunes filles, des grandes fillettes plutôt. *Elles sortent de sous les feuillages qui assombrissent la porte; elles montent les trois marches sablonneuses de la porte autrefois condamnée ; elles entrent en saluant sans rien dire. Ce sont les compagnes d'Anne-Marie : je les connais... Celle qui est au piano dans le salon rouge, c'est la pensionnaire au sarrau noir, la fille aux tulipes... Elles me portent de leurs mains brûlantes, avec de doux gestes solennels, l'eau glacée... C'est Flavie qui place, qui distribue à chacun son rôle, qui partage le bonheur, et quand nous ne savons plus ce qu'il faut faire nous nous tournons vers elle...* Oui, c'est bien encore là le monde d'Épineuil, le salon rouge, *les merveilleuses petites filles,* et, dans la salle d'école, à la saison *où l'immense jardin blanc de printemps et déjà tout étouffé de feuilles comme en été* touche de ses branches les grandes baies vitrées, l'enfant qui songe à *organiser le bonheur.* Mais l'enfant devenu homme et qui a connu des douleurs d'homme peut-il garder maintenant encore la même foi en la possibilité directe d'une telle halte fraîche, et comment se défendrait-il d'écrire qu'*à ce déjeuner de onze heures les convives qui, avec des taches de soleil sur les cheveux, se passent dans l'ombre des plats de feuilles, font gravement les gestes illusoires d'un bonheur inventé.*

Ces mots : illusoires, inventé, il les a écrits. Y croi il? N'est-elle pas toujours vivante en lui cette certitu qu'à force de croire à la réalité du bonheur, il se tro vera brusquement en face de son visage et qu'à for d'imaginer chaque jour *l'apparition ineffable,* il viend une heure où, simplement, elle sera là? Cette atten fidèle et sûre comme un devoir et qui sait que malg les désolations de la solitude elle aura un jour sa récon pense avec la venue de *la grande chose très pure,* de femme au geste *inexplicable et souverain,* c'est le thèn du fragment en prose que Jacques Rivière nous a co servé dans *Miracles* sous le titre de : *Dans le tout p tit jardin en pente,* et qui devait faire partie du Pa sans nom. On y retrouve le même rythme d'incant tion poétique que dans *le Corps de la Femme,* rythn essentiellement musical qui parfois traîne un peu des ondulations trop riches en détours, mais parfo aussi s'arrête en un accord simple et grave ennobli p un mot familier. — Phrases encore trop lourdes d' pithètes et qui tâtonnent encore, semble-t-il, en le vocabulaire comme en leur déroulement parce que le auteur, entre toutes les émotions défaillantes qu'il voulu y traduire n'a pas voulu choisir, toutes lui aya paru d'importance égale; aussi, trop nombreuses, masquent-elles les unes les autres. Pourtant Alain-Fou nier n'écrivait-il pas à cette époque à Rivière : *c'e ainsi que mon art s'efforce en ce moment vers le pa sage essentiel. Je choisis entre les instants ceux q sont marqués de la grâce.* L'inconvénient (littérair c'est que, pour une âme aussi riche, il est bien pe d'instants non marqués par la grâce. — *Sentir pl que juste c'est sentir trop*[2]. — Le plus grand obstac qu'Alain-Fournier va rencontrer sur sa route d'écriva c'est précisément ce don qu'il a reçu de *ne sentir d*

2. Claude Aveline, préface aux *Lettres au petit B.*

hoses que la fleur et cette surabondance d'impressions xquises qu'il voudrait garder toutes pour les offrir en erbe au lecteur. Il lui faudra encore le dur dépouillenent de plusieurs années de vie humaine pour qu'il disingue les vrais instants marqués par la grâce, pour u'il arrive à la simplicité de *ce style de saint Matthieu* ont il dira bientôt qu'il ne veut pas d'autre idéal. Alors eulement, sans peine, se fera le livre qu'à Mirande il e contente surtout d'imaginer.

... D'imaginer... *comme la plus merveilleuse petite istoire qui ait jamais excité les enfants sages et serets*. Mais pas seulement comme une merveilleuse hisoire. — Ce livre, il le veut, décrira *tous les visages de on âme*. Or, si l'un de ces visages est tourné confiant ers la pureté sereine des jours d'enfance, un autre, de oute son angoisse, cherche *la clé de ces évasions vers es pays désirés*. — Et cette évasion, la vie terrestre, l le sait, ne la lui donnera pas. — *Je cherche la clé de es évasions vers les pays désirés et c'est peut-être la nort après tout*. — Aussi ceux qui liront *la merveileuse petite histoire* y sentiront-ils parfois *un effroi omme de la mort, un calme et un silence épouvantable omme l'homme abandonné soudain de son corps au ord du Monde mystérieux.*

Plus par acquit de conscience que par espoir d'être eçu, il s'était présenté à la fin de juin à l'examen de la icence d'anglais. La nouvelle de son échec lui parvint Mirande au retour de brèves manœuvres dans le Gers à Endoufielle sur les bords de la Save, à Aurimont ans la vallée de la Gimone, et à Auterive au bord du Gers) au cours desquelles sa pitié s'était plus que janais penchée sur *la débâcle, le désarroi* des hommes *nouillés et suants au terme de l'étape*, ces hommes qui attendaient, le soir, pour juger de leurs différends, our dire la parole attendue, comme *le maître en qui*

l'on a recours et comme celui qui sait tout. — M
combien plus forte encore l'émotion ressentie, qua
logé chez de pauvres gens (et c'était *une maison*
fouie dans les arbres et les herbes de la vallée), il
hanté tout le jour par la présence d'un petit enfant
deux mois qui dormait, sa main sur la bouche.

Fin de juillet terriblement chaude. — *Obscur,*
puissant, alourdi, il sent la nostalgie religieuse rena
en lui *jusqu'à la frénésie.* Il se rend à Auch pour ac
ter un évangile. Mais les libraires ne vendent que
Bluets du Chrétien et des saynètes pour le catéchis
de persévérance. En désespoir de cause il va deman
la Bible à son voisin, l'aumônier de l'Hospice. Il
trouve en compagnie du curé de Miramont. *Entre*
deux belles figures de vieillards, entre ces sages p
d'hommes, il était, dit-il, *comme un enfant revenu d*
la maison de son père encore tout ébloui du lo
voyage. Il repartit chargé de livres, et chaque s
maintenant il lisait l'Évangile ou bien les Épîtres ou
Psaumes ou les Actes ou les premiers livres de la
ble. L'Évangile selon saint Jean *le tortura* toute
nuit, parce qu'il y aima un Christ qui *comprend a*
douleur que ce qu'il avait à exprimer est devenu in
primable, un Christ qui a dit : *vous jugez selon*
chair; pour moi je ne juge personne; un Christ dont
gestes plus beaux encore que les paroles en leur glo
et leur simplicité infinies lui firent monter aux yeux
larmes. Mais il y regretta de ne pas y avoir trouvé
gloire de Marie et aussi, — alors qu'il désirait gr
dement *le commerce de ses anges* —, de les avoir
seulement désignés comme des hommes vêtus de bla

Pourtant il ne s'agit toujours pas à proprement pa
de conversion. — Cette émotion religieuse si peu conv
tionnelle, si dépouillée déjà presque totalement de li
rature, reste seulement une émotion qui ne se traduit

encore en actes décisifs. *Et pourtant je suis toujours comme le damné torturé qui répond : « Je ne veux pas ! »*

Phrase encore trop baudelairienne. Et, pour nous éclairer mieux sur la valeur exacte de cette nostalgie et de cette angoisse, nous préférons relire, dans le silence, cet extraordinaire épisode de l'*Homme sur la Tour* qu'il se proposait d'écrire et qu'il résumait à Rivière en des termes dont la perfection tranquille décourage tout commentaire. Semblable à *l'adolescent de la nuit, au veilleur aux colombes,* Alain-Fournier, dans sa solitude de Mirande, a senti *monter vers lui le paysage inconnu;* comme lui il a vu *fulgurer jusqu'à l'horizon la vie de la joie inconnue.* Mais, comme lui aussi, il a compris qu'il n'était pas de ceux appelés à connaître sans déchirement et sans fièvre le *triomphe mystérieux dans le pays qui était comme l'expansion de leur cœur...* et qu'il lui faudrait, comme l'Homme sur la Tour, mourir pour que la *joie qui n'est pas de ce monde, et qui pourtant est là, ouvre sa porte* et *vienne se percher,* enfin, *contre son cœur.*

III

Comme si l'Université eût réservé aux deux amis un sort parallèle, l'échec de Jacques Rivière à l'agrégation de philosophie suivit celui d'Alain-Fournier à la licence. Si le premier en ressentit un vif désespoir, le second en fut révolté. Ils étaient encore à l'âge où, si l'on dénigre les examens, on croit quand même qu'ils consacrent une valeur humaine (alors qu'ils ne peuvent — et peut-être qu'ils ne doivent — trier que de bons écoliers). Le mariage prévu ne fut pas cependant retardé, Jacques Rivière ayant eu l'assurance qu'il obtiendrait à la rentrée scolaire une place de professeur à Stanislas. Le 31 août, Isabelle Fournier devint Isabelle Rivière, et le jeune ménage partit aussitôt pour un

bref voyage de noces à Lacanau. Ce bonheur enfin r lisé et qui le touche de si près ne peut manquer d'ém voir Henri. *Comme cela va être extraordinaire, amus et émouvant qu'ils habitent ainsi avec nous! Je me r pelle ces deux enfants trop sages que nous étions, n enfermant pour lire et imaginant un compagnon de jeux silencieux: ce compagnon est enfin venu et, com autrefois dans le cabinet aux archives, notre bonh sera d'être enfermé avec lui et de lire.* On le voit : c surtout l'enfant d'Épineuil qui, en lui, s'ém L'homme s'inquiète. Pourra-t-il, comme autrefois, c tinuer à tout confier aux *deux enfants mariés?* C prendront-ils encore qu'on soit malheureux et qu cherche encore?... Qu'on cherche encore. Ne sait-il l'inutilité de cette recherche? Certes, depuis l'avent du Cours-la-Reine il a connu des jeunes filles et femmes. Mais certaines ont seulement *soupçonné l' pace d'un éclair ce qu'il leur offrait et qu'elles ava peur de prendre*; et certaines *ont compris ce qu'il l demandait, mais n'ont pas su comment le lui donner.* il y a eu aussi *les plus terribles et les plus tristes, ce qui n'ont pas compris.* A Mirande même, est-elle lointaine l'apparition dans sa vie de celle *dont le l sourire d'abord écartait le coin des lèvres, puis s'é nouissait comme un baiser, celle qui marchait une m sur la hanche et par instants renversait la tête en rière?* Il l'avait rencontrée avec sa sœur aînée sur banc de jardin public, et comme il parlait plus dou ment à l'aînée parce que la plus petite l'attirait dav tage, *celle-ci, qui ne disait rien, est partie pour rent chez elle, elle a fait ses paquets et l'on n'a pas su,* jours, *ce qu'elle était devenue*[3].

Mais la plus aimée, la seule aimée, c'est toujours même, l'impossible; celle que jamais il ne pourrait

3. C'est par erreur que dans mes *Adolescences d'Alain-Four* (nº de *La Vie Intellectuelle* du 10 janvier 1936) j'avais situé épisode à Bourges, en 1903. Qu'on veuille bien m'excuser.

er contre son cœur, celle dont le souvenir le hantait omme *d'une chose infiniment désolée* et perdue, il y vait deux ans déjà, sur cette même plage longue et rise de Lacanau où le couple fraternel commençait naintenant sa vie, et où lui n'avait su trouver que *le able, le vent amer et la buée blanche qu'il soulevait au out de l'horizon.*

Et puis, la jeune fille du Cours-la-Reine, eût-il pu nême la rejoindre et la retrouver pareille, que cette résence et cet amour n'auraient pu lui donner la paix. 'amour le plus unique, la femme la plus cherchée, ue peuvent-ils apporter de plus qu'une joie humaine, u'un bonheur humain ? Plus que jamais en ces heures e Mirande, Alain-Fournier sait qu'il ne peut se satisaire de ce bonheur, de cette joie. Et je ne crois pas u'on puisse trouver identification plus complète du ourment terrible de Meaulnes et de celui de son créaeur ailleurs que dans ce passage d'une lettre de celui à sa mère le 3 septembre de cette année-là, car, près avoir parlé de *la monstruosité du bonheur,* il y crivait : *Sans doute, moi, je ne connaîtrai jamais cette upeur, cet apaisement, ce sommeil dans la maison du onheur. Il y a en moi trop d'orgueil, d'insatisfaction ue rien ne peut réduire, et peut-être que mon âme tient op de place pour jamais endurer auprès d'elle une ompagne.*

Et lui qui deux mois à peine auparavant écrivait sur s femmes ces lignes ferventes où il comparait leur ne à *une vallée illimitée qui s'ouvre : un geste de ras, un regard, une inflexion de voix me donnent le ertige d'y entrer. C'est une révélation, une commuion, un départ. J'ai senti cela auprès des moins vereuses et des plus impures. Elles m'ont donné plus umblement, mais mystérieusement comme les autres, nostalgie de ces grands pays inconnus qui ont la rme de leur âme et vers où les ramènent le sommeil la mort,* voici qu'il doute de pouvoir jamais se doner une compagne sur la route qu'il a choisie : mais y

aura-t-il jamais une âme de femme pour se risquer voyage? Saura-t-elle se détacher d'un coup et pa pour le terrible voyage inconnu?

IV

Du mercredi 8 au mardi 21 septembre le sous-lie nant Henri Fournier participe avec son régiment manœuvres de 17e corps d'armée. Il cantonna dans bourgs de Gascogne, à Laurac, à Sabouères, et jour il dormit dans une chambre de ferme où il lut une image pieuse accrochée au mur cette phrase il devait faire plus tard l'épigraphe de *Colombe B chet* : « *Je cherche un cœur pur pour y prendre repos.* » Au retour, dans le calme appartement d route de Tarbes, où pénétrait un soleil déjà apa une lettre l'attendait, une lettre de Rivière lui ann çant que la jeune fille du Cours-la-Reine était mai nant non seulement épouse, mais mère. Ainsi la rien que par le déroulement normal de ses phases vues, la lui enlevait encore davantage. La peine vint fut sans révoltes ni crises, mais ce fut, dit-il plus profonde de sa vie. Aidé cependant par la gra fatigue des manœuvres, il put dormir. Au réveil, son lit, il entendit un bourdonnement venu des jar de l'hospice, de l'autre côté du mur. Là-bas on pri *et une voix belle de religieuse sans doute, mais con lassée et déprise de la terre, répétait sans fin : « M tenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.* » E eut grande envie d'aller lui aussi prier, mais son était trop lasse, et, ce jour-là du moins, il ne pria



Cependant le temps de sa libération approchait il avait hâte qu'elle arrive. Le travail des derni

emaines avait été épuisant. Encore avait-il eu l'avan-
ıge de l'arracher momentanément à son ennui. Mais,
ı dehors des heures de caserne et de manœuvres, il se
entait devenir semblable aux autres, *médiocre, épar-
illé.* Pourtant il y avait tant de vitalité en lui que, cer-
ıins jours, dans cette pauvre chambre qui avait vu si
ouvent sa peine, il se répétait *jusqu'à suffoquer* : « *Je
uis jeune, je suis jeune et la longue vie est à moi.* »
En attendant, ce qui le préoccupait surtout, c'était
e choisir ce qu'il allait faire une fois arrivé à Paris.
ans tous les métiers il ne voyait que deux catégo-
es : les uns qui lui prendraient tout son temps, *mais
lors il faudrait avoir presque les chances d'y faire for-
ıne*; les autres qui serviraient seulement à le faire
ivre et lui procureraient, croyait-il, des loisirs ; et,
armi eux, il rangeait le professorat. Mais combien de
mps lui faudrait-il encore pour arriver à l'agréga-
on ? Et puis, cette agrégation, il ne voulait pas, au
ond, la préparer. Il ne voulait pas être *un petit profes-
eur.* Il ne voulait pas — oh ! non —, il ne voulait pas
tre pauvre, car la pauvreté ne permet jamais de re-
ouver, sur cette terre, les Yvonne de Galais. On lui
vait bien parlé vaguement d'une situation d'inter-
rète, mais ce n'était rien de sérieux. Aussi songeait-il
préparer à Paris sa licence (ou même en même temps
cence et diplôme d'études supérieures) et à aller en
ngleterre dans le courant de l'année. De cette façon,
ıcore une fois, il éviterait de s'engager dans des voies
éfinitives et l'avenir resterait libre devant lui.

V

Ainsi se terminent ces mois de Mirande, si féconds
si graves et dont on ne saurait exagérer l'importance
ans l'existence d'Alain-Fournier. Il semble qu'avant
lui laisser commencer sa courte vie active, et comme

en prévision de l'éparpillement inévitable de ces ci années si brèves, la destinée — d'aucuns diront la Pr vidence — ait voulu lui ménager cette halte pour permettre de prendre pour ainsi dire mesure de l même et pour le marquer définitivement du signe sa vocation, — du signe aussi (mais n'était-ce pas même ?) de sa différence. Cette différence profon d'avec les autres, plus que jamais elle lui est appar à Mirande avec sa valeur d'exigence, une exigence q n'a pas désirée, qu'il a subie plutôt qu'il ne l'a entre nue, mais qu'il se doit — il le sait — de défendre, par qu'elle est la condition nécessaire de son achèveme *Celui qui me considère comme tout le monde et se se pour me juger, de la mesure commune, celui-là comm une grave injustice; celui qui, pour me comprendre comprendre ce que je fais, en appelle à son expérien et aux usages en cours, celui-là ne me comprend pa et, de plus en plus, s'éloigne de moi.*

Et nous aussi, comme à Rivière devant son am comme à Mme Fournier devant son fils, ne nous es pas arrivé, quand nous approchions certaines âmes, leur reprocher d'être secrètes — et parfois dures — aussi trop aisément détachées de ce qui faisait notre v (de ce que nous croyions qui faisait notre vie) ? Et no leur en voulions de n'être pas comme tout le monde, nous étions tentés, ces âmes déconcertantes, de les app ler orgueilleuses, car nous ne comprenions pas que c duretés (et ces silences) n'étaient que l'impatience les silences) de l'exilé qui vit dans une terre qui n'e pas la sienne et qu'on veut forcer à user d'un langa qui n'est pas le sien. Et, quand nous avons enfin co pris pourquoi ils étaient autres, il était trop tard; nous avaient quittés pour rejoindre *la seule chose néce saire* vers laquelle ils s'étaient hâtés si vite qu'ils n vaient pas eu le temps (ni le droit peut-être) de te compte des petits bonheurs et des petites prudences nous voulions, avec nous, les embarrasser.

De ces heures de Mirande il nous reste, outre les lettres et les fragments dont nous avons parlé, deux témoignages que la piété de Jacques Rivière a recueillis dans *Miracles : Les Trois Proses* et *Madeleine.*

Les Trois Proses sont de septembre, et, dans deux l'entre elles, Alain-Fournier évoque ses récentes grandes manœuvres. Dans la première il nous parle d'un le ses gîtes de hasard, un soir d'étapes : la chambre l'amis du tailleur, avec sa porte sur le balcon, ses ideaux blancs de toile et ses images sur les murs. Il ui a semblé qu'il la connaissait depuis toujours tant elle fait reparaître en lui, avec facilité, de vieilles choses imées : regrets *des jeudis matins morts d'Épineuil*; ouvenir du marchand ambulant qui, depuis le matin, *assa tous les villages et toutes les demeures*; maisons ù *meurent les grandes vacances; bruit mat des premières allées et venues dans la rue le matin de Noël.* Aussi, ette petite chambre d'un soir, nous l'a-t-il peinte moins lans l'espace que dans le temps, *voguant lentement le ong des journées désertes dans les immenses paysages oirs et bleus, parmi les averses et les ciels,* et elle est levenue pour lui, sans effort, le symbole de sa vie nême, toujours en marche vers les villes étranges et oujours arrivée trop tard aux asiles rêvés qui, au voyageur venu quand on ne l'attendait plus, n'ont pu offrir que *le vide et le silence* et n'ont pu donner qu'à dornir... Deux pages presque parfaites où s'entrecroisent léjà deux des leitmotive principaux du *Grand Meaulnes* : celui des navigations mélancoliques sur des eaux almes et celui des arrivées décevantes *parmi les beaux paysages perdus.*

La seconde des *Trois Proses,* c'est d'abord la nota-

tion précise (d'une précision quasi hallucinatoire) d'u souvenir des grandes manœuvres. Le sous-lieutenan Henri Fournier chemine de nuit *comme au fond d'u trou,* menant derrière lui *son troupeau d'hommes ave gles,* et, comme il se croit le seul de tous les homm qui geignent à connaître leur mal *qui est l'attente d jour,* il entend près de lui Bertie le paysan qui l'appe et lui dit comme un reproche : « *Ho! qu'il me tar qu'il fasse jour!* »

Mais l'attente du jour, c'est aussi celle des *de amants glacés* qu'aura évoqués sa rêverie nocturne. sont revenus ensemble d'une fête d'hiver par *des gran chemins noirs,* et *voici qu'est éclose leur maison tou pleine de grandes lueurs qui font croire à des feux ou l'aurore.* Ce n'est pourtant qu'une cabane de cantonnie où passe le vent et où neiges et pluies tombent en fl ques. Mais qu'importe! puisque, en cette nuit de d cembre, ils y ont établi leur maison, leur royaume *pr caire et merveilleux* et qu'ils savent qu'à l'aurore i allumeront le feu de la journée pour la fête qui ne fini pas.

Et dans la nuit aussi, quand ruisselaient autour d'eu immensément *les profondes forêts nocturnes,* ils o enfin rencontré, les deux amants de la *Troisième Pros* le désert *où déployer enfin comme une tente le royaume sans nom.* Et d'abord ils l'avaient cherch sur une hauteur où s'amassait la pluie, dans une *vign terreuse et noircie* où ils avaient longtemps secoué e vain la porte du refuge en se serrant sur le seuil pou se tenir à l'abri ainsi que *deux perdrix mouillées.* Ma quelqu'un avait la clef de ce refuge et ce n'était pa encore, pour leur amour, un domaine terrestre suffisan ment déserté. Quand ils le découvriront, ce domain ce sera une cour abandonnée, sous la pluie, dont l'a mante avait ouvert secrètement la porte, et des jardi

ars dont jamais l'amant ne connaîtrait le visage réel. quoi bon, d'ailleurs, puisque l'asile ne s'est offert que nuit d'automne où ils devaient se *déprendre* et au uil de l'abandon sans retour ?

Cette *Troisième Prose* est la plus longue et la plus lle, la plus semblable à une confidence aussi. Il n'est int défendu de reconnaître dans ce jardin mouillé où tonnaient les pas et les visages, le jardin de la fille rdue dont il est parlé dans la lettre si belle au petit , ce jardin où toutes les nuits chante le rossignol *ec une joie qui soulève, avec une confiance qui fait urire, avec une pureté qui désinfecterait l'enfer.* Mais amour charnel qui s'exprime avec tant de pitié déspérée dans cette *Prose,* comme il sait encore rester r et grave, pur et grave comme *l'entretien de deux fants qu'on a mis dormir ensemble la veille d'un and bonheur dans une maison inconnue, et la voix de forêt qui déferle jusqu'à la vitre illuminée se mêle à r parole !...*

Ces *Trois Proses,* pour en caractériser le charme, urrait-on trouver mieux que ces lignes de Jacques vière : « *Il y veille une grande peine cachée, mais i n'accable pas l'âme, qui la laisse active et vaga-ade ; et sans cesse la même lampe s'allume au sein la nuit, la même promesse diaphane, le même visage pide et sans péché.* » Mais ces lignes il conviendra eux encore de les appliquer au *Miracle de Madeleine* propos duquel, d'aileurs, elles furent écrites), antéur d'un mois, et qui n'est pas seulement, comme le aussi Jacques Rivière, *la première réussite positive lain-Fournier,* mais encore la confession à la fois plus directe et la plus secrète et le chant de l'âme le is pur que sa retraite de Mirande lui ait inspirés.

✿

Deux personnages de vie et de songe s'y renc trent. Et l'un, *Tristan, le paysan rasé haut, au l visage de passion où tant d'âmes de femmes se s regardées, l'enfant de septembre qui fait chauffer a feu dans les bois son amour égaré,* et *aussi le pr malade qui cherche une âme...* nous le connaissons b n'est-ce pas ? Mais celle à laquelle il se confie, c qui lui redonnera *le désir des départs admirables* n'est plus cette fois *la cérémonieuse amie lointa* mais Madeleine, la fille perdue, la femme de mauv vie de l'Évangile avec ses manches qui lui pen *comme des loques de soie, son visage où l'on est t de passer son doigt pour enlever le blanc et ses y trop grands qui regardent tout d'un seul coup.* pourtant, quand ils se parleront par cette nuit d' derrière le village, *au bord du vaste clair de lune* est comme *un paysage sur mer,* les paroles les pures, ce sera elle qui les prononcera. Ce sera M leine qui, cette fois, sera la dépositaire du mess d'enfance, comme s'il eût fallu, pour que ce mess prenne toute son importance, qu'il ait traversé t une expérience charnelle d'où il ait rejailli mieux c pris et plus intact que jamais. Et c'est pour cela p être qu'aux réminiscences limpides, à peine tran sées, d'Épineuil et de La Chapelle (et, par exempl cette évocation d'un voyage nocturne dans la gra voiture paysanne où, jusqu'au matin, *deux voix qu dormaient pas ont parlé tout haut du cheval, du et des astres*) se mêlent maintenant des souvenirs d enfance où veillaient déjà les grandes angoisses hu nes et *ces gonflements du cœur pareils à de cha vagues sanglantes qui vous détachent...*

Qui vous détachent pour un nouveau départ, dé obscur sans doute encore, et plus subi que voulu. celui qui part ainsi, si c'est une vague de la nuit

obscure que les autres qui vers lui déferle et l'emporte, derrière lui aussi, c'est, comme pour Madeleine et Tristan dans leur fuite nocturne, *une grande vitre qui s'enflamme et une baie mystérieuse ouverte sur une nouvelle aurore.*

Aurore promise non seulement aux enfants et aux purs, mais encore à tous ceux qui, ayant connu la fatigue, ou la douleur, ou le péché même, ont su garder le cœur simple et ont su, d'un cœur simple, s'accepter.,

Et c'est pourquoi ceux qui l'attendent, cette aurore, dans la ferme où Madeleine et Tristan, au sortir de la nuit, émergent, ce sont d'abord les enfants. Tout à l'heure ils dormaient dans leur mansarde pendant que *de grands jardins blancs et noirs glissaient sous les fenêtres, avec, par instants, des visages admirables qui regardaient à la vitre.* Mais maintenant ils se sont levés et habillés, et, *muets de terreur et d'émerveillement,* ils attendent on ne sait quel bonheur... Ce sont aussi les humbles, les perpétuels moqués, tel le vacher roux au visage couturé qui, *au bout le plus obscur de la table, la tête penchée sur sa blouse, mange avant de partir sa pitance amère...* Aussi les vieillards, *les deux vieux qu'on a pris en pension dans la chambre du haut* et qui, rendus par les années aux rêves de l'enfance, savent que cette nuit ces rêves seront moins beaux encore que la réalité... Ce sont aussi tous ceux qui, comme la femme qui fait *dans l'ombre, au-dessus de l'évier, pour le laitage, de calmes gestes démesurés,* luttent chaque jour contre les révoltes douloureuses parce qu'ils ont entrevu un jour qu'en ce monde jamais il ne pourraient avoir *la joie, la joie qui ne finit pas...* Et c'est enfin la fille coupable à laquelle aussi sera promise l'aurore parce qu'elle n'a pas renié son enfance et qu'elle a toujours désiré le royaume où *des*

sources d'eaux vives étanchent tous les désirs et tout les soifs.

Mais le jour du Seigneur, s'il viendra la nuit comm un voleur, il emportera vers la lumière ceux-là seu ment qui n'auront pas cherché la voie de leur existen ailleurs que dans leur cadre et leurs tâches quotidienn ailleurs que dans leurs peines et dans leurs joies de t les jours (ou ceux qui, comme Madeleine, auront, ap leurs erreurs, retrouvé cete fidélité). Et c'est pourq tous ceux dont nous parlions tout à l'heure n'attend pas le jour définitif autre part que dans une vaste s de ferme où donnent les écuries mal fermées, *plei de paille qui fume* et *où des alcôves profondes s' vrent dans les murs*; et, sauf leurs habits de fêtes, n'ont rien changé de leurs paroles et de leurs gest parce que les paroles et les gestes des simples s assez solennels par eux-mêmes, pour n'être pas in gnes de la venue brusque de l'éternité.



Tel est ce Miracle qu'Alain-Fournier avait d'ab appelé *le Miracle du Dernier Jour*, mais auquel il voulut plus donner ensuite, pour titre, que ce nom *Madeleine* pour nous montrer peut-être que la cont étrange ne s'ouvrirait à ceux qui veillent qu'au jour les rejoindraient les pécheurs... « *Première réus positive d'Alain-Fournier.* » Avouons que cette expr sion de Jacques Rivière nous choque un peu et que n trouvons l'éloge mince surtout quand il ajoute : « *I a beaucoup d'enfantillages dans ces pages.* » Que m que-t-il en effet à la perfection de *Madeleine*? Que transposition de certains souvenirs personnels y moins directe (tout le passage : « *Certes j'ai co d'autres femmes...* » est transcrit tel quel d'une tre à Jacques Rivière); que telle phrase sur le pri malade qui cherche une âme n'y rappelle pas

un symbolisme un peu démodé; ou encore que devant telle période, si belle soit-elle, de la fin (*Entre les feuilles des arbres lorsque sonne midi on aperçoit dans la vallée le reflet d'un village merveilleux*) on ne pense pas : « C'est beau comme le Rimbaud des *Illuminations*. »

Mais en revanche des phrases dont on ne saurait analyser le charme (au sens ancien du mot), qu'en employant les expressions mêmes d'Alain-Fournier et en comparant les mots qui les composent à *des fleurs inconnues longtemps silencieuses* et qui, *avant de nous éveiller,* sont déjà entrées dans notre songe! Et je pense par exemple à celle-ci : « *La grande voiture à bâche blanche des paysans se balançait entre les saules et les puits du jardin. — Nous sommes passés sur les ponts et j'entendais l'eau invisible parler sous la traînée de brume* » ou à cette autre qui fait pénétrer dans l'âme de si belles ondes de silence : « *Derrière eux, vers une maison abandonnée, à demi-cachée dans les feuilles, comme un moulin, on entend monter le calme bruit d'eaux que fait la nuit.* »

Ce que nous devons en outre saluer dans *Madeleine*, c'est, déjà, la découverte par son auteur de la grande loi esthétique qu'il devait plus tard formuler en ces termes : « *Je n'aime la merveille que lorsqu'elle est étroitement insérée dans la réalité, non pas quand elle la bouleverse ou la dépasse.* » Et, pour ne pas citer d'autres exemples, je crois que tous ceux qui, dans leur enfance ont connu les vastes maisons provinciales avec, au-dessus de la porte, les hauts carreaux où apparaît parfois, étrange et consolateur, le reflet d'une lumière, tous ceux-là sauront comme nous qu'il manquerait quelque chose à la dernière phase de *Madeleine* extraordinairement grave et belle pourtant, si, *à cette heure de minuit* où, dans la salle obscure de ferme, *le jour avait éclaté partout,* l'ange Gabriel n'avait pas regardé les élus *par l'imposte, avec des yeux plus beaux que le vin.*

HENRI GILLET.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Ernst Barlach

C'est un des plus grands artistes de l'Allemagne, l'Europe contemporaines qui vient de mourir dans oubli ressemblant assez à la disgrâce.

Il existe une photographie représentant Ernst Barlach conversation avec Aristide Maillol, prise lors du voyage ce dernier à Berlin en 1931; c'est une image révélatri Tout dans la figure de Maillol semble respirer le calme le repos, et la grande barbe grisonnante lui donne u sorte de majesté classique. A côté de ces traits apaisés, visage maladif, les mains inquiètes, l'expression doulo reuse de Barlach offrent un contraste saisissant et qu'on se résigne pas à croire purement accidentel. Au fait, il se ble n'être que le reflet de celui que l'on constate quand rapproche l'une de l'autre les œuvres des deux plus grar sculpteurs de notre temps. L'art de Maillol, si méditer néen, français et grec à la fois, faisant penser à certai statues de Reims et à la statuaire attique du VIe siè n'est-il pas entièrement basé sur les notions esthétiq d'harmonie, d'eurythmie, de beauté, c'est-à-dire de con vence avec les lois secrètes de la vie organique ? Par cont la beauté, si l'on évite de l'identifier à la valeur artistic en général, n'entretient que des rapports lointains a l'art de Barlach; les principes d'harmonie, d'eurythm d'organicité ne sont pas ceux qui le dirigent. On dirait c la vie, telle qu'il la perçoit et l'exprime, n'est plus même, n'est pas celle qui a dicté à Maillol la grâce de courbes et la quiétude de ses masses. On dirait que deux arts appartiennent à deux univers qui ne se resse blent en rien, et cette impression se maintient malgré fait que les deux artistes sont nettement contemporai qu'ils emploient parfois les mêmes procédés techniqu qu'ils appartiennent à la même époque de crise ou de tr

tion dans l'art européen. Une telle divergence ne peut re seulement personnelle, elle prend sa racine bien loin ans l'histoire, elle correspond à celle de deux traditions ui pendant de longs siècles se sont confrontées et com- attues.

Le génie de Barlach est un génie essentiellement, pro- ndément allemand. Il est curieux que son dernier bio- aphe a cru devoir expliquer à des lecteurs pleins de sus- icion que Barlach n'est pas un nom juif et n'a rien de ommun avec Baruch. En fait, c'est un nom bas-allemand, l'artiste est resté et restera toujours pour nous intime- ent lié à la vaste plaine voisine de la mer et battue de ents de l'Allemagne du Nord, où il est né (à Wedel) en 870. Être un artiste allemand c'est appartenir à la tradi- on nordique qui, une fois de plus, dans l'œuvre de Bar- ch, s'oppose à la tradition méditerranéenne. Mais dans Allemagne elle-même il y a un Nord et un Midi, et Bar- ch appartient à cette Allemagne du Nord qui avant le IXe siècle n'a pas produit beaucoup d'artistes, mais qui ossède un caractère propre bien tranché, un visage qu'il st impossible de confondre avec d'autres visages et qui a ouvé dans son art une expression d'autant plus intense u'elle était nouvelle. Jamais encore un grand sculpteur 'avait tiré un monde plastique de la matière humaine qui ait à la disposition de Barlach, et il a su le faire avec une uissance et une vérité qui forcent l'admiration. Par le fait 'appartenir à cette lignée du Nord qui ne dispose pas 'un passé très riche, son art est pour ainsi dire double- ent allemand, ne connaissant point cette nostalgie parti- ılière, cet amour plus ou moins frustré du Midi, qui est marque de tant d'artistes qu'a produits du moyen âge ısqu'à nos jours l'Allemagne méridionale.

Le développement artistique de Barlach s'est effectué 'une façon aussi rare qu'intéressante. Il a trouvé sa ma- ière très tard, à trente-cinq ans passés, et l'ayant trouvée ne pouvait que lui rester strictement fidèle. La période réparatoire a duré chez lui de longues années, dont il a aconté lui-même l'histoire dans son livre *Selbsterzähltes eben*. Dans sa jeunesse, Barlach a séjourné en Italie, mais s impressions qu'il y recueillit n'eurent aucune influence ır la formation de son style artistique; ses visites à Paris on plus ne laissèrent aucune trace dans son œuvre. Non

qu'il fût prévenu contre l'art italien ou contre grands maîtres français de la fin du siècle dernier, mai nature d'artiste était trop vigoureuse pour succombe l'emprise d'un art dont les tendances n'étaient pas siennes. Et cependant, si à partir de l'année 1907 Barl semble avoir trouvé définitivement sa manière (la plu de ses essais antérieurs ont été détruits), c'est en part résultat d'un séjour dans un pays étranger, seulemer pays n'est pas la France, ni l'Italie, c'est la Russie. steppes russes qu'il a parcourues ne lui ont pas fo cela va sans dire, des modèles artistiques; l'art russ l'a nullement influencé; mais quelque chose dans les p ges qu'il y a contemplés et surtout dans l'aspect phys et l'attitude spirituelle des nomades des steppes et des paysans russes, qu'il a observés de près, lui a donn dernière impulsion dont il avait besoin pour pouvoir c son œuvre.

On dirait que pendant toutes ces longues années pr ratoires l'œuvre était là intérieurement et n'attendait le moment où elle pouvait éclore. Depuis 1907 Barlac produit une suite ininterrompue d'ouvrages dont au n'est indigne de son génie et dont certains atteignent vraie grandeur. Elles répondent toutes à une concep de l'art très personnelle. La première caractéristique de art est d'être entièrement tourné vers l'homme intér que la forme plastique en tant que telle cherche à exté riser mieux et plus profondément que ne peut le fair simple mimique. Le mot d'ordre, chez lui, n'est donc eurythmie ou organicité, mais bien expression, ce marquons-le bien, ne fait pas encore de lui un express niste, dans le sens ou cette étiqutte peut être collée l'œuvre d'un Beckmann ou d'un Kokoschka. L'expression manque pas à son art, c'est l'élément même dont il fait; ce qui lui manque, c'est le goût du manifeste, d théorie, du *isme*. Barlach était une âme profonde et to mentée; il n'était pas un chef d'école.

Il était surtout un tailleur de bois comme ses ancê artistiques du bas moyen âge. Il savait employer, quan le faut, le bronze ou la pierre, mais le bois est resté sa tière préférée, celle qu'il travailla avec le plus d'amo celle dont il a tiré ses effets les plus frappants. Le n d'imagier lui convient mieux peut-être que celui de scu

teur. Voici *Le Rêveur*, un homme couché dont les lignes du corps sont marquées de la façon la plus sommaire sous le lourd vêtement et dont la tête tournée vers le haut repose sur les deux bras repliés. Ici chaque forme que nous percevons contribue à nous donner la saisissante image d'un être humain appartenant entièrement à sa vision intérieure, fermé à tout ce qui pourrait l'empêcher de la contempler. Voici *La Danseuse*, vieille paysanne levant le pied, pinçant sa jupe des deux mains d'un geste qui lui soulève les épaules : son âme danse, et c'est la danse de l'âme, elle seule, que le sculpteur s'efforce de saisir. Voici *La Flamme*, figure d'un jeune être humain dont l'attitude et le geste, le mouvement intérieur qui l'anime tout entier, l'assimilent à la flamme d'un cierge. Voici enfin *La Mort*, groupe de trois figures en bronze, dont deux soutiennent la troisième que la mort vient de toucher, ce qui est rendu (surtout par le jeu de la lumière sur le visage et les mains) avec une vérité saisissante et irrésistible.

Un tel artiste est aussi un poète, de par l'essence même de son art, sans rien de littéraire, sans aucune « poésie » voulue. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait tenu à s'exprimer aussi par la parole : l'étonnant, c'est qu'il y a réussi remarquablement. Sans compter le livre autobiographique que nous avons mentionné, Barlach est l'auteur de six drames qui comptent parmi les œuvres les plus singulières et aussi les plus authentiques de la littérature allemande contemporaine. Nous ne pouvons les étudier ici. Remarquons seulement qu'on y retrouve le même homme et ce monde qui s'est ouvert à lui et qu'il a su incarner si puissamment dans la forme sculptée. Le langage poétique qu'il emploie est aussi primesautier que son langage sculptural. Ici et là il serait vain de chercher d'autres sources que celles que lui offrent son pays natal et les gens de ce pays : leur parler, leurs gestes et mouvements, la rude simplicité de leur vie. La grande puissance de cet art, l'emprise qu'il exerce sur l'imagination lui viennent de son origine populaire, du sol qui l'a nourri. Cet artiste solitaire — aussi solitaire qu'ont pu l'être un Grünewald ou un Hans von Marées — est un de ceux qui ont le mieux exprimé l'âme tourmentée de leur peuple.

WLADIMIR WEIDLÉ.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Georges Braque n'a ni la célébrité ni la virtuosité de Pa
Picasso. Il n'est rien qu'un peintre, un peintre de beaucoup
goût, de beaucoup de bon sens, de beaucoup de sagesse, plus s
cieux d'équilibre qu'enclin au lyrisme. Ces qualités étant assez p
sensibles au public de ce temps, il est normal que Georges Braq
soit en quelque mesure un méconnu.

Car sa gloire mondaine, c'est d'être le second de Picasso dans l
mée cubiste; et c'est une gloire usurpée, une gloire que seu
peuvent entretenir les dames vêtues comme les belles du pésa
d'Auteuil (d'après les journaux mondains) et qui n'ont pas ce
de défiler à la Galerie Paul Rosenberg.

Georges Braque n'est pas un magicien, un enchanteur capa
de muer une femme en tubéreuse ou de bâtir des divinités
galets, en algues, en plumes, en vent. Ce grand décorateur n'a p
tenté de couvrir un mur où le cubisme et la politique se batt
et succombent. Il est un peintre et ses moyens restent les moye
de la peinture. Les historiens de l'art lui attribuent l'inventi
d'un thème plastique qui, depuis 1910, a encombré des milliers
tableaux : la guitare. C'est à lui aussi qu'on doit les papiers coll
la lettre au pochoir, le faux marbre, le faux bois, le papier pei
Inventions d'artiste et de poète, inventions dont l'utilisation p
trop de peintres sans talent ou sans raison a produit souvent d
œuvres bien décevantes. Mais lui s'égare rarement : tous les moye
ne lui sont pas bons.

Sur les murs de la Galerie Rosenberg, les œuvres de Braque o
succédé à celles de Matisse, et ces deux artistes, à première vue
dissemblables, sont peut-être aujourd'hui très proches. La coul
et le dessin jouent chacun leur partie, avec l'autonomie appare
des instruments du jazz, et concourent néanmoins, et avec une pr
cision rigoureuse, à l'exécution de l'œuvre.

L'impressionnisme était et ne pouvait être qu'une peinture pay
giste de plein air. Le fauvisme, le cubisme et toute la peint

'aujourd'hui ne peuvent être, en fait, que nature morte. Ces imites étroites ont concouru au divorce actuel de l'art sacré et de 'art profane. Un impressioniste pouvait être un croyant, bien sûr, omme peut l'être un cubiste, mais non un artiste chrétien. Quand œuvre n'a pas pour but *d'abord* la glorification de Dieu, mais la olution d'un problème technique, lumière ou volume, elle ne eut être autre chose que laïque. Le sujet n'est qu'un prétexte à eindre. Dans ces conditions, un tableau « religieux » ne sera reliieux que superficiellement; il ne le sera même, en réalité, ni plus i moins qu'une œuvre profane.

Sans doute la césure a-t-elle une cause plus profonde qui est asséchement de la vie chrétienne. J'aimerais que l'actuelle expotion d'Art Sacré du Pavillon de Marsan marquât le terme d'une ise, mais il faut bien se contenter d'exprimer ce souhait, car elle 'est pas encore le signe d'un renouveau.

Cette exposition a d'ailleurs beaucoup de mérite, et d'abord celui 'être sans conteste la meilleure de la « spécialité » qu'on ait vue e longtemps. Constatons qu'un sculpteur comme Georges Saupiue, dans l'ensemble qu'il a taillé à la façade de la chapelle de entilly, montre mieux sa maîtrise dans le Bœuf ou le Lion que ans les figures seulement religieuses. Constatons que Lambertucki, l'auteur du *Chemin de Croix* de Blois, est beaucoup plus rillant et, pour tout dire, bien meilleur, comme sculpteur animaer... Les artistes d'aujourd'hui deviennent facilement maladroits rsqu'ils abordent aux rives de l'art sacré. S'ils se sentent souvent ènés lorsqu'ils travaillent pour l'Église, c'est qu'ils soupçonnent artout des embûches en s'aventurant sur un terrain mal familier. n les voit avancer comme un soldat en campagne, inquiet devant plus innocent boqueteau, devant la colline la plus paisible. Les tistes reçoivent-ils du clergé, je ne dis pas les encouragements, ais les directives nécessaires ? Ne faudrait-il pas les rassurer et les uider, leur montrer que, loin de se trouver dans un monde truié au-dessus d'une ligne Maginot ou d'une ligne Siegfried, loin 'être dans une mysérieuse forêt où les fourrés cachent des fauves, i les lianes sont des serpents et où les fruits sont vénéneux, les oici sur un terrain de jeux où ils jouissent de la plus invraisemable liberté.

Mais aussi la vie chrétienne est, hélas! trop rarement la vie quotienne, et à son altitude l'artiste semble respirer mal, comme si air était raréfié. C'est qu'on l'introduit dans un milieu où, actuelment, l'atmosphère est trop confinée. L'art sacré est en quelque rte « une chapelle », je veux dire qu'il a ses spécialistes et qu'on fait vite figure d'intrus comme on y fait parfois à bon compte gure de maître. C'est là la maladie habituelle à toutes les spéciaés ; la littérature enfantine doit une bonne part de sa médiocrité oyenne à ce fait qu'elle est le terrain réservé de quelques producurs, comme le cinéma fut, et reste trop souvent, aux mains des

ratés du théâtre. Je crois que l'une des tâches les plus urgente ceux qui veulent une renaissance de l'art sacré, une des plus ur tes parce qu'elle est susceptible de donner des résultats rapi c'est de renverser les cloisons.

Et d'en finir avec certaines fausses traditions, avec certa « manies ». Je sais le cas d'un sculpteur qui proposa un jour une exposition religieuse une statue de la Sainte Vierge. L'or sateur refusa l'œuvre en lui disant : « Mais... elle a des ja monsieur, votre Vierge! Ce qu'il nous faut, voyez-vous, c'est de abstrait. »

Il entendait l'art *abstrait* autrement que les thuriférair Georges Braque!

La bataille des vitraux de Notre-Dame est une chose réco tante. N'est-ce pas un signe de santé, qu'on se passionne pou contre les verrières neuves de la cathédrale de Paris à une ép comme celle-ci ? J'entends des gens à l'esprit chagrin murmu évoquer la légèreté des Français : il y a quelques semaines, la tout entière ne risquait-elle pas d'être la proie d'un cataclysm que, beaux ou laids, tous les vitraux eussent été pulvérisés comme on a des lettres, on cite Byzance et la passion d'un pe pour des *couleurs*, alors qu'une civilisation croulait. Je main que c'est un signe de belle santé qu'il y ait des gens pour se di ter justement à propos de couleurs, alors que notre civilisatio si menacée, au lendemain des ides de septembre, et qu'un v mythomane rêve éveillé, hésite entre le cauchemar qui le ten qu'il redoute, et la réalité à quoi il ne parvient pas à se rési

N'exagérons pas : l'affaire des vitraux ne passionne pas l' « nion » et ne risque pas de dégénérer en une nouvelle affaire D fus. Pourtant, elle agite profondément les artistes et leur pu Je pense qu'elle fait beaucoup plus pour attirer l'attention sur sacré contemporain que l'exposition du Pavillon de Marsan.

Il n'est guère possible de savoir maintenant qui l'empor c'est-à-dire si les vitraux seront enlevés ou définitivement posé me souviens qu'il y a quelques années, un ministre des P.T.T. a commandé des timbres à des graveurs et que plusieurs de ces bres étaient de belles réussites. Ils n'ont jamais été édités, e fournisseurs attitrés continuent à nous servir...

Je me suis parfois trouvé d'accord avec M. Achille Carlie quelque opinion qu'on ait de cet architecte polémiste, il n'est niable que sa revue ait rendu des services, comme il est certain la *Sauvegarde de l'Art français* poursuit une œuvre admirable ne pense pas d'ailleurs que la discussion soit possible entre ceux veulent entendre à Notre-Dame « la voix du passé » (manifest

Sauvegarde), ceux qui « n'admettent pas l'intrusion du XXe siè-
e dans l'œuvre du moyen âge » (Achille Carlier), et les admira-
urs des verrières neuves.

L'art du vitrail était mort depuis la première moitié du
VIIe siècle. Il connaît un renouveau imprévu. En jugeant sans
ssion les œuvres proposées à Notre-Dame, on peut affirmer qu'il
est un tiers d'excellentes, un tiers de bonnes et un tiers de pas-
bles. Pas une qui soit déshonorante. Mais le débat n'est pas là.
procès actuel n'est pas affaire d'artistes ni de chrétiens, mais
iiquement d'archéologues. Qu'on ne se méprenne pas pourtant
r son importance. Une défaite des verriers serait grave. Elle pese-
it lourdement sur les destins de l'art sacré contemporain, et
ême de l'art en général. Elle serait aussi le signe qu'en France
forces de conservation l'emportent sur les forces de rénovation.
le serait une défaite de la jeunesse. Il ne faut pas que cela soit.

Pierre Villoteau.

THÉATRE

M. Gaston Baty a écrit en marge de *Don Quichotte* u
légende de Dulcinée. C'est, en effet, comme une lége
qu'il faut prendre cette tragi-comédie en huit tableaux.
Sancho a rencontré Aldonza et lui a remis la lettre
son maître. C'est une servante d'auberge à qui le des
n'a rien donné : cette lettre sera pour elle le don uni
qu'elle aura reçu dans sa vie et ce don unique sera
grâce. Mais, avant d'être une grâce, c'est ce qui lui rév
son existence d'être humain, c'est-à-dire capable d'ê
aimé. Il faut évidemment, pour cela, qu'elle entre dans
jeu : les marchands qui fréquentent l'auberge trouver
très drôle de dire à Sancho que la Dame du héros se cac
sous la forme d'une fille simple d'esprit et occupée a
plus basses besognes ; ils s'amusent lourdement de l
farce. Ce premier mensonge introduit dans le monde mi
rable d'Aldonza quelque chose qu'elle ignorait, une c
taine douceur qui est aussi une certaine conscience d'av
une valeur. Il va permettre aussi à Sancho de mentir
sa manière, lorsqu'il reverra le chevalier, en lui racont
non ce qu'il a vu, mais ce que l'imagination du maître
avait demandé de voir. Don Quichotte va donc croire
Dulcinée : jusqu'à la dernière minute, exclusivement.
notaire, le médecin, le curé, sa gouvernante, c'est-à-d
l'homme de loi et les héritiers ont besoin d'un agonisa
raisonnable : un testament de Don Quichotte serait l'œ
vre d'un fou et, par suite, non valable; le malheureux ab
quera ses illusions, une à une; sa dernière parole sera
suprême preuve de son retour au bon sens : « Il n'y a p
de Dulcinée. » Une femme entre alors. « Qui êtes-vous ?
demande la gouvernante. « Dulcinée ».

Le vainqueur de tant de combats imaginaires peut
plus croire à Dulcinée : il a cru en Dulcinée et ce
croyance a suffi pour créer Dulcinée. Cette croyance
Dulcinée survit à la croyance à Dulcinée par un menson
de Sancho. Le brave homme dit toujours aux gens ce qu'
désirent s'entendre dire et sa bonté lui permet d'être co

vaincu par leur conviction. Le chevalier a légué sa mission à Dulcinée : non une cuirasse et une épée, mais une âme éprise de justice; les exploits de la femme ne seront pas ceux du soldat; l'esprit de la chevalerie la conduira sur les champs de bataille où la justice s'appelle charité... Bientôt, les bourgeois de Tolède trouveront bien révolutionnaires les propos de la jeune femme; l'ordre est menacé; la police s'en mêle. Un nouveau mensonge donne à la pauvre fille la force de supporter l'épreuve : dans les bas-fonds de la ville, un mendiant professionnel lui demande de baiser sa face que ronge un ulcère; à peine a-t-elle vaincu sa répugnance et appuyé ses lèvres sur la plaie que le misérable crie au miracle en montrant un visage sans traces du mal. L'ulcère était simulé; le faux miracle n'était qu'un moyen pour faire tomber Aldonza dans un piège : il sera pour elle le signe de son élection et la bénédiction de sa fidélité à celui qui la fit Dulcinée.

Un à un, les mensonges tombent devant les juges. Pourtant Dulcinée demeure. Un moine apostat a senti son âme se réveiller à l'instant où les lèvres se posèrent sur la plaie. Il savait bien que le miracle était faux, puisqu'il appartenait à la bande de gredins qui se moquaient de la jeune femme : mais la charité dont ce baiser était le signe n'était pas fausse. L'illusion qui naît de l'amour crée la vérité que cet amour exige : tel est le thème que M. Gaston Baty a si souvent commenté à la Chimère, au Studio des Champs-Élysées, rue du Colisée, rue de la Gaîté; il explique la place de *Maya* dans son répertoire comme son interprétation de *Madame Bovary*, sa prédilection pour les œuvres où les vivants jouent avec les fantômes, où les hommes entrent dans leurs propres rêves, ce qui les jette dans des situations tantôt tragiques, tantôt bouffonnes. C'est tout naturellement ce thème qui est le principe spirituel et dramatique de sa première pièce.

Dulcinée ne peut recevoir une existence authentique que dans la lumière de la vérité. Elle cesse d'être Aldonza seulement lorsqu'elle connaît tous les mensonges auxquels Aldonza avait cru. C'est dire qu'elle naît pour mourir ou plutôt qu'elle doit naître dans la mort. Puisqu'elle ne peut vivre en Dulcinée, elle doit mourir en Dulcinée : la foule réclame la sorcière qu'elle connaît sous ce nom : qu'elle la massacre donc et personne n'aura le droit de dire :

« Il n'y avait pas de Dulcinée. » Cette tragi-comédie est bien une légende.

M. Gaston Baty a voulu que son texte paraisse traduit de l'espagnol; son dialogue est savoureux, pittoresque et substantiel. Il n'est pas certain qu'une langue aussi riche touche le spectateur et crée en lui le climat de l'œuvre. Sans doute, la mise en scène rend sensible ce que l'intelligence perçoit autour des mots; la beauté des tableaux est saisissante; mais elle se révèle dans son raffinement aux esprits qu'habitent des souvenirs du Gréco et de Velasquez. Peut-être Gaston Baty, écrivain et peintre, a-t-il trop compté sur la culture du public. C'est pourquoi, semble-t-il, la musique eût été nécessaire pour entretenir le dépaysement, chasser les préjugés réalistes, envelopper la scène d'un halo de légende. Faut-il ajouter : pour dorer la légende? *Dulcinée* est une pièce d'inspiration chrétienne; la crudité de certaines répliques pose des questions de morale pratique sans diminuer la portée essentiellement religieuse du drame. Il ne s'agit pas ici d'une religion décorative mais de la charité et, par suite, du mystère le plus intime. Ceci aussi risque d'échapper au spectateur confortablement assis dans un fauteuil : la médiation de la musique éviterait peut-être des faux sens et rendrait l'admirable composition de Mlle Marguerite Jamois plus immédiatement émouvante.

Bien entendu, si l'on est disposé à opposer « le bon sens » au « mysticisme » et si l'on considère que les Évangiles sont signés « Tolstoï », une telle pièce est inintelligible. Les qualités dramatiques et esthétiques de *Dulcinée* représentent des valeurs qui nous paraissent réelles mais qui, comme toutes valeurs de cet ordre, peuvent provoquer des mouvements divers : au contraire, la signification chrétienne de cette tragi-comédie est un fait; dire qu'elle n'a pas de sens, c'est nier l'évidence. Que la critique discute les valeurs, c'est son rôle; qu'elle se trompe sur la signification d'une œuvre, c'est un accident qui arrive aux plus intelligents; qu'elle déclare dépourvue de signification une œuvre dont la raison d'être est parfaitement claire, ceci pose un « problème de la critique ».

Henri Gouhier.

Le Gérant : E. Aubin. — Imp. E. Aubin et Fils, Ligugé (Vienne)